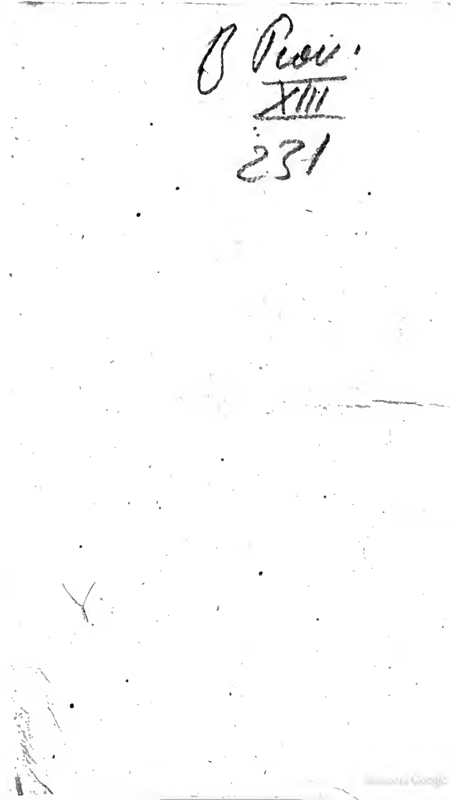

TTORIO EM. III



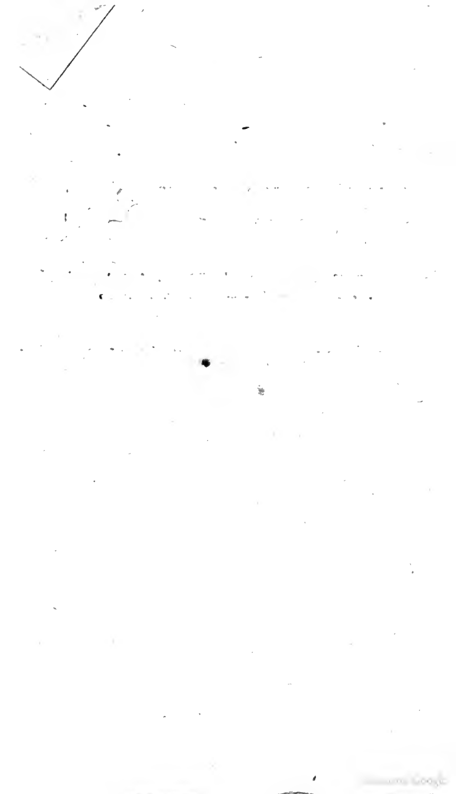
DO PIZZOFALCO
NAZIONALE
B. Prov.
XIII
232
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
ROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine




XIII
231

HISTOIRE
MODERNE.

TOME VINGTIEME.



HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,
DES JAPONNOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS,
ET DES AMÉRICAINS,

Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne de M. Rollin,

Continuée par M. Richer, depuis le douzieme Volume.

TOME VINGTIEME.

Trois livres, relié.



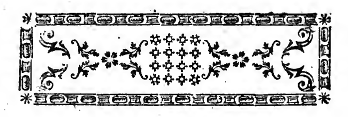
A PARIS,

Chez Saillant & Nyon, Libraires, rue S. Jean de Beauvais.
Et la Ve. Desaint, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





HISTOIRE DES AMÉRICAINS.

CHAPITRE IV.

Nouvelle Espagne.

Cette vaste contrée de l'Amérique septentrionale s'étend depuis le septieme degré de latitude septentrionale, jusques vers le quarante-cinquieme, & du Couchant au Levant, depuis le deux cens cinquantieme, jusqu'au deux cens quatre-vingt-seizieme. Nous la diviserons en *Nouveau* & *Ancien Mexique* : nous donnerons la description géographique de chacune de ses parties. Nous présenterons ensuite

une idée des mœurs, des usages, du Gouvernement, de la Religion, &c. de ses anciens habitans: nous donnerons un précis de l'Histoire Naturelle, & nous finirons par l'histoire de la conquête.

ARTICLE I.

Le Nouveau Mexique.

CE pays est situé entre les trentieme & quarante-cinquieme degrés de latitude septentrionale, & depuis le soixante-quinzieme, jusques vers le cent dixieme de longitude occidentale. Il est borné à l'Orient par la Louisiane; au Midi, par l'ancien Mexique; au Couchant, par la mer du Sud: ses limites au Nord sont inconnues.

Les Espagnols qui sont en possession de ce pays, l'ont partagé en dix-huit Districts ou Provinces: mais il leur en reste encore beaucoup à soumettre. Nous le diviserons en quatre principales parties, qui sont le *Nouveau Mexique*, proprement dit, le *Nouveau Léon*, la *Nouvelle Navarre*, & la *Californie*.

§. I.

Le Nouveau Mexique, proprement dit.

CETTE partie de la Nouvelle Espagne, eſt, en général, peu connue : elle eſt entre le trentieme & le quarante-cinquieme degrés de latitude ſeptentrionale, & entre les quatre-vingt-cinquieme & quatre-vingt-dixieme de longitude occidentale.

Le fleuve *del Norte* ou *du Nord*, la traverſe du Nord au Midi. Les Eſpagnols y ont pluſieurs bourgades, dont la principale eſt *Santa Fé*, qui eſt au Nord de ce pays. C'eſt la Capitale du Nouveau Mexique. Sa ſituation eſt dans les montagnes, ſur une riviere qui ſe jette à dix lieues, vers le Sud-Oueſt, dans le fleuve Norte. Pluſieurs Géographes prétendent qu'il y a un Evêché : mais Dom Vaiſſette, *Géographie Hiſtorique, Eccléſiaſtique & Civile*, dit qu'on n'a pas de preuve qu'il exiſte. Le Gouverneur y fait ſa réſidence. Hubener & l'Abbé Lan-

glet assurent que cette ville est assez belle & assez bien bâtie : le premier ajoute qu'il y a environ six cens Espagnols qui ont cinquante mille Indiens sous leur dépendance. Ces détails étant contraires aux descriptions des autres Géographes & de presque tous les Voyageurs, nous ne faisons pas difficulté de les révoquer en doute.

Sauvages du Nouveau Mexique.

On trouve dans cette vaste étendue de pays plusieurs Nations Indiennes. La plus considérable est celle des *Apaches*. Ils sont partagés en quatre tribus établies des deux côtés du fleuve del Norte, du côté du Nord. Ils n'ont point d'habitation fixe, campent sous des tentes, sont assez braves, adorent le Soleil & la Lune, ont une langue particuliere, épousent plusieurs femmes; mais ils punissent très-sévérement les adulteres, leur coupent le nez & les oreilles.

Au Couchant de ceux-ci sont les *Cibalas*. Ils ont des demeures fixes. On compte dans le pays qu'ils habitent jusqu'à sept bourgades : la plus grande contient cinq cens cabanes. Ces bourgades sont éloignées les unes des autres de quatre lieues au plus ;

maniere qu'elles peuvent, en peu tems, se secourir mutuellement. :s cabanes ont trois ou quatre étas, & des caves ou souterreins que s Indiens habitent pendant l'hiver.

Ces Sauvages sont presque tout nuds, laissent pendre leurs cheveux sur le ɔs. Ils ont la taille assez avantageuse, : sont assez agiles.

On trouve dans cette contrée une :oisieme espece de Sauvages, qui haitent les bords du fleuve del Norte. .s different beaucoup des autres pour : langage & les mœurs. Leur teint est lombé ; ils sont petits, & la plupart dolâtres. Les uns sont errans avec eurs troupeaux, les autres habitent les bourgs & des villages, & sont oumis à leurs Caciques.

Ce pays, quoique situé dans la Zone empérée, est si froid, qu'on n'y recueille ɔas beaucoup de fruits ; mais le maïs y vient fort bien, & les pâturages y sont :xcellens. Comme il y a peu de forêts, es bêtes féroces y sont fort rares ; on :n trouve cependant quelques-unes sur les montagnes.

§. II.

Le Nouveau Léon.

Ce pays, ſuivant la Carte de l'Amérique ſeptentrionale, par M. d'Anville, eſt borné au Levant par le Golfe du Mexique; au Midi, par une portion de l'ancien Mexique; au Couchant, par la Nouvelle Biſcaye; au Nord, par le Nouveau Mexique. Il s'étend depuis le vingt-cinquieme degré de latitude, juſqu'au trentieme, & depuis le quatre-vingtieme, juſqu'au vingt-cinquieme de longitude occidentale. Il eſt fort peu connu : les Eſpagnols n'y ont point de Colonie conſidérable. Le fleuve del Norte le traverſe du Nord au Sud-Eſt, & s'y jette dans le Golfe du Mexique.

On aſſure qu'il eſt rempli de montagnes, & qu'il y a des mines fort riches.

§. III.

La Nouvelle Navarre.

Le même Géographe place la Nouvelle Navarre entre le vingt-cinquie-

me degré trente minutes de latitude, & le trente-cinquieme, & entre le quatre-vingt-dixieme & le centieme de longitude. Elle est bornée à l'Orient, partie par le Nouveau Mexique, partie par la Biscaye, au Midi par la Province de Culiacan ; & la mer Vermeille, ou Golfe de Californie, la borne à l'Occident.

Les Indiens qui habitent ce pays sont grands, robustes & courageux : ils se servent de fleches empoisonnées. Ils habitent des bourgades qui sont situées sur les rivieres qui arrosent le pays. Ils s'habillent à peu près comme les Mexiquains. La principale Nation porte le nom de *Pimas*, & donne son nom à une grande étendue de pays nommée *Pimaria*.

Les Espagnols soumirent ce pays en 1552. Ils trouverent beaucoup de résistance de la part des Indiens. Depuis qu'ils en sont les maîtres, ils l'ont divisé en plusieurs Districts ou petites Provinces qui sont le long de la côte orientale du golfe de Californie. La plus septentrionale est celle de *Sonora*, où l'on assure qu'il y a des mines fort riches. *Pitquin* en est le principal lieu.

Pistra est la résidence des Missionnaires. *San Juan de Cinaloa* est la capitale de tout le pays : sa situation est sur le bord d'une riviere de même nom. Le District de cette Ville est un très-beau pays.

§. IV.

La Californie.

PLUSIEURS Géographes ont assuré que ce pays étoit une Isle. Mais feu M. de l'Isle prouva par les Cartes qu'il donna en 1750 & 1752, que la Californie faisoit partie du Continent de l'Amérique septentrionale. La Californie s'étend depuis le tropique du Cancer, jusques vers le quarante-cinquieme degré de latitude septentrionale, & entre le deux cens soixantieme & le deux cens soixante-sixieme de longitude. Elle est bornée à l'Ouest par la riviere de *Calorado*, qui se jette dans le golfe de Californie, au Nord par de hautes montagnes, au Couchant & au Midi par la mer du Sud. La partie méridionale de ce pays forme une grande presqu'Isle, qui a presque la forme

d'un cône dont la baſe ſe prend depuis l'embouchure de la riviere Colorado dans la mer Vermeille, & qui finit au Cap Saint Lucas.

La Californie eſt fort peuplée, principalement du côté du Nord. On y voit un grand nombre de bourgades compoſées de vingt, trente, quarante, quelquefois de cinquante familles. Ces peuples ſont naturellement pareſſeux, paſſent les jours ſous les arbres, où ils ſe mettent à l'abri du ſoleil, & la nuit ſous des eſpeces de toits, compoſés de branches & de feuillages, & ſoutenus en l'air par de longues perches, ſans aucune eſpece de muraille. En hiver, ils creuſent des lieux ſouterreins, & y demeurent pluſieurs enſemble comme des bêtes. Les hommes ſont tout nuds: les femmes ſe couvrent depuis la ceinture juſqu'aux genoux, avec une eſpece de tablier tiſſu de réſeaux très-fins. Elles ſe couvrent la tête avec les mêmes réſeaux, ont des colliers & des bracelets.

Ces peuples ſont aſſez vifs, mais dociles. Chaque famille ſe gouverne à ſon gré: les bourgades ſe font la guerre les unes aux autres. Les armes

ſont l'arc, la fleche & le javelot.

Les Californiens adorent la Lune : ils ont des prêtres : mais on ignore quel eſt leur culte.

La côte orientale de cette preſqu'Iſle eſt hériſſée de montagnes, & expoſée à de grandes chaleurs : mais l'air eſt beaucoup plus tempéré dans l'intérieur du pays. Il eſt aſſez ſain. Dans certains mois de l'année, les pluies ſont très-abondantes ; pendant les autres il y tombe une roſée ſi forte, qu'elle rend la côte très fertile. On y recueille beaucoup de grains, de fruits & de légumes. Les rivieres & la mer fourniſſent du poiſſon en abondance. Il y a des quadrupedes & des oiſeaux de différentes eſpeces. On pêche beaucoup de perles ſur les côtes.

M. de l'Iſle, Diſſertation au ſujet de la Californie.

Après que Fernand Cortez eut fait la conquête de l'ancien Mexique, il tenta de nouvelles découvertes dans les pays voiſins, découvrit en 1534, le bout de la preſqu'Iſle de la Californie. En 1539 il envoya François d'Ulloa avec deux bâtimens, pour continuer la découverte. Il viſita la côte orientale de la Californie, entra dans

le golfe, & avança jusqu'au fond. Depuis ce tems les Espagnols y ont fait des expéditions, ont donné des noms aux Caps & aux Ports. En 1683, le Vice-Roi du Mexique fit construire un Fort & une Eglise dans ce pays. Les Jésuites pénétrerent dans la Californie, y construisirent une habitation. Selon eux, c'est un des beaux pays du monde : le terrein y produit abondamment sans culture. On en tireroit un grand parti, si on y apportoit toute l'attention qu'il mérite. Les Espagnols y ont bâti, vers le commencement de ce siecle, un Fort à quatre bastions. On ignore par qui la maison des Jésuites est occupée.

ARTICLE II.

L'ancien Mexique.

CETTE partie de l'Amérique septentrionale est située entre les sept & trente degrés de latitude Nord, & les deux cens soixante-trois & deux cens quatre-vingt-quatorze de longi-

tude. Dans ſa plus grande étendue ; qui eſt du Nord-Oueſt au Sud-Oueſt, elle contient plus de ſix cens lieues ; & ſa largeur, qui eſt fort irréguliere, n'en a pas plus de deux cens cinquante. Elle eſt bornée à l'Orient par le golfe du Mexique ; au Nord, par le Nouveau Mexique & la Louiſiane ; à l'Oueſt, par la *mer Vermeille*, ou le golfe de Californie ; au Midi, par la mer du Sud.

Nous ſuivrons la diviſion des Eſpagnols. Selon eux, l'ancien Mexique a trois Gouvernemens, qu'ils appellent *Audiences*, ou *Governacions*, & qui contiennent vingt-deux Provinces, leſquelles ſont toutes ſous l'autorité d'un Vice-Roi. 1. L'Audience de *Mexico* eſt la premiere. Elle eſt ſituée au milieu des deux autres, & a ſept Provinces : la Province de *Mexico*, *Mechoacan*, *Panuco*, *Tlaſcala*, *Guaxaca*, *Tabaſco*, *Yucatan*. 2. L'Audience de *Guadalajara*, ſituée au Couchant d'été de Mexico. Elle contient auſſi ſept Provinces : *Guadalajara*, los *Zacatecas*, *Nueva Biſcaia*, ou *Nouvelle Biſcaie*, *Cinaola*, *Culïacan*, *Chiametlan*, *Xaliſco*, ou *Nouvelle Galice*,

3. L'Audience de *Guatimala* eſt ſituée à l'Orient d'hiver de Mexico : elle renferme huit Provinces, qui ſont *Soconuſco*, *Chiapa*, *Vera-Paz*, *Guatimala*, *Honduras* ou *Hibueras*, *Nicaragua*, *Coſta-ricca* & *Veragua*.

§. I.

Audience de Mexico.

AVANT de faire la deſcription de cette Province, qui donne le nom à cette Audience, nous croyons devoir donner le tableau du fameux lac Mexico. Il eſt ſitué dans une vallée très-peu rapide, qui peut avoir quatorze lieues de longueur du Nord au Sud, ſept de largeur, & environ quarante de circuit. Ce lac eſt compoſé de deux parties égales, qui ne ſont ſéparées que par un eſpace fort étroit ; l'une, eſt d'eau douce, remplie de poiſſon, & plus élevée que l'autre, dans laquelle les eaux ſe déchargent. La ſeconde partie eſt d'eau ſalée, ne nourrit aucun poiſſon, & eſt ſujette à des agitations fort violentes. On prétend que ces eaux viennent d'une montagne

qui est située au Sud-Ouest de Mexico, & que ce qui rend les eaux d'une partie salée, est le fond de la terre qui est plein de sel. On en fait assez de son eau pour toute la Province : on en transporte même tous les ans aux Philippines, une quantité très-considérable. Aux environs du lac Mexico, on en trouve quatre autres plus petits, qui ne sont séparés les uns des autres que par de larges chaussées, pavées & revêtues de grandes pierres de taille. Les bords de ce lac faisoient, avant la conquête, un spectacle charmant : on y trouvoit plus de cinquante villes.

L'Audience ou la Province de Mexico, est située au milieu du vieux Mexique, ou la Nouvelle Espagne. Elle est bornée au Levant par celle de Tlascala; au Midi, par la mer du Sud; au Couchant, par la Province de Mechoacan; & au Nord, par celle de Guasteca.

Description de la ville de Mexico ou Mexique.

La ville de Mexique ou Mexico, est la capitale de cette Province, même de toute la Nouvelle Espagne. Les sentimens sont variés sur l'origine de son nom. Quelques-uns pré-

tendent qu'une partie portoit celui de *Tlateluco*, qui veut dire Isle ; & que l'autre avoit celui de *Mixitli*, ancien Prince ou ancienne Idole des Mexiquains. Tout l'Empire même portoit ce dernier nom, que les Espagnols ont changé en celui de Mexico, duquel les François ont tiré celui de Mexique.

Cette fameuse ville est située sur le bord septentrional du lac salé. Par sa forme & par la multitude de ses canaux, elle paroît être entiérement bâtie dans le lac, comme Venise l'est dans la mer.

L'ancienne Ville contenoit environ vingt mille maisons, & l'on y distinguoit trois sortes de rues, toutes fort larges & fort belles. Les unes étoient des canaux traversés par des ponts ; d'autres étoient sur la terre ; d'autres enfin étoient moitié sur la terre, moitié sur l'eau ; c'est-à-dire, que ces dernieres formoient comme des especes de parapets. La plupart des maisons avoient deux portes, l'une vers la chaussée, l'autre vers l'eau. Elles étoient étroites, basses & sans fenêtres, par une Ordonnance de Police, qui ne permettoit pas aux Ancien Mexico.

ſimples particuliers de s'élever autant que les Seigneurs ; mais elles étoient propres, commodes, & capables de ſervir de logement à pluſieurs ménages. Les premieres relations des Eſpagnols font Mexico deux fois plus grand que Milan, & aſſurent qu'il l'emportoit beaucoup ſur Veniſe ; ce qui venoit de la multitude des Palais Impériaux, de ceux des Seigneurs, leſquels étoient environnés de beaux jardins, & de l'élévation des Temples.

Quoique cette Ville fût environnée d'eau, les habitans en manquoient pour leur uſage, parce qu'ils ne pouvoient ſe ſervir de celle du lac, pas même de la partie d'eau douce. Celle qu'ils buvoient, venoit par des aqueducs de terre cuite, d'une petite montagne ſituée à trois milles de la Ville. Les Eſpagnols la tirent encore du même endroit, par deux tuyaux ſoutenus par des arcades de pierres & de briques qui forment un très-beau pont. Mexico n'avoit que trois entrées. Celle de *Tacuba*, qui étoit du côté de l'Occident, & à laquelle on arrivoit par une chauſſée d'une demi lieue; celle d'*Iztacpalapa*, dont la chauſſée,

longue d'une lieue, venoit du Sud-Est, & de la digue de pierre qui séparoit l'eau douce de l'eau salée. Celle de *Cuyoacan*, par laquelle Cortez fit son entrée, venoit du Súd-Ouest par une chaussée de deux lieues. Les Espagnols en ont ajouté deux. Ces cinq chaussées qui servent aujourd'hui d'entrée à Mexico, portent les noms de *Piedad*, de *Saint-Antoine*, de *Guadeloupe*, de *Saint-Côme*, & de *Chiapultepeque*. Celle par où Cortez a pris la Ville n'existe plus : on lui en a substitué une autre.

Palais de l'Empereur.

Le principal des Palais Impériaux se nommoit *Tepac* : il étoit d'une grandeur & d'une magnificence dont la description cause de l'étonnement. On y comptoit vingt belles grandes portes qui donnoient sur autant de rues ; sur la principale étoient les armes de l'Empire. C'étoit un grand écusson sur lequel on voyoit la figure d'une espece de Griffon, dont la moitié du corps représentoit un Aigle, l'autre un Lion : il avoit les aîles étendues comme prêt à voler, & tenoit avec ses griffes un Tigre qui sembloit se débattre avec fureur. La partie de l'édi-

Armes de l'Empire.

fice qui étoit destinée pour l'Empereur, renfermoit trois cours, dont chacune étoit ornée d'une belle fontaine; cent chambres de ving-cinq ou trente pieds de long, & cent bains. Quoiqu'il n'y eût pas un clou dans la construction de ce bâtiment, tout y étoit d'une solidité que les Espagnols ne se lasserent point d'admirer. Les murs étoient un mêlange de marbre, de jaspe, de porphyre & de différentes pierres, dont les unes étoient noires, rayées de rouge, les autres toutes blanches, & jettoient un éclat surprenant. Les toits étoient de planches jointes avec beaucoup d'art & très-solides, quoique minces. Toutes les chambres étoient admirablement parquetées avec du bois de cedre & de cyprès, & nattées à hauteur d'appui. Les unes étoient enrichies de tableaux & de sculpture, qui représentoient différentes sortes d'animaux; les autres étoient revêtues de belles tapisseries de coton, de poil de lapin & de différentes sortes de plumes. Les lits ne répondoient cependant pas à cet air d'opulence & de grandeur. Ils ne consistoient qu'en simples couvertures éten-

dues sur des nattes. Peu d'hommes couchoient dans ce Palais : les femmes de l'Empereur y restoient seules le soir. On faisoit monter leur nombre à trois mille, en y comprenant les suivantes & les esclaves. Il n'étoit pas rare d'en voir cent cinquante grosses à la fois : mais l'héritage du Trône n'appartenant qu'aux enfans des trois premieres, qui avoient seules le titre d'Impératrices, les autres étoient dans l'usage de se faire avorter. La plupart étoient filles des principaux Seigneurs, entre lesquelles l'Empereur choisissoit celles qui lui plaisoient. Elles étoient entretenues avec autant de somptuosité que d'abondance : mais les moindres fautes qu'elles commettoient étoient sévérement punies. Montezume en donna quelques-unes aux Officiers de Cortez.

Nombre d femmes l'Empereur

Outre ce superbe Palais, l'Empereur en avoit encore plusieurs autres dans la Ville, & chacun en particulier offroit des spectacles fort singuliers. L'un contenoit de grandes galeries sur des colonnes de jaspe, dans lesquelles on voyoit toutes les especes d'oiseaux qui viennent au Mexique,

& qui sont estimés pour le plumage ou pour le chant. Les oiseaux marins étoient nourris dans un étang d'eau salée, & ceux des rivieres dans de grandes pieces d'eau douce. Chaque galerie étoit peuplée des oiseaux des bois & des champs. Il s'en trouvoit, dont l'espece étoit tout-à-fait inconnue aux Espagnols. On les plumoit dans certaines saisons, & on tiroit un grand profit de leurs plumes. On en faisoit des étoffes, des tableaux & différens ornemens. Plus de trois cens hommes étoient employés au service de ces animaux. Dans un autre Palais étoit l'équipage de chasse de l'Empereur. Il étoit composé d'un grand nombre d'oiseaux de proie : les uns étoient dans des cages nattées ; d'autres étoient sur des perches & dressés à tous les exercices de la fauconnerie. Dans une seconde cour du même Palais, on voyoit une multitude incroyable de bêtes féroces, telles que des Lions, des Tigres, des Ours, & diverses autres especes inconnues en Europe : elles étoient toutes rangées par ordre dans de belles cages de bois. Quelques Voyageurs mettent

dans ce nombre une espece de Taureau, qu'ils nomment le *Taureau du Mexique*, & qui réunit les propriétés de plusieurs autres animaux. Il a, comme le Chameau, une bosse sur les épaules; comme le Lion, le flanc sec & retiré, la queue touffue & le cou garni d'une longue criniere; comme le Taureau, des cornes, le pied fendu, & sur-tout la vigueur & la férocité. Les mêmes Ecrivains assurent qu'une troisieme cour renfermoit, dans des vases, dans des caves & d'autres lieux, un horrible assemblage de Viperes, de Scorpions, de Serpens à sonnettes & de Crocodilles, qu'on nourrissoit du sang des hommes qui avoient été sacrifiés. Les Espagnols en entrant dans ce Palais, furent effrayés lorsqu'ils entendirent le sifflement des Serpens, le rugissement des Lions, le mugissement des Taureaux, & les cris des autres animaux féroces que la faim ou la contrainte de la captivité leur faisoit pousser.

Herrera, Tome 1. Thomas Gage, l. 1.

Dans les chambres hautes de ce Palais, on nourrissoit des Bouffons, des Bateleurs, des Nains, des Bossus, des Aveugles & toutes personnes

qui avoient apporté en naissant quelque singularité monstrueuse. Ils avoient des maîtres qui leur apprenoient divers tours de souplesse convenables à leurs défauts naturels. Le soin qu'on prenoit d'eux rendoit leur état si agréable, qu'il se trouvoit des peres qui estropioient leurs enfans ; pour leur procurer une vie paisible, & l'honneur de servir à l'amusement du Souverain.

L'Empereur avoit choisi ce Palais pour y exercer les pratiques de sa Religion. On y voyoit une chapelle dont la voûte étoit revêtue de lames d'or & d'argent, enrichies d'un grand nombre de pierres précieuses. Il s'y rendoit toutes les nuits pour consulter ses Dieux au milieu de ces cris & de ces hurlemens dont on vient de parler.

Dans un autre de ces Palais on fabriquoit les armes : les plus habiles ouvriers y étoient entretenus, chacun à la tête de son attelier, avec la distinction qui convenoit à ses talens. L'art le plus commun étoit celui de faire des fleches, & d'aiguiser des cailloux pour les armer. On en distri-

buoit une prodigieuse quantité dans les armées & dans les Villes frontieres: mais il en restoit toujours beaucoup dans les magasins. Les autres armes étoient des arcs, des carquois, des massues, des épées garnies de pierres qui en faisoient le tranchant, des dards, des zagaies, des frondes, & les pierres qu'on lançoit, des cuirasses, des casques de coton piqué, qui résistoient aux fleches, de petits boucliers, & de grandes rondaches de peau qui couvroient tout le corps, & qu'on portoit roulées sur l'épaule pour s'en servir dans l'occasion. Toutes ces armes étoient portées dans un Palais qui servoit de magasin. Celles qui étoient destinées à l'usage de l'Empereur, étoient dans un appartement particulier, rangées par ordre, ornées de feuilles d'or & d'argent, de plumes rares & de pierres précieuses, ce qui formoit un spectacle très-éclatant. Les Espagnols ne se lasserent point d'admirer ce dépôt militaire : ils le trouverent digne du plus grand Monarque.

Le Palais qui leur causa le plus d'étonnement, fut un grand édifice que les Mexiquains nommoient la

Maison de tristesse. Lorsque l'Empereur avoit perdu quelque parent ou quelque femme chérie, il s'y retiroit avec peu de suite. Le seul aspect de cette maison étoit capable d'inspirer les sentimens qu'il y portoit. Le toit, les murs & les meubles étoient noirs. Les fenêtres étoient petites & fermées par une espece de jalousie si serrée, qu'elles laissoient à peine passage à la lumiere. Il y restoit aussi long-tems que son chagrin duroit.

Les autres Maisons Impériales étoient ornées de jardins bien cultivés. Les fruits & les légumes en étoient bannis, parce qu'il s'en vendoit au marché, & que, selon un principe reçu dans la Nation, l'Empereur ne devoit pas rechercher du plaisir dans ce qui étoit un objet de lucre pour ses sujets. Mais on y voyoit les plus belles fleurs d'un beau climat, disposées en compartiment jusques dans les cabinets, & toutes les herbes que le Mexique produit avec autant de variété que d'abondance. Le Monarque donnoit ordre à ses gardes de laisser prendre tous les simples dont les malades avoient besoin. Tous ses jardins

avoient plusieurs fontaines d'eau douce qui venoient, par des conduits détachés, des deux grands aqueducs.

Le nombre des Palais d'un rang inférieur à ceux du Monarque, étoit très-considérable. Il y avoit dans l'Empire trois milles Caciques ou Seigneurs de Villes, qui étoient obligés d'aller passer une partie de l'année dans la Capitale. On voyoit encore dans cette Ville des maisons distinguées pour la Noblesse inférieure, & pour les Officiers du Palais. Elles étoient bâties de pierres, environnées de jardins & de toutes les commodités qui accompagnent la fortune & la grandeur.

Les édifices publics, principalement les Temples, n'étoient pas moins magnifiques. Nous en donnerons une idée dans un autre lieu.

Les places publiques faisoient un des beaux ornemens de Mexico, & servoient de marchés. Il y en avoit une entr'autres d'une si grande étendue, que pendant les foires qui s'y tenoient à certains jours de l'année, il s'y rassembloit plus de cent mille personnes. On y apportoit toutes les productions de l'Empire. Elle étoit con-

verte de tentes si serrées dans leur alignement, qu'à peine y avoit-on la liberté du passage. Chaque Marchand connoissoit son poste : les boutiques étoient couvertes de toile de coton à l'épreuve du soleil & de la pluie. Les marchandises les plus communes étoient diverses sortes de nattes ; des vases de terre peints ou vernis ; des peaux de divers animaux, principalement de cerfs, apprêtées sans poil & avec le poil & diversement colorées ; des oiseaux en plumes de toutes les especes & de toutes les couleurs ; des amas de plumes, dont on dépouilloit les oiseaux en certaines saisons ; du sel, des toiles & des draps de coton ; des toiles composées de feuilles & d'écorces d'arbres, de poil de lapin & de plumes ; du fil de poil de lapin & d'autre fil de toutes les couleurs. Il y avoit des lieux destinés pour les marchandises qui tenoient beaucoup d'espace, comme la pierre, la chaux, la brique & les autres matériaux de construction.

Le plus riche canton du marché, étoit celui où l'on vendoit les ouvrages d'or & de plumes. On y trouvoit tout

ce qui pouvoit être représenté au naturel en plumes de toutes sortes de couleurs. Les Mexiquains avoient poussé cet art si loin, que les animaux, les arbres, les plantes, les fleurs, &c. qu'ils avoient représentés de cette maniere, firent l'admiration des Espagnols. Leur habileté étoit le fruit de leur patience & de leur application. On assure qu'un ouvrier dans ce genre, passoit souvent un jour entier sans manger, pour mettre une plume à sa place. Leur orfévrerie étoit aussi très-belle. Ils faisoient de très-beaux ouvrages au moule, & les gravoient ensuite avec des poinçons de cailloux. Ils fabriquoient des plats à huit faces, chacune d'un métal différent. Ils jettoient aussi en moule des poissons, dont les écailles étoient d'or & d'argent; des perroquets auxquels ils avoient l'art de faire remuer la tête, la langue & les ailes: des singes qui faisoient divers exercices, tels que de filer au fuseau, de manger des pommes, &c. On trouvoit encore dans ce marché des ouvrages émaillés, & toutes sortes de pierres précieuses mises en œuvre. Les Espagnols trou-

Orfévrerie.

verent enfin les arts établis dans cette partie du monde. On trouvoit dans le même lieu des couleurs de diverses especes; de belles teintures composées avec le suc des fleurs, des fruits, avec des écorces d'arbres & des végétaux.

Il y avoit dans ce marché un quartier pour les herbes, les racines & les grains. Dans un autre quartier on vendoit toutes sortes de fruits, tant verds que mûrs. Il y avoit un autre endroit destiné pour les viandes. On y vendoit des pieces toutes entieres ou des morceaux séparés, comme des chevreuils, des lievres, des lapins, des chiens sauvages, & d'autres animaux qu'on prenoit à la chasse. On y trouvoit des couleuvres auxquelles on avoit coupé la tête, des petits chiens, des souris, des rats & de longs vers.

On vendoit une prodigieuse quantité d'une sorte de terre ou de limon poudreux, qui s'amassoit dans une certaine saison de l'année sur l'eau du lac, & qui ressembloit à l'écume de la mer; mais qui, étant enlevé avec
Ibid. des réseaux & mis en tas, servoit à

faire des gâteaux plats en forme de brique. Cette marchandise étoit recherchée de tous les habitans de Mexico, & s'envoyoit fort au loin dans les Provinces, où elle étoit aussi estimée que les meilleurs fromages le sont en Europe. On croyoit même que c'étoit la bonté de cette écume qui attiroit tant d'oiseaux sur le lac. On y en voyoit en tout tems une très-grande quantité; mais le nombre en étoit infini pendant l'hiver.

Tous les Marchands payoient à l'Empereur un droit pour leur boutique; ils étoient, par ce moyen, garantis des voleurs : des Officiers étoient préposés pour veiller à la sûreté de leur commerce. Il y avoit au milieu de ce marché un édifice d'où l'on pouvoit appercevoir tout ce qui s'y passoit : douze vieillards y tenoient leur siege, & jugeoient toutes sortes de procès & de différends. Le principal commerce se faisoit par échanges. On donnoit une poule pour un faisceau de maïs; de la toile pour du sel. Les amandes de cacao servoient de monnoie courante pour remplir les non-valeurs. Il y avoit des vases de bois

pour mesurer le bled, des mesures de corde pour les herbes, & des vases de terre pour mesurer l'huile, le miel & les liqueurs. Toutes les infractions de la justice naturelle étoient punies avec la derniere sévérité. Le Ministere marquoit beaucoup d'égards à ceux qui apportoient de nouvelles marchandises des pays étrangers.

Pour achever la description de Mexico, il faut ajouter à ce qu'on vient de voir, deux cens mille canots de différentes grandeurs, qui voltigeoient sans cesse sur le lac pour les communications d'un bord à l'autre, & plus de cinquante mille qui étoient continuellement occupés dans les seuls canaux. Nous parlerons des changemens que les Espagnols ont faits dans cette Ville célebre, après que nous aurons donné l'histoire de la conquête du Mexique par Fernand Cortez.

Autres Villes de la Province de Mexico.

La Province de Mexico contient, outre cette Capitale, plusieurs autres Villes, dont la plupart ont conservé les noms qu'elles portoient avant la conquête, principalement celles qui environnent le lac : mais elles sont

aujourd'hui presque toutes désertes : la plupart ne peuvent même passer que pour des bourgades, dont les habitans suffisent à peine pour cultiver les terres des environs.

Tezcuco étoit une très-grande Ville & très-florissante : mais à peine y compte-t-on cent Espagnols & trois cens Indiens, qui n'ont pour vivre que le produit des fruits & des légumes qu'ils envoient tous les jours au marché de Mexico.

Tacuba est un bourg assez agréable. La *Piedad* en est un autre. Il fut bâti par les Espagnols au bout d'une nouvelle chaussée qui porte ce nom. Il est assez peuplé, parce qu'il y a une image de la Vierge, pour laquelle les Mexiquains ont beaucoup de dévotion, & à laquelle ils portent des offrandes considérables.

Toluco est un bourg situé vers le Midi : il s'y fait un commerce considérable de jambons & de porc salé. *Escapuzalco* est célebre par le Palais de son ancien Cacique : mais il est par lui-même peu considérable. Il ne se soutient que par un Couvent de Dominiquains. Enfin toutes les Villes,

bourgs ou villages qui font aux environs de Mexico, dépériffent tous les jours par les travaux continuels qu'on exige des Indiens. Gage affure que le travail qu'on leur fit faire pour établir un nouveau chemin au travers des montagnes, en fit périr un million.

Acapulco. Quoique le fameux port d'*Acapulco* appartienne naturellement à la Province de Guaxaca, ou à celle de *Mechoacan*, entre lefquelles il eft fitué, tous les Voyageurs le donnent à celle de Mexico. On n'en trouve point d'autre raifon que fa dépendance immédiate du Vice-Roi de la Nouvelle-Efpagne, comme la plus importante place de fon Gouvernement, par l'avantage qu'elle a de fervir d'entrée aux richeffes des Indes orientales, & des parties méridionales de l'Amérique, qui arrivent tous les ans à Mexico par les vaiffeaux des Philippines & du Pérou.

Garreri. Acapulco eft fitué au dix-feptieme degré de latitude, moins quelques minutes, & au deux cens foixante-quatorzieme de longitude, au pied de plufieurs montagnes fort hautes qui le

couvrent du côté de l'Est, mais qui le rendent fort mal-sain. Il y fait une chaleur si excessive, & le terrein des environs est si stérile, qu'on est obligé de tirer de fort loin les denrées qui sont nécessaires pour les habitans; ce qui les rend fort cheres.

Il est étonnant qu'un lieu où se tient la premiere foire de la mer du Sud & de l'échelle de la Chine, ne soit qu'un pauvre village. Il n'a pour habitans que des Noirs & des Mulâtres. Tous les Marchands se retirent plus loin lorsque leur commerce est fait. Les Officiers du Roi, le Gouvernement même en font autant, pour ne pas être exposés au mauvais air. Acapulco n'a de remarquable que son Port. Le fond en est égal : les vaisseaux y sont renfermés comme dans une cour. On y entre par deux embouchures : l'une est au Nord-Ouest, l'autre au Sud-Est. Il est défendu par un château qui a quarante-deux canons de fonte, & soixante hommes de garnison.

Malgré la stérilité du pays, on y trouve une grande quantité de Cerfs, de Lapins, des Perroquets, des Merles,

des Canards, des Tourterelles qui sont plus petites que les nôtres.

Mechoacan, 2e. Province de Mexico.

La Province de *Mechoacan* est au Nord-Ouest de Mexico : elle a quatre-vingt lieues de tour. Elle s'étend jusqu'à la mer du Sud, & a plusieurs Villes sur les bords, telles que *Sacatula* & *Colima*. Sa Capitale qui portoit autrefois le nom de *Mechoacan*, a pris celui de *Valladolid* : c'est un Evêché assez riche. *Pascuar*, *Saint-Miguel* & *Saint-Philippe*, sont trois autres Villes situées assez avantageusement dans les terres, & toutes trois assez bien peuplées. Ce pays est fécond en soie, en coton, en laine, en cacao, en vanille, en miel, en fruits. Il y a des mines d'argent & de cuivre.

Panuco, 3e. Province.

Panuco tire son nom d'une ancienne ville Indienne qui le conserve encore, quoique les Espagnols aient voulu lui faire prendre celui de *San-Stilvara del Puerto*, & lui donner le titre de Capitale de la Province. Elle est située à trente degrés vingt-quatre minutes de latitude septentrionale ; & à deux cens soixante-dix-sept de longitude. Outre la capitale, dont nous avons

parlé, il y a plusieurs bourgades qui méritent à peine le nom de villes. Cette Province est arrosée par une belle riviere qui va se jetter dans le golfe du Mexique, & qui se nomme aussi *Panuco*.

Tlascala, 4e. Province.

Tlascala s'étend fort loin dans les terres. Elle est bordée au Nord-Est par le golfe du Mexique, va jusqu'à Mechoacan & aux montagnes qui environnent le lac de Mexico. Ses principales places sont la *Puebla de los Angeles*, qui est aujourd'hui la capitale de la Province, *Cholula*: *Tlascala* étoit autrefois la capitale. *Vera-Cruz* est le principal port de la Nouvelle-Espagne sur le golfe. Angeles est un Evêché assez considérable. Sa situation est à vingt-cinq lieues de Mexico, & à trois de Tlascala, dans une vallée fort agréable. Les édifices en sont assez beaux : les rues sont droites & se croisent vers les quatre vents principaux. La grande place est fermée de trois côtés par des portiques uniformes, sous lesquels il y a de riches boutiques. L'Eglise Cathédrale forme la quatrieme face, présente un portail magnifique & de très-belles

tours. Il y a dans cette Ville plusieurs Paroisses, une très-grande quantité de Couvents.

Angeles est très-peuplée, parce que l'air y est très-sain. On y fabrique des draps qui sont aussi estimés que ceux de Ségovie; d'excellens chapeaux & des verres, dont le commerce est d'autant plus considérable, que c'est la seule Verrerie de cette contrée. On y fabrique la moitié de l'argent qui sort des mines de Zacatecas. Le terroir est fertile en toutes sortes de grains, en légumes, en cannes de sucre; & la campagne est remplie de belles Fermes, où l'on entretient une prodigieuse quantité de Negres de l'un & de l'autre sexe.

Tlascala est située sur le bord d'une riviere qui sort d'une montagne nommée *Atlantepeque*, & qui, après avoir arrosé la plus grande partie de la Province, va se jetter dans le golfe par Zacatulan. Les Indiens qui habitoient cette Ville, obtinrent de Charles-Quint une exemption de tous impôts. Cette faveur sembloit devoir contribuer à sa population : mais sa situation y a toujours fait obstacle.

On y fabrique des vases de terre qui sont admirés en Europe. Les Orfévres & les Plumassiers y sont aussi en grand nombre. Presque tous ces Artisans sont Indiens. On parle trois langues dans cette Ville. L'une qu'on appelle la *langue des Courtisans*, & qui est celle des principaux Indiens ; l'autre est la langue du peuple : la troisieme est celle des Artisans, & qui n'est connue que dans un seul canton de la Ville.

Cette Ville formoit autrefois une République célebre parmi les Indiens. Elle ne comprenoit, à la vérité, que vingt-huit bourgades : mais on y comptoit cent cinquante Chefs de famille. Elle résista toujours aux armes des Empereurs du Mexique, & aida beaucoup Cortez dans ses conquêtes, comme on le verra par la suite.

La cinquieme Province de l'Audience de Mexico, porte le nom de *Guaxaca*, qui lui vient de sa capitale. Elle contient plusieurs autres Villes, dont les principales sont *Antequera*, *Nixapa*, *San-Jago*, *Aguatulco*, ou *Guatulco*, *Tuculula*, *Capalita* & *Te-* Guaxaca ; 5e. Province.

coantepeque. Elle a en outre plusieurs Ports sur la mer du Sud, qui lui facilitent le commerce avec le Pérou. On y trouve des mines d'or, d'argent & de crystal.

Guaxaca, sans être grande, peut passer pour une belle Ville. Sa situation est à soixante lieues de Mexico, dans une belle vallée, dont Charles-Quint fit présent à Cortez, avec le titre de Marquis *del Valle*. Cette vallée a quinze milles de long & dix de large : elle est arrosée par une riviere fort poissonneuse, dont les bords sont toujours couverts d'un grand nombre de bestiaux. Le sucre y est si bon, qu'on regarde les confitures de Guaxaca, comme les meilleures de toute l'Amérique.

Il n'y a pas plus de deux mille habitans dans la Ville : on n'y trouve ni fortifications ni artillerie. Il y a un Evêque, six Couvens des deux sexes, qui sont tous fort riches. Celui de Saint-Dominique tient le premier rang pour la beauté de son Eglise & la richesse de son trésor, qu'on dit valoir plus de trois millions.

Antequera est une grande bourgade

habitée par des Indiens. Nixapa est bâtie sur le bras d'une riviere nommée *Alvarado*, & fait un assez bon commerce. Le nombre de ses habitans est d'environ mille, tant Indiens qu'Espagnols. On recueille dans son territoire beaucoup d'indigo, de cochenille, de sucre, de cacao & d'achiote, dont on fait le chocolat.

Tecoantepeque est une place maritime, dont le port sert de retraite aux petits bâtimens. La pêche y est fort abondante. Ce port est situé à quinze degrés trente minutes de latitude septentrionale. A la distance d'un mille de l'entrée du havre, on trouve, du côté de l'Est, une petite Isle qui est fort proche de la terre, & du côté de l'Ouest un gros rocher creux, où la mer entre & ressort continuellement, en faisant un bruit si terrible, qu'on l'entend de fort loin. Chaque vague qui entre dans cette roche, fait sortir l'eau par un petit trou qui est au sommet, comme par un tuyau, & lui fait faire, à peu près, la même figure que fait l'eau que jettent les Baleines. Pendant le calme la mer fait même sortir l'eau par ce trou, de maniere

qu'il ſert, en tout tems, d'indice pour le havre, qui a trois milles de long & un de large. Les environs ſont ornés de grands & beaux arbres qui ſont preſque toujours fleuris, & font, de loin, l'effet le plus agréable. A ces agrémens, ſe joint celui de voir les plus beaux pâturages du monde couverts de bœufs, de moutons, de volaille de toute eſpece & de gibier. Ce pays eſt en outre rempli de ruiſſeaux qui arroſent continuellement les terres, & produiſent une prodigieuſe quantité de beau & de bon poiſſon. Les oranges, les limons, les figues & quantité d'autres fruits s'y préſentent de toutes parts; & les arbres fourniſſent aſſez d'ombre pour garantir de l'ardeur du ſoleil.

Il ſemble que la nature s'eſt fait un jeu de border un pays ſi agréable, des affreuſes montagnes de Quelenes. Ceux qui entreprennent de les traverſer, ſont très-ſouvent en danger de leur vie. Il s'y trouve des paſſages fort étroits & d'une élévation ſi conſidérable, que les Voyageurs ſont expoſés à des coups de vent furieux; les hommes & les chevaux ſont quel-

quefois renversés de cette hauteur dans des précipices affreux, où ils périssent soit par la chûte, soit faute de secours. Le seul aspect de ces montagnes est capable de causer de l'épouvante.

La sixieme Province de cette Audience porte le nom de *Tabasco* : elle occupe une grande côte sur le golfe de Mexique : on lui donne quarante lieues de long sur autant de large. Elle est bornée au Nord par la baie de Campêche, à l'Est par l'Yucatan, au Sud par la Province de Chiapa, & à l'Ouest par celle de Guaxaca. Il n'y a dans le pays qu'une seule Ville, de laquelle la Province tire son nom. Il y a un Evêché, deux Paroisses, un Couvent & une Chapelle. Elle contient environ cinq cens familles, tant Espagnols, Mulâtres qu'Indiens. Ses maisons sont assez grandes, bâties de pierres, couvertes de feuilles. On trouve en outre plusieurs bourgades d'Indiens civilisés. Le terrein est plat, humide, & cependant fort fertile. Tabasco, 6e. Province.

L'Yucatan est la septieme Province de Mexico, & est une grande presqu'Isle située entre les golfes de Cam- Yucatan, 7e. Province.

pêche & de Honduras. Elle confine au Sud-Ouest, avec la Province de Tabasco, & s'étend au Nord de l'Audience de Guatimala, depuis le seizieme degré vingt minutes de latitude septentrionale, jusqu'au vingt-unieme dix minutes, & depuis le soixante-dixieme jusqu'au soixante-seizieme de longitude occidentale. Elle a cent quarante lieues d'étendue du Sud-Ouest au Nord-Est, & quatre-vingt-cinq du Levant au Couchant.

Sa Capitale, nommée *Mérida*, est la résidence du Gouverneur & de l'Evêque de toute la Province. Elle est située à vingt degrés dix minutes de latitude septentrionale, & à douze lieues de la mer. Elle est peuplée d'Espagnols & d'Indiens.

Campêche ou *S. Francisco*, *Valladolid* & *Simancas*, sont des Villes de la même Province. La premiere est célebre par le commerce du bois de teinture. Elle est située sur la côte orientale de la baie de Campêche, à dix-neuf degrés vingt minutes de latitude septentrionale. Les Aventuriers l'ont surprise plusieurs fois, principalement en 1685 : ils la brûlerent après

en avoir fait ſauter la citadelle. Elle s'eſt tellement relevée de ces accidens, qu'on peut aujourd'hui la mettre au nombre des belles Villes. C'eſt la ſeule qu'on trouve ſur toute la côte depuis le Cap Cotoche juſqu'à la Vera-Cruz. Ses maiſons ne ſont pas hautes; mais elles ſont toutes de pierres & couvertes de tuiles. Elle eſt défendue par une citadelle où le Gouverneur fait ſa réſidence avec une petite garniſon. On y fabrique des toiles de coton qui ſervent aux Eſpagnols & aux Indiens pour ſe vêtir, & qui ſe vendent au dehors pour faire des voiles de navire. Campêche a dans ſon territoire des ſalines qui fourniſſent du ſel à une grande partie du Mexique. On le tire d'un grand étang. Pour le fabriquer, les Indiens s'aſſemblent ſur le bord de cet étang aux mois de Mai & de Juin, parce que le ſoleil, par ſon ardeur, fait grener le ſel. Ils en enlevent autant qu'ils peuvent, le ramaſſent en gros monceaux de forme pyramidale, le couvrent d'herbes ſeches & de roſeaux, y mettent le feu. La ſuperficie étant brûlée, forme une croûte

Sel de Campêche.

noire qui eſt ſi dure, qu'elle garantit le ſel des pluies, & qu'elle le tient toujours ſec, même dans les ſaiſons les plus humides. Ce ſel fait une grande partie du commerce de la ville de Campêche. Elle eſt encore l'entrepôt du bois de teinture, d'où lui vient ſon nom : ce bois ne ſe trouve cependant qu'à plus de douze ou quatorze lieues de la ville.

Valladolid eſt ſur les confins de Nicaragua, à treize degrés trente minutes, & à dix lieues de la côte orientale du golfe Honduras. Il y a un très-beau Couvent de Cordeliers. On y compte environ cinquante mille Indiens tributaires.

Simancas eſt une petite Ville, ou plutôt une bourgade ſituée auprès du même golfe.

Le terrein de cette Province eſt humide & chargé de mangles, ſur-tout près de la mer & des lacs : mais en avançant dans les terres, il eſt plus ſec & plus ferme, parce qu'il ne ſe trouve inondé que dans la ſaiſon des pluies. Il y croît quantité d'arbres de différentes eſpeces, qui ne ſont ni hauts ni fort gros. Ceux qui ſervent à

la teinture, & qu'on appelle *bois de Campêche*, y profitent le mieux, & l'on n'en trouve pas même dans les lieux où la terre est grasse. Cet arbre ressemble assez à notre aube-épine; mais il est beaucoup plus gros. L'écorce des jeunes branches est blanche & polie : il y a cependant des pointes qui sortent de côté & d'autre. Le corps & les vieilles branches sont noirâtres : l'écorce en est un peu raboteuse, & on y trouve peu de pointes. Les feuilles sont petites & ressemblent à celles de l'aube-épine. Leur couleur est d'un verd pâle. On choisit les vieux arbres qui ont l'écorce noire, parce qu'ils ont moins de séve & qu'on les coupe plus aisément. La séve de cet arbre est toujours blanche & le cœur rouge. C'est le cœur qu'on emploie pour la teinture. Pour le transporter en Europe, on abat toute la séve blanche. Quelque tems après qu'il est coupé, il devient d'un noir foncé. Si on le met dans l'eau, il la rend noire au point qu'on peut s'en servir pour écrire. Il se trouve des arbres de cette espece qui ont cinq ou six pieds de circonférence. Ce bois est en général

fort dur : mais il brûle très - bien, fait un feu clair, ardent & de longue durée. Les Flibustiers se servent de ce feu pour endurcir le canon de leurs fusils, lorsqu'il est trop tendre.

Dampier dit que les pluies commencent dans cette contrée au mois de Juin, & sont continuelles jusques vers la fin d'Août. Pendant ce tems les rivieres débordent : toutes les savanes sont couvertes d'eau ; vers le mois d'Octobre il vient un vent du Nord si violent, qu'il trouble le cours des marées, arrête celui des rivieres & fait augmenter les débordemens. Il diminue vers la mi-Janvier ; les eaux s'écoulent dans les lieux bas, & tout est sec à la mi - Février. Au mois de Mars on a peine à trouver de l'eau pour boire, même dans les savanes, qui, six semaines auparavant, sembloient être une mer. Vers le mois d'Avril tous les étangs sont à sec ; & les Etrangers, qui ne connoissent point les ressources du pays, sont tourmentés par la soif. Les Naturels du pays, ou ceux qui y demeurent depuis longtems, vont dans les bois chercher de l'eau qu'on trouve dans les feuilles

d'un arbre que Dampier nomme *Pin ſauvage*, parce qu'il a quelque reſſemblance avec le véritable Pin. Son fruit croît ſur les boſſes, les nœuds & les excreſcences de l'arbre, eſt environné de feuilles épaiſſes & longues de dix ou douze pouces, ſi ſerrées, qu'elles retiennent l'eau de la pluie, & que chacune en contient une pinte & demie. On enfonce un couteau dans le bas pour la faire ſortir. La Nature a des reſſources infinies pour ſatisfaire les beſoins des hommes.

§. II.

Audience de Guadalajara.

On connoît peu de Provinces de cette Audience, parce que les Voyageurs n'en ont donné que des relations vagues. Ne devant pas préſenter des conjectures pour des vérités, nous n'entrerons point dans de grands détails ſur ce pays. Il eſt borné au Levant & au Nord par le Nouveau-Mexique, & au Couchant par la côte de la mer du Sud & de la mer Vermeille.

Guadalajara, 1re. Province. La premiere Province de cette Audience donne son nom à l'Audience, & le tire de sa Capitale. On assure que le pays est sain & fertile. On y trouve quelques mines d'argent. La ville de Guadalajara est située sur la riviere de Barania, qui va se perdre soixante lieues au dessous, dans la mer du Sud. C'est le siege du Gouverneur de la Province, & d'un Evêque suffragant de l'Archevêque de Mexico. On place cette Ville à vingt degrés vingt minutes de latitude, & à deux cens soixante-onze degrés quarante minutes de longitude. Elle est éloignée de Mexico d'environ quatre-vingt-dix lieues.

Loz Zacatecas, 2e. Province. Cette Province tire son nom de ses anciens habitans. Sa Capitale est la résidence du Gouverneur & le siege d'un Evêque. Les autres Villes de cette Province sont *Xerès de la Frontera*, *Erena* ou *Ellerena*, *Nombre de Dios* & *Avino*. Cette derniere est célebre par les mines qui se trouvent dans son territoire. Ce pays est sec & montagneux, mais fertile dans les vallées & rempli de mines d'argent. Il s'étend du Nord au Sud, depuis le

le golfe de Mexique, jusqu'à la Province de Guaxaca.

Cette Province est bornée au Levant par le Nouveau Léon, au Nord par le Nouveau Mexique, au Midi par les Provinces de Mechoacan & de Gualaxara, au Couchant par celles de la Nouvelle Galice & de Culiacan. Elle s'étend depuis le vingt-cinquieme degré vingt-huit minutes de latitude, jusqu'au delà du trentiéme. Sa Capitale est *Durango*, nommée autrement *Nuesta Segnora de los Zacatecas*. Elle est située au pied des montagnes. On y compte cinq cens Espagnols & autant d'esclaves. Elle fut érigée en Ville Episcopale, vers l'an 1620. Son Diocèse s'étend sur toute la Province. Les Jésuites y avoient autrefois un College, & les Cordeliers un Couvent.

Nueva Biscaia, ou Nouvelle Biscaye, 3[e]. Province.

L'air y est fort sain, & le terrein étant arrosé par diverses rivieres, y est très-fertile. On trouve des salines aux environs : les mines de Saint-Lucas n'en sont pas éloignées.

La Province de *Chinaola* est la plus septentrionale de toute la Nouvelle Espagne. Elle est située sur la mer de

Chinaola, 4[e]. Province.

Californie, & touche au Nouveau Mexique. Quoique l'air y soit fort sain, qu'elle soit très-fertile en fruits, légumes & coton, il y a cependant peu d'habitans. On y compte deux Villes, *Saint Jacques* & *Saint Philippe* : mais on n'en connoît que les noms.

Culiacan, 5e. Province. Cette Province n'est pas mieux connue que la précédente. On lui donne cependant deux Villes, *Culiacan*, sa Capitale, & *Saint Miguel*. Comme les Voyageurs n'en ont parlé que d'une maniere vague, il y a peu d'utilité à en tirer pour la Géographie. On sait seulement qu'elle est bornée à l'Ouest par le Golfe de Californie, ou mer Vermeille.

Chiametlan, 6e. Province. La Province de *Chiametlan* est située sur le bord de la mer. Les Espagnols y ont deux Villes. *Saint Sébastien*, qui en est la Capitale, & *Aguacera* : les autres habitans sont tous Indiens. On vante la fertilité de son terroir; son miel, sa cire & ses mines d'argent, qui furent cause que deux Colonies Espagnoles s'y établirent en 1554. Il y a sur la côte des Isles qui tirent leur nom de cette Province, & qui lui appartiennent.

La septieme & derniere Province de cette Audience s'appelle *Xalisco*, qui est l'ancien nom qu'elle a conservé. Elle est située en partie sur la mer du Sud. Sa Capitale se nomme *Compostella-Nueva*. Elle fut bâtie en 1531 par Nugnez Gusman, qui conquit une partie de cette région. La ville de Compostella est à vingt-un degrés de latitude Nord, & à deux cens soixante-dix quinze minutes de longitude. C'étoit autrefois un siege Episcopal : mais le mauvais air du pays l'a fait transférer à Guadalajara, qui en est à trente lieues. *Xalisco* & *la Purification* sont deux autres villes de la même Province ; mais elles sont peu considérables. Xalisco, 7e & derniere Province.

C'est dans cette Province qu'on place le *Cap Corientes*, à vingt degrés vingt-une minutes. Les Aventuriers y ont marqué le point de leur départ, pour passer de la mer du Sud aux Indes orientales. En approchant de ce Cap, les terres sont assez élevées & bordées de rochers blancs. L'intérieur du pays est rempli de montagnes stériles & désagréables à la vue. Une chaîne d'autres monta-

gnes paralleles à la côte, finit à l'Ouest par une belle pente : mais à l'Est elles conservent leur élévation, & se terminent par une hauteur escarpée qui se divise en trois petits sommets pointus, auxquels les Espagnols ont donné le nom de *Coronada*. La hauteur du Cap est médiocre, le sommet plat & uni : mais il est remarquable par quantité de rochers escarpés qui s'avancent jusqu'à la mer. Entre ce Cap & la *pointe de Pentique*, on trouve une profonde baie sablonneuse & commode pour une descente. Au fond de cette baie, est une vallée de trois lieues de long, qui se nomme *Valderas*, ou *Val d'Iris*. Il en sort une riviere qui reçoit facilement les chaloupes ; mais vers la fin de la saison elle seche, c'est-à-dire, en Février, Mars & une partie d'Avril, l'eau est un peu salée.

On trouve dans cette vallée de beaux pâturages, des bois où l'on voit des Guaves, des Oranges, des Limons : il semble que la Nature en a voulu faire un jardin. Les pâturages sont remplis de bestiaux.

On ignore si c'est dans cette Province ou dans celle de Xalisco qu'il

faut placer la riviere & la ville Indienne de *Rosario*, dont on fixe la hauteur à vingt-deux degrés cinquante minutes, & le village maritime de Massatlan. On voit dans l'intérieur des terres, une montagne en forme de pain de sucre.

A quatre lieues de la côte, les Espagnols ont une Ville nommée *Sainte-Pecaque*, laquelle est située dans une plaine, proche d'un bois. Sans être grande, elle est fort réguliere, & les habitans font leur principale occupation de l'agriculture, à la réserve de quelques voituriers, que les Marchands de Compostelle emploient au service des mines. On compte vingt-une lieues de Sainte-Pécaque à Compostelle, & cinq ou six jusqu'aux mines. L'argent de toute la Nouvelle-Espagne est regardé comme plus fin que celui du Pérou. Les voituriers de Sainte-Pécaque le transportent à Compostelle pour y être rafiné, & fournissent aux esclaves qu'on fait travailler aux mines, leur provision de maïs dont le pays abonde. On y trouve aussi du sel, du sucre & du poisson salé. C'est à l'autre extrêmité

de cette Province, qu'on place le volcan de Colima. La montagne eſt fort élevée; elle eſt ſituée vers le dix-huitieme degré trente-ſix minutes de latitude ſeptentrionale, à cinq ou ſix lieues de la mer, au milieu d'un agréable vallon. On y voit deux petites pointes, deſquelles ſortent continuellement des flammes & de la fumée. La Ville du même nom eſt dans une vallée voiſine qui paſſe pour la plus agréable & la plus fertile du Mexique. Elle eſt près de la mer, & n'a pas moins de dix lieues de large. On aſſure que la Ville eſt grande & riche. Il y en a deux ou trois autres aux environs, entre leſquelles on diſtingue *Salagua.*

Dampier, I.

§. III.

Audience de Guatimala.

CETTE Audience eſt la derniere contrée de l'Amérique ſeptentrionale. Elle eſt ſituée entre le dix-ſeptieme degré de latitude ſeptentrionale, & le cinquieme. Le golfe de Mexique la borne au Nord & au Levant, la

mer du Sud au Midi, la Province de Guaxaca au Couchant. Sa plus grande étendue est du Sud-Est au Nord-Ouest, entre les mers du Nord & du Sud, & peut avoir deux cens cinquante lieues; sa largeur est de dix-huit.

Les Géographes & les Voyageurs donnent le premier rang dans cette Audience, à la Province de *Soconusco*. Elle est bornée au Nord par celle de *Chiapa*, à l'Est par celle de *Guatimala*, au Midi par la mer du Sud, & à l'Ouest par la Province de *Guaxa*. Sa longueur est d'environ trente-cinq lieues, & sa largeur à peu près égale. Ce pays est plat & ouvert : les Espagnols n'y ont cependant qu'une Ville nommée *Sonusco*. Il y a dans l'intérieur des terres une grosse bourgade Indienne, qu'on nomme *Schutepeque*. On trouve sur la côte un petit Port, que les Géographes placent à dix-huit degrés de latitude. Soconusco, 1re. Province.

La Province de Chiapa est plus connue. Elle est divisée en trois parties, qui se nomment *Chiapa*, les *Zoques* & les *Zeldales*. La premiere contient deux Villes qui ont le nom Chiapa, 2e. Province.

de Chiapa, beaucoup de bourgs & de villages.

Chiapa des Espagnols, ou *Ciudad Réal*, est une ville peu considérable. Elle ne contient pas plus de quatre cens familles Espagnoles, & cent maisons Indiennes qui sont jointes à la ville, & composent le fauxbourg. Il n'y a qu'une Cathédrale qui sert de Paroisse; mais on y trouve deux Couvens d'hommes, l'un de Saint Dominique, l'autre de Saint François, & un de Religieuses, qui est fort pauvre. Le principal commerce de cette ville est en cacao, en coton & en cochenille, que les habitans de la ville vont acheter dans les campagnes voisines, & qu'ils payent en mercerie. Leurs boutiques sont dans une seule petite place, qui est devant la Paroisse. Les Indiens y vendent diverses sortes de drogues & de liqueurs. Quelques-uns de ces marchands vont à Tabasco, d'où ils rapportent des vins d'Espagne, des toiles, des figues, du raisin, des olives & du fer; mais ils n'en prennent pas beaucoup, craignant de ne pouvoir

Gage.

s'en défaire. La plus grande partie est même pour les deux Couvens d'hommes, qui sont les seuls endroits de la ville où l'abondance & la joie regnent. Le Gouverneur fait presque seul le commerce du cacao & de la cochenille, ce qui lui procure un profit considérable. On fait monter les revenus de l'Evêque à huit mille ducats, dont la plus grande partie consiste en offrandes qu'il reçoit dans les gros bourgs Indiens, où il va donner la Confirmation aux enfans.

Il y a dans cette Ville un nombre assez considérable de Gentilshommes : ils passent en proverbe pour présenter à l'esprit des fanfarons. Ils affectent un air important, quoiqu'ils soient fort pauvres & fort ignorans. Ils prétendent tous descendre de quelques Ducs Espagnols ou des premiers Conquérans. Ils portent des noms pompeux, tels que Cortez de Velasco, de Tolede, de Zerna, de Mendoze : l'unique occupation de ces grands personnages est d'élever ou de garder des bestiaux.

Chiapa dos Indos est une des plus grandes Villes que les Indiens aient

dans l'Amérique. On y compte au moins quatre mille familles, & les Rois d'Espagne lui ont accordé divers privileges. Quoiqu'elle soit gouvernée par des Indiens, elle dépend toujours du Gouverneur de Chiapa el Réal, qui nomme les Officiers de cette nation, & veille sur leur conduite. Le Chef des Indiens de ce canton, que l'on appelle aussi Gouverneur, a le droit de porter l'épée & le poignard. Celui qui occupoit cette place, lorsque Gage étoit dans le pays, possédoit des richesses immenses. Ayant gagné un procès pour les privileges de sa Ville, il fit faire des réjouissances aussi brillantes que pourroit faire le Roi d'Espagne. Les Indiens qui habitent cette Ville, sont presque tous riches : ils font faire des bateaux sur la riviere qui la borde, forment des flottes, & exercent leur adresse à attaquer & à se défendre. Ils s'exercent encore à la course des taureaux, au jeu des cannes, à former un camp, à la musique, à la danse & à tous les exercices du corps. Ils bâtissent des villes & des châteaux de bois, les couvrent de toiles

peintes, & en font le siege. Il pourroit arriver que les Espagnols se repentissent un jour de leur avoir inspiré ce goût pour l'art militaire. Ces Indiens ont aussi des Théatres & des Comédies, dont ils font leur amusement ordinaire. Pour attirer les habitans des bourgs & des villages voisins, & augmenter le nombre des spectateurs, ils donnent des repas publics, où tous ceux qui se présentent sont régalés. Cette Ville est très-riche : tous les habitans cultivent les Arts à l'envi. On n'y manque d'ailleurs d'aucune commodité nécessaire à la vie. Entre un grand nombre de Religieux qui y ont formé des établissemens, ceux de Saint Dominique y tiennent le premier rang, par l'opulence & par la beauté de leur maison. Ils ont à quelque distance de la ville des fermes à sucre, dans lesquelles ils emploient deux cens Negres & quantité d'Indiens. Cette Ville, pour être une des plus agréables de la Nouvelle Espagne, n'a besoin que d'un air plus tempéré : mais la chaleur y est excessive pendant le jour. C'est pendant la fraîcheur des soirées, que les habitans

s'occupent aux exercices qu'ils aiment; ou à se promener dans les jardins qu'ils ont au bord de la riviere.

Pays des Zoques. Le pays des Zoques est le plus riche canton de la Province de Chiapa. Il s'étend d'un côté jusqu'à celle de Tabasco. Les bourgades n'y sont pas grandes; mais tous les habitans sont riches, parce qu'ils recueillent une quantité prodigieuse de soie, & la meilleure cochenille de l'Amérique. Tous les vergers des Indiens sont remplis des arbres qui fournissent ces deux précieuses marchandises. Ils font des tapis de toutes sortes de couleurs : les Espagnols les achetent pour les envoyer en Espagne. On assure qu'ils sont si beaux, que les ouvriers d'Europe pourroient les prendre pour modele. L'air est fort chaud sur la côte : mais il est assez tempéré dans l'intérieur des terres. Le maïs y vient en abondance, & le froment n'y réussit pas : aussi les bestiaux y sont plus rares que dans le pays de Chiapa. La volaille & le gibier y sont aussi communs que dans aucun autre canton de la Nouvelle Espagne.

Pays des Zeldales. Le pays des *Zeldales* est situé der-

riere celui des Zoques. Il s'étend depuis la mer du Nord jusqu'à Chiapa ; & touche dans quelques endroits, vers le Nord-Ouest, le canton de Comitlan. Vers l'Ouest, il est borné par les terres des Indiens qui n'ont pas encore reçu le joug des Espagnols. La principale ville de ce canton se nomme *Ococingo* ; & sert de frontiere contre les Barbares. Ce pays produit beaucoup de cacao, de maïs, de miel : la volaille & le gibier y sont fort communs. Les Espagnols y ont semé du froment qui y vient très-bien. En géneral ce pays est très-riche. Il peut y avoir treize bourgades.

La Province de *Vera-Paz* est bornée à l'Est par le golfe Honduras & la Province de Guatimala, au Nord par l'Yucatan, au Sud par la Province de Soconusco, & à l'Est par celle de Chiapa. Elle peut avoir trente-cinq lieues de long, sur autant de large. C'est un pays montagneux & rempli de bois. On y trouve cependant du maïs, & tout ce qui est nécessaire à la vie. Son nom lui vient de la facilité avec laquelle il se soumit aux Espagnols, après la conquête de Gua- Vera-Paz, 3e. Province.

timala. Il y a cependant entre cette Province & celle d'Yucatan, un grand nombre de Barbares qui ne ſont point encore ſoumis. Le pays qu'ils occupent eſt beaucoup plus fertile que celui qui eſt ſoumis. Il y a des Villes qui contiennent juſqu'à douze mille habitans.

La Capitale de cette Province ſe nomme *Vera Paz* : quelques Voyageurs lui donnent le nom de *Coban*. Il y avoit autrefois un Evêché : mais il fut réuni en 1607 à celui de Guatimala. L'Alcalde Major de la Province y fait ſa réſidence : mais il dépend de l'Audience Royale de Guatimala. Il y a un Couvent de Dominicains. On trouve dans cette Province pluſieurs bourgs aſſez conſidérables : ils ſont preſque tous ſitués dans des montagnes. On en diſtingue quatre, dont le premier qui ſe nomme *Saint-Jacques*, contient plus de cinq cens familles; le ſecond, nommé *Saint-Pierre*, en a ſix cens; *Saint-Jean*, qui eſt le troiſieme, en contient autant; le quatrieme, qui s'appelle *Saint-Dominique de Senaco*, peut en avoir trois cens. Ces quatre villages ſont

très-riches. Quoique ce pays soit montagneux, il produit du froment & du maïs en assez grande quantité pour nourrir les habitans. Il y a beaucoup de volaille & de gibier. Les rivieres dont il est arrosé, produisent une quantité prodigieuse de poisson. Les Indiens de ce canton sont d'un caractere fort gai.

Guatimala : 4e. Province.

La Province de *Guatimala* est une des plus grandes & des plus riches de la Nouvelle Espagne. Sa Capitale porte le même nom : c'est le siege de l'Audience, & sa jurisdiction s'étend l'espace de trois cens lieues au Sud, & dix ou douze à l'Ouest. Cette contrée est fort riche par la culture de l'Indigo, & par la multitude des bestiaux qu'on y nourrit. Les principales Villes après la Capitale, sont *San-Salvador*, *San-Miguel*, *la Trinité*, *Acaxutla*, *Amatitlan*, *Mixco*, *Pinola*, &c. Il y a en outre une assez grande quantité de bourgades.

La ville de Guatimala est située dans une vallée qui n'a pas tout-à-fait une lieue de largeur : elle est bordée des deux côtés par de hautes montagnes; mais elle s'élargit dans l'endroit où la

ville est située; les montagnes s'écartent insensiblement, & laissent un pays découvert jusqu'à la mer du Sud. Les deux montagnes qui sont le plus près de Guatimala, portent le nom de *Volcans*; mais Gage, qui est notre guide, dit qu'on pourroit appeller une de ces montagnes, *Volcan d'eau*, parce qu'il en sort une quantité prodigieuse de ruisseaux qui forment un grand lac d'eau douce proche Amatitlan. Elle est fort agréable à la vue par la verdure dont elle est presque toujours couverte. On y trouve des champs semés de bled d'Inde; & dans une multitude de petits villages qui occupent les pentes & les sommets, on y voit quantité de roses, de lys, &c. & des fruits délicieux. Autant cette montagne est agréable à la vue, autant l'aspect de l'autre est horrible. On n'y voit que des cendres & des pierres calcinées. Jamais il n'y paroît de verdure. On y entend continuellement un bruit semblable à celui du tonnerre : on en voit sortir des flammes avec des torrens de soufre enflammé, qui répand une odeur insupportable. Guatimala, suivant le proverbe du

Id. ibid. Chap. 4.

pays, est situé entre le Paradis & l'Enfer.

Ceux qui demeurent quelque tems à Guatimala, s'accoutument insensiblement à l'horreur de ce volcan, & trouvent que la ville fait un séjour délicieux. Le climat y est tempéré; les vivres y sont abondans & à très-bon compte. Il s'y tient tous les jours un marché dans lequel on trouve tout ce qui est nécessaire aux besoins, même aux agrémens de la vie. On compte dans la ville environ sept mille familles, entre lesquelles il s'en trouve dont le bien monte à plus de cinq cens ducats. Elle tire par terre toutes les meilleures marchandises de la Nouvelle Espagne; & par mer elle communique avec le Pérou. Le Gouvernement de toutes les Provinces qui l'environnent, dépend de la Chancellerie ou de son Audience. Cette Cour est composée du Gouverneur, de deux Présidens, de six Conseillers & d'un Procureur du Roi. Quoique le Gouverneur n'ait pas le titre de Vice-Roi, son pouvoir n'est pas moins absolu. Ses appointemens ne montent qu'à douze mille ducats : mais il peut

gagner le triple par le commerce. Les autres Officiers du Tribunal ne reçoivent annuellement que quatre mille ducats par le Domaine ; mais les présens qu'on leur fait, montent à des sommes considérables.

Il n'y a dans cette Ville qu'une Eglise paroissiale, qui fait le principal ornement de la grande place : mais on y compte un grand nombre de Couvens. Ceux des Jacobins, des Cordeliers & des Peres de la Merci, sont d'une magnificence extraordinaire, & contiennent chacun cent Religieux. Le revenu annuel des Jacobins est de trente mille ducats : les richesses de leur Eglise en or & en argent, montent à cent mille. Les autres Couvens sont aussi très-riches : mais celui des Dames de la Conception les surpasse tous en opulence. On y compte mille personnes, soit Religieuses, jeunes filles qu'elles instruisent, ou domestiques, employées à les servir. On dit que les richesses & le luxe font régner le vice dans cette Ville, principalement parmi les femmes, soit Espagnoles, soit Indiennes.

A quelque distance de cette Ville, on trouve deux rivieres qui charient de la poudre d'or. A six lieues delà on trouve une vallée charmante, qui peut avoir cinq lieues de longueur sur quatre de largeur. On y recueille le meilleur froment de la Nouvelle Espagne. C'est de ce canton que l'on tire tous les biscuits nécessaires pour les vaisseaux qui vont dans le golfe du Mexique. Il y a dans cette vallée deux bourgades assez considérables, qui sont *Mexico* & *Pinola*. Les habitans sont très-riches. A quelque distance on trouve une autre bourgade nommée *Petapa* : elle est située sur un lac qui lui fournit une quantité prodigieuse de poisson. On y compte environ cinq cens familles Espagnoles & Indiennes. Elle est gouvernée de pere en fils par une famille qu'on croit descendre des anciens Rois du pays : les Espagnols l'ont honorée du nom de Gusman. Le Gouverneur de cette bourgade n'a cependant pas le même privilege que celui de Chiapa dos Indos, qui est de porter l'épée : mais il peut nommer chaque jour un certain nombre d'habitans pour le ser-

vir à table, & pour lui apporter du poiſſon, du bois & d'autres commodités. Son pouvoir n'eſt limité que par un Religieux Eſpagnol, qui tient le premier rang après lui, & duquel il eſt obligé de prendre l'avis & le conſentement dans tout ce qui regarde l'adminiſtration. Cet Officier Eccléſiaſtique vit avec la magnificence d'un Evêque.

Amatitlan, ſeconde bourgade à l'Oueſt de la vallée, n'eſt éloignée de Petapa que d'une lieue. Ses rues ſont larges, droites & aſſez régulieres. Les Dominicains y ont une Egliſe qui paſſe pour un très-beau morceau. Leur Couvent eſt ſi riche, qu'ils l'ont érigé en Prieuré, dont l'autorité s'étend ſur tous les villages de la vallée. Pour aller de cette bourgade à Guatimala, il faut paſſer par un grand bourg nommé *San-Lucar.* L'air y eſt toujours froid, ſans qu'on en connoiſſe d'autre cauſe que ſa ſituation, qui eſt un côteau expoſé au Nord. Elle en tire l'avantage d'être le magaſin du pays en bled, parce qu'il s'y conſerve mieux qu'ailleurs. Dans le reſte de la route juſqu'à la Capitale,

on trouve plusieurs petits villages, dont chacun ne contient pas plus de vingt maisons.

Cette Province présente, du côté du Midi, un pays fort inégal : vers le milieu, on trouve une montagne célebre pour ses pâturages & pour les hôtelleries que les Voyageurs y rencontrent. Elle est à cinq lieues de Petapa. A quatre lieues on trouve un grand village d'Indiens, qui se nomme *les Esclaves*. Ce nom s'est conservé d'un ancien usage qui les assujettissoit à porter le fardeau, & principalement les lettres de ceux d'Amatitlan. Gage observe qu'Amatitlan est formé de deux mots Indiens, *Amat*, qui signifie lettre, & *Itlan*, qui signifie ville. Il dit, qu'avant la conquête, elle méritoit effectivement le nom de *Ville des Lettres*, parce qu'on y excelloit dans l'art d'écrire sur des écorces d'arbres, c'est-à-dire, d'y graver les caracteres hiéroglyphiques qui composoient l'écriture de cette contrée.

Sur la mer du Sud on trouve un Port qui s'appelle *de la Trinité*. Il est moins célebre par les avantages maritimes, que par une espece de vol-

can qui n'en est éloigné que d'une demi-lieue. Ce n'est point une montagne comme les volcans ordinaires; c'est un terrein bas, d'où il sort continuellement une fumée noire & épaisse qui jette une odeur de soufre, & dans laquelle il se mêle souvent des flammes. Les Indiens n'en approchent jamais. Quelques Voyageurs ont été assez hardis pour le faire : mais ils sont morts sur le champ, ou ont été attaqués de maladies qui leur ont fait traîner une vie languissante. Gage dit qu'un de ses amis ayant tenté l'aventure, fut arrêté à la distance de deux cens cinquante pas, par l'épaisseur d'une fumée si puante & si épaisse, qu'elle le fit tomber sans connoissance. Il se releva quelque tems après; mais il eut une fievre si violente, que sa vie fut en danger. Le port de la Trinité est encore célebre par sa poterie, qui passe pour être meilleure que celle de Mexico même.

A vingt-quatre lieues de Guatimala, toujours du côté du Midi de la Province, on trouve *San-Salvador* ou *Cuzcatlan*, Ville Espagnole, dans laquelle il y a une assez grande quan-

tité d'Indiens qui sont fort pauvres. On cultive des cannes de sucre dans son territoire. Il y a de grandes Fermes, où l'on nourrit une prodigieuse quantité de bestiaux. Dix lieues plus loin, on trouve une grande riviere, nommée *Rio de Lampa*. Gage dit qu'elle a le privilege singulier d'exempter de toute poursuite, soit pour crime ou pour dette, ceux qui l'ont traversée ; c'est-à-dire, qu'elle forme des limites pour les deux côtés, au delà desquelles on ne peut poursuivre ni les criminels ni les créanciers.

La cinquieme Province de cette Audience, se nomme *Honduras* ou *Hibueras*. Elle est située sur le golfe de même nom, qu'elle a presqu'au Nord, à peu près au Sud-Est de Guatimala, à l'Est de Vera-Paz, & au Nord-Est de Nicaragua. On lui donne cent cinquante lieues de long sur quatre-vingt de large. Elle est presque déserte, quoique fertile en maïs & remplie de bestiaux. C'étoit autrefois un pays très-peuplé. La diminution de ses habitans ne doit être attribuée qu'à la cruauté des Espagnols. On y

Honduras, ou Hibueras, 5e. Province.

trouve cependant plusieurs villes, dont les principales sont *Truxillo*, *Valladolid* ou *Comayaga*, siege Episcopal, dont l'Evêque porte le titre d'Evêque de Honduras, *San-Pedro*, *Puerto de Cavallos*, *Naco* & *Triomfo de la Cruz*.

Truxillo est situé sur une colline, à peu de distance de la mer. On compte qu'elle est à cent lieues de Guatimala. Cette place est sans fortifications. Le territoire de cette Ville est rempli de bois & de montagnes. On n'y trouve pour marchandises que des cuirs, de la casse & de la salsepareille. On n'y mange que de la cassave, encore est-elle si seche, qu'on est obligé de la tremper dans l'eau, du bouillon ou du vin.

Valladolid, Capitale de la Province, est située sur les frontieres de Nicaragua, au quatorzieme degré vingt minutes de latitude, & au soixante-dixieme trente minutes de longitude occidentale. L'Evêché de Truxillo y fut transféré en 1550 : ce Diocèse comprend toute la Province. Quoique Valladolid soit situé dans une agréable vallée, où l'air est tempéré & sain, il n'a pas plus de cinq cens habitans. Les

pâturages

pâturages des environs sont fort gras : il y a des mines d'argent. Les Religieux de la Merci ont un beau Couvent dans cette Ville. Le Gouverneur de la Province & les autres Officiers du Roi y font leur résidence. Les autres Villes sont peu considérables.

Ce canton est en général un des plus pauvres de l'Amérique. Il est cependant arrosé par plusieurs rivieres considérables, & étoit autrefois très-peuplé d'Indiens : mais les guerres qu'ils ont eues à soutenir contre les Espagnols, & les intestines, en ont détruit une grande partie. Christophe Colomb & son frere Barthélemi découvrirent les côtes de cette Province en 1502.

La Province de *Nicaragua* est bornée l'espace de plus de quarante lieues au Levant par la mer du Nord, & par celle du Sud au Sud-Ouest pendant plus de soixante lieues. La Province de *Costa-Ricca* la borne au Midi, & celle de Honduras, au Nord. Sa plus grande étendue du Midi au Nord est de soixante lieues, & de cent-vingt du Levant au Couchant. Cette Province passe pour une des plus

Nicaragua, 6e. Province.

belles de la Nouvelle-Efpagne : mais la chaleur y eft fi grande, qu'on n'y peut voyager de jour en été. Il y pleut consécutivement pendant six mois, & cette faison, qu'on nomme l'*hiver*, commence en Mai. Le refte de l'année fe paffe dans une continuelle féchereffe; ce qui n'empêche pas qu'on n'y trouve de la cire, du miel & des fruits en abondance. Il s'y trouve de fi gros arbres, que douze hommes peuvent à peine les embraffer. Le gros bétail y eft rare : mais les porcs qui y ont été apportés par les Efpagnols, y ont extrêmement multiplié. Enfin l'abondance & la tranquillité qui y regnent, lui ont fait donner le nom de *Paradis terreftre :* auffi les habitans y font-ils très-voluptueux. La Capitale de cette Province fe nomme *Léon de Nicaragua :* fes autres Villes fur la mer du Sud, font *Grenade, Segovia Nueva, Nicaragua, Réalejo* ou *Rialexa, Nicoya, Mafoya* ou *Mafava, Jean* & *Porto-San-Jouan.*

Voyages de François Carreal.

Léon eft à douze degrés vingt-cinq minutes de latitude Nord, entre Réalejo & Grenade, à la diftance

d'une journée de ces deux places, ſur le bord d'un grand lac, qui traverſe la Province dans ſa plus grande longueur, & va ſe jetter dans l'Océan ſeptentrional. Les maiſons ſont aſſez bien bâties, mais baſſes, parce qu'on eſt dans la crainte continuelle des tremblemens de terre. On y en compte plus de douze cens, preſque toutes ornées de jardins & de beaux vergers. Le commerce des deux mers y fait régner l'abondance : la beauté du climat ſe joint à la fertilité du pays pour rendre les habitans heureux. Ils s'abandonnent preſque tous à la molleſſe, paſſent la plus grande partie du jour dans leurs jardins, où ils dorment, nourriſſent des oiſeaux, & font des repas ſomptueux.

Comme il n'y a jamais de plaiſir ſans amertume, celui que goûtent les habitans de Léon de Nicaragua, eſt troublé par la crainte continuelle que leur occaſionne un volcan voiſin qui leur a ſouvent cauſé beaucoup de dégât. Pluſieurs Eſpagnols ſe ſont imaginé que la matiere du feu de ce volcan étoit de l'or, & ont fait de grands efforts pour en tirer. Un Religieux

de la Merci fit faire un chaudron fort épais, le fit attacher à une chaîne de fer : on le descendit dans l'ouverture du volcan, croyant en retirer de l'or fondu ; mais la force du feu fit fondre le chaudron.

Grenade est à vingt lieues de Léon : elle est plus grande, mieux bâtie, plus peuplée & plus riche. Les Couvens y jouissent d'un revenu considérable. Il n'y en a qu'un de filles ; mais son opulence est extraordinaire. Les Eglises en général sont fort belles : La Paroisse l'emporte sur la Cathédrale de Léon, parce que l'Evêque préfere le séjour de Grenade à celui de Léon.

Le principal commerce de cette Ville est à Carthagene, à Guatimala, à San-Salvador & à Comayagua.

Les autres Villes n'ont rien de remarquable, à l'exception de Nicaragua, qui est située sur le bord d'un lac, & vis-à-vis d'elle est une fort belle Isle dont on vante la fertilité en ouate, en cacao, en teinture d'écarlate & en fruits d'un excellent goût. A quelques lieues de Léon, près de la côte, on trouve un grand bourg d'In-

diens, dans lequel on compte plus de vingt mille personnes. Il y a dans cette Province plusieurs Ports assez considérables.

La Province de *Costa-Ricca* est bornée au Levant par la mer du Nord, au Nord par la Province de Nicaragua, à l'Ouest par la mer du Sud, & au Midi par la Province de Veragua. Il paroît que son nom lui a été donné par ironie, parce qu'elle est très-peu fertile, quoiqu'il y ait d'assez bons pâturages & une assez grande quantité de bestiaux. Elle dépend, pour le spirituel, de l'Evêché de Léon. Costa-Ricca, 7e. Province.

La Capitale de Costa-Ricca se nomme *Carthago*. Elle contient quatre cens familles qui s'occupent du commerce. Les autres Villes sont *Esperza*, *Aranjuez* & *Castro d'Austria*. Ce pays est arrosé par trois rivieres, qui forment à leur embouchure des anses assez commodes, pour servir de retraite aux petits vaisseaux. Il y a des Ports sur la mer du Sud & sur celle du Nord. On connoît peu l'intérieur des terres. Les Indiens qui y sont établis, passent pour être extrêmement barbares, & pour haïr beaucoup les Espagnols.

Veragua, 8e. Province.

Veragua est la huitieme & derniere Province de Guatimala. Elle touche à l'Isthme de Panama, & est située, comme celle de Costa-Ricca, entre les mers du Nord & du Sud. On lui donne cinquante lieues de l'Est à l'Ouest, & vingt-quatre du Nord au Sud. Ses principales Villes sont la *Conception*, qui porte le titre de Capitale, & un Port assez considérable sur la mer du Nord ; la *Trinitad*, *Santa-Fé*, qui sont dans les terres ; *Carlos*, petit Port de la mer du Sud, & *Parita*, autre Port de la même mer, & qui donne son nom au golfe dans lequel il est situé.

Cette Province fut découverte en 1502, par Christophe Colomb, pour lequel on l'érigea en Duché, & de toutes les faveurs qui lui furent accordées par la Cour d'Espagne, ce fut la seule qu'il transmit à sa postérité. L'intérieur de ce pays est très-peu connu. Les Ecrivains Espagnols n'en donnent point la description, par la crainte, sans doute, d'ouvrir un passage de la mer du Nord à celle du Sud, & de nuire à leur commerce. D'ailleurs, tous les Indiens de ce pays ne sont pas

encore ſoumis. La côte occidentale eſt bordée de petites Iſles habitées par des barbares qui n'ont jamais voulu faire alliance avec les Européens. Les Flibuſtiers n'oſent même y aller faire de l'eau. Ceux qui l'ont tenté, ont été forcés de ſe retirer, après avoir perdu beaucoup de monde qu'on tuoit avec des fleches, ſans qu'on pût découvrir d'où elles partoient. Ces Sauvages courent dans les bois avec une agilité incroyable. Ils menent une vie errante depuis que les Eſpagnols ont voulu les ſubjuguer; en paſſent une partie ſur la terre ferme à chaſſer, & l'autre dans les iſles à pêcher. Ils ſont toujours en guerre avec les Indiens ſoumis, parce qu'ils les croient autant ennemis de leur liberté que les Eſpagnols.

Sur la côte orientale, en remontant vers le Cap de *Gracias a Dios*, on trouve la Nation des *Moſquites* ou *Meſquitos*. Ils ont toujours réſiſté aux armes des Eſpagnols, & leur ont voué une haine éternelle : mais ils reçoivent avec amitié les François & les Anglois. Cette eſpece d'alliance vient d'un Aventurier François, qui, étant entré dans leur pays, Nation des Moſquites.

offrit des présens à ces Sauvages, & reçut des fruits & d'autres provisions en échange. En partant, il enleva deux hommes de leur nation, qu'il traita très-bien, & qui apprirent en peu de tems la langue Françoise. Il les reconduisit lui-même au bout de quelque tems dans leur pays, où ils rendirent un si bon témoignage de sa nation, que les Indiens de ce canton faisoient toutes sortes de caresses aux François qui abordoient sur leur côte : on parvint à s'entendre par le secours des deux langues : les François demanderent & obtinrent des femmes Indiennes : ils ne partoient jamais sans avoir quelques Indiens avec eux. Les Anglois qui parcouroient ces côtes, trouverent moyen de commercer avec les Mosquites ; & on assure qu'ils ont lié aussi étroitement avec eux, qu'avoient fait les François. Pendant qu'ils sont avec les Européens, ils portent des habits & se font même honneur de leur propreté : mais aussi-tôt qu'ils sont retournés dans leur pays, ils reprennent leurs usages, quittent leurs habits, ne prennent pour toute pa-

ture qu'une simple toile attachée au milieu du corps, & qui leur pend jusqu'aux genoux.

Le gouvernement de cette Nation est absolument Républicain : elle ne reconnoît aucune espece d'autorité. Dans les guerres qu'elle a à soutenir contre ses voisins, elle choisit pour Commandant le plus brave & le plus expérimenté de ses guerriers : mais tout son pouvoir cesse après le combat. Cette Nation n'est composée que d'environ quinze cens hommes : mais il y a parmi eux beaucoup de Negres libres ou esclaves, qui sont originaires de Guinée. Un Capitaine Portugais transportoit des Negres de Guinée au Brésil : il prit si peu de précaution pour les garder, qu'ils se rendirent maîtres du vaisseau, jetterent leurs conducteurs dans les flots : mais ignorant totalement la navigation, ils se laisserent conduire au gré du vent, qui les poussa au Cap de Gracias à Dios, où ils tomberent entre les mains des Mosquites. Ils ne purent éviter l'esclavage : mais ils le trouverent plus doux que le sort qu'ils venoient d'éviter. On prétend qu'il

y en a plus de deux cens qui parlent la langue du pays & qui menent une vie fort douce, sans autre contrainte que d'aider leurs Maîtres à la pêche & aux travaux de la Nation.

Religion bizarre des Mosquites.

Les anciens Mosquites avoient des Dieux & leur faisoient des sacrifices. Tous les ans ils donnoient à leurs Prêtres un esclave qui représentoit leur principale Divinité. Après l'avoir lavé avec beaucoup de soin, on lui donnoit des habits de l'Idole: il portoit pendant toute l'année le même nom & recevoit les mêmes honneurs. Une garde de douze hommes veilloit sans cesse autour de lui, autant pour l'empêcher de fuir, que pour lui fournir les choses nécessaires & lui rendre un hommage continuel. Il occupoit le plus bel appartement du Temple. S'il lui prenoit envie d'en sortir, il étoit accompagné d'un grand nombre de courtisans & d'adorateurs. On lui mettoit entre les mains une petite flûte dont il jouoit par intervalle, pour avertir le peuple de son passage. A ce son les femmes sortoient, tenant leurs enfans dans les bras, & les lui présen-

Dampier, Oximilien.

toient pour les bénir. Tous les habitans marchoient à sa suite. Pendant la nuit on le mettoit dans une étroite prison, à laquelle on donnoit le nom de *Sanctuaire*, & dont la situation répondoit autant de sa personne, que la vigilance de ses gardes. Ces soins & ces adorations duroient jusqu'au jour de la fête. On le sacrifioit alors dans une assemblée de la Nation.

Une autre bizarrerie de la Religion de ces peuples, étoit d'enterrer avec chaque pere de famille, les Esclaves, le Prêtre & tous ceux qu'il avoit entretenus dans sa maison en qualité de Domestiques. Un Portugais étant devenu esclave de ces barbares, après avoir perdu un œil dans le combat, survécut à son maître, & fut nommé pour l'accompagner au tombeau. Il alloit être égorgé, lorsqu'il s'avisa de représenter que le mort seroit peu considéré dans l'autre monde, s'il y paroissoit avec un borgne à sa suite. Les barbares goûterent cette raison & chercherent une autre victime.

Cette Nation a encore un usage singulier; les veuves, après avoir en-

terré leur mari, & avoir porté à boire & à manger sur sa fosse pendant quinze lunes, sont obligées d'exhumer leurs os, de les laver soigneusement, de les lier ensemble & de les porter sur leur dos aussi long-tems qu'ils ont été en terre. Elles les placent ensuite au sommet de leur cabanne, ou sur celle de leur plus proche parent, & n'ont la liberté de prendre un autre mari, qu'après s'être acquittées de ce devoir. Tous ces Indiens ont peu de goût pour ce que nous appellons richesses : ceux qui accompagnerent les Aventuriers au pillage de Panama, leur apportoient l'or & l'argent qu'ils pouvoient découvrir, ne prenoient ni habits ni étoffes, par la seule raison qu'ils n'en avoient pas besoin dans leur pays, où l'air ne les incommodoit pas. Ils ne recherchent que ce qui est absolument nécessaire à la vie. On assure que depuis qu'ils ont fait alliance avec les Anglois & les François, ils ont beaucoup perdu de leur barbarie.

Dans la partie méridionale de la Province de Veragua, on trouve des montagnes fort élevées, dans lesquel-

les il y a des mines d'or aſſez abondantes. Les environs ſont remplis de veaux, de porcs, de volaille, de maïs & de fruits.

ARTICLE III.

Origine & Monarchie des Mexiquains.

LES anciennes Hiſtoires des Mexiquains annoncent un déluge qui fit périr tous les hommes & les animaux, à l'exception d'un homme & d'une femme qui ſe ſauverent dans une barque. L'homme s'appelloit *Coxcox*, & la femme *Chichequetzal.* Ils arriverent au pied de la montagne de *Chulhuacan*, une de celles qui environnent la vallée du lac. Ils donnerent la naiſſance à une quantité prodigieuſe d'enfans qui étoient tous muets en venant au monde. Une colombe qui vint ſe percher ſur un arbre fort haut, leur donna la faculté de parler. Il s'en trouva pluſieurs qui n'entendoient point le langage des autres, ce qui

Déluge

les obligea de se séparer. Quinze chefs de famille qui eurent le bonheur de parler la même langue, s'unirent & allerent chercher de nouvelles habitations. Après avoir voyagé pendant cent quatre ans, ils arriverent dans un lieu qu'ils nommerent *Aztlan*, continuerent leur voyage, passerent par *Chiapultepeque*, ensuite par *Chulhuacan*, arriverent au bord du lac, où ils fonderent la ville de *Mexico*. On trouve dans Carreri (*a*) la copie d'un ancien manuscrit, dans lequel on voit un tableau du pays qui contient leur route, avec des hiéroglyphes pour marquer le nom des lieux & d'autres singularités dont l'explication se trouve marquée. Il paroît que l'objet de l'Auteur Mexiquain étoit de faire voir que l'antiquité de sa Nation remontoit jusqu'au Déluge, & que la ville de Mexico avoit été fondée l'an que les Mexiquains nommoient *Omeccagli*, qui répond à 1325 de la création du Monde : mais on peut douter de l'exactitude de cette chronologie : elle met trop peu

(*a*) Carreri étant à Mexico, obtint cette copie de Dom Charles de Siguenza, qui conservoit très-précieusement ce Tableau.

d'intervalle entre le Déluge & la fondation de la Ville.

Les Hiſtoriens Eſpagnols prétendent que les premiers habitans du Mexique étoient des Sauvages répandus ſur des montagnes, ſans Religion, ſans Gouvernement, qui ne cultivoient point la terre, ne ſe nouriſſoient que de leur chaſſe & de racines, d'où leur ſont venus les noms d'*Otomies* & de *Chichimeques*, dormans dans des cavernes ou des buiſſons. Les femmes s'occupoient des mêmes exercices, & laiſſoient leurs enfans attachés à des arbres. On trouve encore aujourd'hui dans ce pays des hommes de cette race, qui ſe prétendent deſcendus de *Coxcox* & de *Chichequetzal*. Ils ſont reſtés dans un pays ſtérile & montueux, ſans chercher des habitations plus commodes. Ils ne vivent que de la chaſſe & s'aſſemblent pour tuer les voyageurs. Les Eſpagnols n'ont pu les ſubjuguer, à cauſe de l'épaiſſeur des bois qui leur ſert de retraite.

On donne le nom de *Navatlaques* à une autre race d'hommes plus polis & plus ſociables, qui ſe préten-

dent descendus de sept des quinze Chefs qui se déterminerent à chercher de meilleures terres. Ils vinrent, suivant les mêmes Historiens, d'un pays éloigné vers le Nord, qu'on croit être celui qui porte aujourd'hui le nom d'*Aztlan* ou *Teukul*, dans le Nouveau Mexique. Quelques-uns les font sortir de cette contrée en 820, & les font errer l'espace de quatre-vingts ans avant que d'arriver à Mexico, où ils s'arrêterent en 900.

Ces détails historiques sont contredits par le tableau & par les Histoires Mexiquaines. La soumission qu'ils avoient pour une de leurs Idoles, étoit le seul motif qui les faisoit s'arrêter par intervalles : elle leur ordonnoit, prétendent-ils, de peupler certains lieux, & fixoit le tems de leur départ. Ils n'arriverent pas tous ensemble sur les bords du lac Mexico. Les *Suchimilques*, ce qui signifie *Jardiniers de fleurs*, furent les premiers qui s'établirent sur la rive méridionale, où ils fonderent une Ville de leur nom. Les seconds furent les *Chalques*, c'est-à-dire, *Peuples de Bouche* : ils arriverent long-tems après, & fon-

derent une Ville de leur nom assez près de la précédente. Les *Tepeaneques*, ou *Peuples du Pont*, parurent ensuite, & peuplerent si considérablement, que leur Ville fut nommée *Azcapuzalco*, c'est-à-dire, *Fourmilliere*. Les fondateurs de *Tezcuco*, nommés *Culhuas*, ou *Peuple Bossu*, parce qu'il y avoit une montagne bossue dans leur canton, s'établirent vers l'Orient. Ainsi le lac fut environné par ces quatre Nations. Une cinquieme, qui portoit le nom de *Tatluques*, se retira au delà des montagnes, dans un canton très-fertile, elle fonda la ville de *Quahuac*, qui veut dire *Aigle*, & qu'on appelle aujourd'hui par corruption *Guernavacca*. La sixieme Nation fut celle des *Tlascalans*, ou *Peuples du pain*, qui passa les montagnes vers l'Orient, & alla fonder plusieurs Villes, dont la Capitale fut nommée *Tlascala*. Les autres Sauvages voyant que ces six nations vivoient dans l'abondance & la tranquillité, changerent de maniere de vivre, construisirent des cabanes, élurent des supérieurs : mais ils ne voulurent jamais lier de commerce avec leurs voisins. On croit

que les habitans de différentes Provinces du Mexique tirent leur origine de ces Sauvages.

Acosta, Livre VII, prétend que les six Nations resterent dans le pays qu'elles avoient choisi, pendant l'espace de trois cens deux ans, au bout desquels celle des Mexiquains, qui tiroit son nom de *Mexi*, son Chef, le quitta, sur un oracle de l'Idole *Vitzilipuztli*, qui lui promit qu'elle établiroit un puissant Empire. Lorsque cette Nation se mit en route pour aller chercher cet Empire, quatre Prêtres se mirent à la tête & la faisoient arrêter en divers lieux pour cultiver les terres. Ce fut dans ce tems que l'on commença à immoler des victimes humaines. En partant, elle laissoit les vieillards & les infirmes, qui n'en peuplerent pas moins différens cantons.

Après avoir parcouru beaucoup de pays & soumis beaucoup de Nations, ces peuples consulterent leur oracle, qui répondit par la bouche des Prêtres, qu'il falloit qu'ils établissent le siege de leur Empire dans un endroit du lac où ils trouveroient une Aigle perchée sur un figuier qui avoit pris racine sur un

rocher. Les Prêtres leur en montrerent effectivement une dans l'endroit désigné. En la voyant, ils s'inclinerent tous. Ils fonderent dans cet endroit une Ville à laquelle ils donnerent le nom de *Tetnuchitlan*, c'est-à-dire, dans leur langue, *le Figuier sur un rocher.* C'est delà que la Capitale du Mexique a toujours conservé pour armes une Aigle regardant le soleil, les aîles déployées, tenant un serpent dans une de ses griffes, & l'autre patte appuyée sur une branche de figuier des Indes. On éleva un Temple pour l'Idole, & la Ville fut divisée en quatre quartiers, dont les deux principaux prirent les noms de *Mexico* & de *Tlateluco*; le premier venant de celui de leur premier Chef: l'autre veut dire *isle*, qui est tiré de sa situation.

Les Mexiquains ayant perdu leur Chef, & sentant qu'ils avoient besoin d'un sage Gouvernement pour s'affermir dans leurs possessions, élurent Acamapitchli, qui étoit issu d'un de leurs Princes & d'une fille du Roi de Cuchuacan. Ils augmenterent bientôt leur puissance, au point qu'ils éveillerent la jalousie de leurs voisins. Le

Roi des Tepaneques d'*Azcapuzalco*, qui étoit le plus redoutable de cette contrée, chercha un prétexte pour rompre la paix avec eux, & leur fit dire qu'il les attaqueroit avec toutes ses forces, s'ils ne lui fournissoient pas des matériaux pour bâtir une Ville, avec une certaine quantité de plantes nées dans l'eau même du lac. La premiere demande étoit facile à remplir: mais il paroissoit impossible de satisfaire à la seconde. Les Mexiquains craignoient celui qui la leur faisoit, & ne vouloient pas entrer en guerre avec lui. Leur industrie les tira d'embarras. Ils firent dans le lac un tissu de joncs & de roseaux, le couvrirent de terre, y semerent des légumes & des grains; lorsqu'ils furent mûrs, ils porterent ce jardin flottant au Roi, qui ne put s'empêcher d'admirer leur adresse, & dit, dans son étonnement, que leur Empire s'étendroit un jour sur toutes les Nations. Il les laissa tranquilles, fit même alliance avec eux.

Carreri, *ubi supra.*

Acamapichtli, que les Mexiquains avoient choisi pour leur Roi, mourut après un regne de quarante ans,

Le peuple, en reconnoiſſance de ſa ſageſſe, élut *Vitzipolutzi*, un de ſes fils. Celui-ci épouſa la fille du Roi d'Azcapuzalco, ce qui cimenta l'alliance des deux Nations. Ce ſecond Roi des Mexiquains ne régna que quatorze ans. Le peuple élut encore un de ſes fils, nommé *Chima poporea.* Sous ſon regne, les Mexiquains voulurent exiger de leurs voiſins des pierres & de la chaux pour conſtruire des aqueducs. Cette injuſte prétention leur attira une guerre ſi terrible, qu'ils perdirent une multitude incroyable de monde dans les différens combats qu'ils eurent à ſoutenir. Attribuant la cauſe de ces malheurs à l'incapacité de leur Roi, ils l'aſſaſſinerent dans ſon propre Palais, & lui donnerent pour ſucceſſeur *Ytzcoatl*, fils d'Acamapichtli, leur premier Roi, & d'une ſimple eſclave. Ils ne ſe tromperent pas dans leur choix. A peine fut-il monté ſur le Trône, qu'il ſe mit à la tête de ſes troupes, battit les ennemis, les pourſuivit juſques dans leur Ville, la prit d'aſſaut & les força de le reconnoître pour leur ſouverain. Enhardi par ſes ſuccès, il

fit de nouvelles entreprises, emporta cinq Villes voisines, & se vit, dès le commencement de son regne, maître de tous les établissemens qui s'étoient formés autour du lac Mexico. Il mourut après un regne de dix ans. Son Lieutenant nommé *Tlacaellel*, proposa de remettre l'élection d'un nouveau Roi à six Caciques. Le choix des Electeurs tomba sur un des neveux de Tlacaellel, qui prit le nom de *Montezuma*, c'est-à-dire, *Prince couronné*, & qui établit le barbare usage de ne pas couronner les Rois sans avoir sacrifié quelques prisonniers qu'ils étoient obligés de faire eux-mêmes après leur élection. On assure qu'il suivit en cela le conseil de son oncle, qui espéroit entretenir par-là le goût de la guerre dans la Nation.

Usages cruels. Montezuma trouva des prétextes pour attaquer ses voisins : il les vainquit, & fit sur eux quantité de prisonniers qui furent immolés au pied des Idoles le jour de son couronnement. La forme de ce sacrifice consistoit à fendre l'estomach du prisonnier avec un couteau de pierre, pour en tirer le cœur & pour en frotter la

face de l'Idole. Tlacaellel, par une autre politique, empêcha ſon neveu de ſoumettre la Province de Tlaſcala. Il lui fit entendre qu'un nouvel Empire ne pouvoit ſe conſerver que par les armes, & qu'il lui étoit important d'avoir toujours des ennemis belliqueux, pour entretenir le courage des Mexiquains; qu'il avoit d'ailleurs impoſé à ſes ſucceſſeurs la néceſſité d'avoir des victimes pour les ſacrifices. Ce fut le même motif qui lui fit encore inſtituer l'uſage de ſe tirer du ſang de quelque partie du corps, dans les baſſins qui ſervoient au culte des Idoles. Il falloit, ſuivant ce guerrier, que les offrandes fuſſent toujours ſanglantes. Lorſque le ſang ennemi manquoit, il n'y avoit point de Mexiquain qui ne fût tout prêt à répandre une partie du ſien.

Montezuma, premier Empereur du Mexique.

C'eſt au regne de Montezuma I, que les Hiſtoriens commencent à donner le titre d'Empereur au Souverain du Mexique. Il exigea des tributs de toutes les Provinces qu'il avoit ſoumiſes, fit bâtir de ſuperbes Palais, éleva un Temple pour ſa principale Idole, & établit pluſieurs Tribunaux

de Justice, qui reçurent leur perfection sous ses successeurs. Après sa mort les Electeurs déférerent la couronne à Tlacaellel : mais il dit que l'intérêt de l'Etat demandoit qu'elle fût sur la tête d'un autre, auquel il continueroit de donner ses conseils. Les Electeurs, pour récompenser sa générosité, lui abandonnerent à lui-même le choix du Monarque. Il élut *Tico-Cic*, fils d'Itzcoatl : mais les Mexiquains ne connoissant point de vertus militaires à ce Prince, l'empoisonnerent, & mirent sur le Trône *Axayacac*, son frere, même de l'avis de Tlacaellel, qui mourut peu de tems après dans une extrême vieillesse, mais respecté de toute la Nation. Le nouveau Roi déclara la guerre avant son couronnement, à la Province de Tecoantepeque, dans la seule intention d'avoir des victimes pour les sacrifier à ses Idoles. Il ne régna que douze ans.

Ahuitzotl, son successeur, répandit aux pieds des Idoles le sang d'une quantité prodigieuse de victimes qu'il enleva dans différentes Provinces, étendit les bornes de son Empire jusqu'au

qu'au pays de Guatimala, & ne perdit point de vue le bonheur de ses peuples : il environna d'eau sa Capitale, en y faisant amener le bras d'une riviere assez considérable. Il fit élever un nouveau Temple à la principale Idole du pays, & fit sacrifier, pour sa consécration, soixante-quatre mille quatre-vingts hommes. Ce Roi barbare, célebre d'ailleurs par ses conquêtes & par les embellissemens qu'il fit faire dans sa Capitale, mourut après un regne d'onze ans.

Il eut pour successeur *Montezuma II*, qui étoit sur le trône lorsque les Espagnols parurent dans le pays. Nous parlerons de lui dans la suite de cet Ouvrage.

Quanthimoc prit sa place, & vécut si peu de tems, qu'à peine son nom est échappé à l'oubli.

Guatimazin ne fut couronné après la mort de son prédécesseur, que pour offrir aux Espagnols une victime plus illustre. C'est le dernier Empereur des Mexiquains.

Voilà la succession des Empereurs du Mexique, telle que les Espagnols

nous l'ont donnée d'après les fastes Mexiquains.

§. I.

Maniere d'écrire ; Chronologie des Mexiquains.

LES Mexiquains n'ayant point de lettres, employoient les figures hiéroglyphiques pour exprimer les choses corporelles qui ont une forme, & se servoient de divers caracteres pour l'expression des idées. Leur maniere d'écrire étoit de bas en haut. Ils avoient une sorte de roues peintes, qui contenoient l'espace d'un siecle. Les années étoient désignées par des marques distinctives : on y dessinoit, avec des figures particulieres, le tems où chaque chose arrivoit. Ce siecle étoit composé de cinquante-deux années solaires, chacune de trois cens soixante-cinq jours. La roue étoit divisée en quatre parties, dont chacune contenoit treize ans, ou une indiction, & répondoit, de la maniere suivante, à une des quatre parties du monde.

Cette roue étoit environnée d'un serpent, dont le corps contenoit quatre divisions. La premiere marquoit le Midi, qui s'exprimoit en langue Mexiquaine par *Utzlampa :* elle avoit pour hiéroglyphe un lapin sur un fond bleu, & s'appelloit *Tochtli.* La seconde, qui désignoit l'Orient, nommé *Tlacopa*, ou *Tlahuilcopa*, étoit marquée par une canne sur un fond rouge, & s'appelloit *Acall.* Le hiéroglyphe du Nord, nommé *Micolampa*, étoit une épée à la pointe de pierre, sur un fond jaune, & se nommoit *Tecpatl.* Celui de l'Occident, ou *Sihvatlampa*, étoit une maison sur du verd, & portoit le nom de *Cagli.*

Ces quatre divisions étoient le commencement des quatre indictions qui composoient un siecle. Il y avoit entre chaque, douze petites divisions, dans lesquelles les quatre premiers noms étoient successivement arrangés, chacun avec sa valeur numérale, jusqu'à treize, qui étoit le nombre dont une indiction étoit composée. Cette maniere de compter par treize étoit non-seulement en usage pour les années, mais encore pour les mois; & comme

les mois des Mexiquains n'étoient que de vingt jours, ils recommençoient lorsqu'ils arrivoient à treize.

Cet usage leur venoit, sans doute, de la maniere dont ils calculoient la Lune. Ils divisoient le mouvement de cette planete en deux tems; le premier du réveil, depuis le lever solaire jusqu'à l'opposition, qui étoit treize jours, & l'autre du sommeil qui emportoit le même nombre de jours, jusqu'à son coucher du matin. Ils avoient, peut-être, en cela l'idée de donner à chacun de leurs Dieux du premier ordre, qui étoient au nombre de treize, le gouvernement des années & des jours. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet usage étoit si ancien parmi eux, qu'ils en ignoroient l'origine, lorsque les Espagnols arriverent dans leur pays.

Ils étoient persuadés que le soleil se renouvelloit au bout de chaque siecle. Leurs mois n'étoient que de vingt jours; mais ils en comptoient dix-huit par année, ce qui revenoit aux douze mois Egyptiens. Ce mois ne se divisoit pas en semaines. Ils donnoient à chaque mois & à chaque

jour un nom particulier, avec la distribution de treize en treize, & ne se trompoient jamais.

Aux dix-huit mois qui étoient composés de 360 jours, les Mexiquains ajoutoient, à la fin de chaque année, cinq jours, qu'ils appelloient *Nenotemi*. Leurs années bissextiles avoient aussi leurs regles. La premiere, la seconde & la troisieme années du siecle commençoient au 10 Avril; la quatrieme, qui étoit la bissextile, commençoit au neuf, la huitieme au huit, la douzieme au sept, la seizieme au six, & toujours de même jusqu'à la fin du siecle, qui finissoit le 28 de Mars, jour auquel on commençoit la célébration des fêtes, qui duroient les treize jours bissextiles, jusqu'au 10 Avril.

Avant de commencer un nouveau siecle, on rompoit tous les vases, & l'on éteignoit le feu, dans la persuasion que le monde devoit finir avec le siecle : mais aussi-tôt que le soleil paroissoit, on entendoit retentir les tambours & les autres instrumens ; pour remercier les Dieux d'avoir accordé au monde un autre siecle. On

achetoit de nouveaux vaiſſeaux, & on alloit en proceſſion chercher du feu aux Temples.

Tous ces détails nous ont été tranſmis par Carreri, qui les tenoit de D. Carles de Siguenca, Profeſſeur de Mathématiques dans l'Univerſité de Mexico, qui s'étoit fait un devoir de recueillir toutes les traditions Indiennes, les peintures & les hiéroglyphes, qui lui avoient été preſque tous communiqués par Dom Juan d'Alva, Seigneur de Catzicazgo, & de Saint Juan de Theotihuacan, deſcendant en droite ligne des anciens Rois de Tezcuco. Ils lui étoient venus par ſucceſſion. Ce ſont les ſeuls écrits concernant l'Hiſtoire, qu'on ait trouvés dans la Nouvelle-Eſpagne. Lorſque les Eſpagnols y arriverent, ils ſacrifierent l'intérêt des Sciences & des Lettres à leur zele pour la Religion, & détruiſirent toutes les peintures qu'ils trouverent, les prenant pour des objets de ſuperſtition, parce qu'ils n'y voyoient que des figures biſarres. Le premier Evêque de Mexico, nommé *Sumarica*, ſe fit un point de conſcience d'achever de les détruire.

Tort que les Conquérans du Mexique ont fait aux Sciences & aux Lettres.

§. II.

Cour Impériale.

Le faste avec lequel les Empereurs Mexiquains se faisoient servir, répondoit à celui de leur logement. Montezuma, qui avoit eu plus de soin que ses prédécesseurs de relever la majesté de l'Empire, avoit inventé de nouvelles cérémonies, & les Ecrivains Espagnols attribuent cette magnificence à son regne. En montant sur le trône; non-seulement il augmenta le nombre des Officiers de sa maison, mais encore il ne voulut recevoir parmi eux que des gens d'une naissance distinguée. Il ne vouloit même avoir autour de lui que des Seigneurs du premier ordre. En vain on lui avoit représenté qu'un pareil changement pourroit lui faire perdre l'affection de ses peuples. Il répondoit que la confiance des Souverains n'est pas faite pour le vulgaire, & qu'ils ne doivent favoriser que dans l'éloignement ceux dont la misere ôte le sentiment, ou le pouvoir de reconnoître le bien qu'on leur fait.

Il avoit deux eſpeces de gardes ; l'une, compoſée de ſoldats qui occupoient les cours de ſon Palais ; l'autre, compoſée de deux cens Nobles, qui entroient tous les jours au matin dans les appartemens. Leur ſervice ſe faiſoit tour-a-tour & par brigades, qui comprenoient toute la Nobleſſe de l'Empire. Ils venoient tour-à-tour des Provinces les plus éloignées. Leur principal poſte étoit ſes antichambres, où ils étoient nourris de ce qui ſortoit de deſſus la table de leur maître. Il leur permettoit quelquefois d'entrer dans ſa chambre, ou les y faiſoit appeller. Son deſſein, comme il l'annonçoit lui-même, étoit moins de les favoriſer, que de les accoutumer à la ſoumiſſion, & de connoître par lui-même ceux qui méritoient d'être employés. Ses audiences publiques étoient rares : mais elles duroient une grande partie du jour, & les préparatifs en étoient impoſans. Tous les Grands qui avoient l'entrée du Palais, étoient obligés d'y aſſiſter, & les Conſeillers d'Etat étoient rangés autour du Trône, pour être prêts à donner leurs avis ſi-tôt

qu'on leur demanderoit. Un nombre considérable de Secrétaires, placés suivant leurs fonctions, marquoient, avec les caracteres qui leur servoient de lettres, les demandes des supplians & les réponses ou les arrêts du Monarque. Ceux qui vouloient se présenter à cette audience, donnoient leurs noms à des Officiers préposés pour cet objet. On les appelloit l'un après l'autre : ils entroient nuds pieds, les yeux baissés, en faisant successivement trois révérences. A la premiere, ils disoient : *Seigneur ;* à la seconde, *Monseigneur ;* à la troisieme, *Grand Seigneur.* Le suppliant exposoit sa demande, & recevoit sa réponse, à laquelle il n'étoit pas permis de répliquer, & se retiroit en arriere, en faisant encore trois révérences, & tenant toujours les yeux baissés. La moindre faute dans l'observation de ces cérémonies, étoit punie sur le champ avec une extrême rigueur. Ceux qui étoient chargés de la punition, attendoient le coupable à la porte.

L'Empereur écoutoit les supplians avec beaucoup d'attention ; mais il affectoit de répondre avec sévérité.

S'il remarquoit cependant quelque trouble dans la voix, ou sur le visage de celui qui lui parloit, il l'exhortoit à se rassurer ; &, lorsque cette exhortation ne suffisoit pas, il nommoit un des Ministres pour l'écouter dans un autre lieu. Montezuma fit beaucoup valoir aux Espagnols la patience avec laquelle il écoutoit les plus ridicules demandes de son peuple.

Repas de l'Empereur. Ce Prince mangeoit ordinairement seul, quelquefois en public, mais toujours avec le même appareil. On lui servoit environ deux cens plats, dont les mets étoient si bien assaisonnés, qu'ils plurent aux Espagnols, au point qu'on en prit l'usage en Espagne. Sa table n'étoit qu'un coussin, ou une couple de peaux rouges. Son siege étoit un petit banc tout d'une piece, creusé à l'endroit où il s'asseyoit, façonné & richement peint. Les nappes étoient de coton, fort déliées, plus blanches que la neige, & ne lui servoient qu'une seule fois : elles étoient destinées pour les premiers Officiers. Quatre cens Pages, tous Gentilshommes, portoient les plats, & les déposoient dans une salle, où l'Empereur

alloit les examiner. Avec une baguette qu'il tenoit à la main, il désignoit ceux qu'il vouloit qu'on lui présentât. On les faisoit ensuite réchauffer. Les autres étoient distribués entre les Nobles de sa garde. Avant qu'il se mit à table, vingt femmes, de la plus belle figure, se présentoient avec des bassins pour lui donner à laver.

Lorsqu'il étoit assis, un Officier tiroit une balustrade de bois autour de sa table, pour empêcher que ceux qui venoient le voir dîner, ne lui causassent de l'embarras. Tout le monde gardoit un profond silence. Il prenoit cependant quelquefois plaisir à faire parler ses bouffons. Ses Ecuyers le servoient à genoux, nuds pieds, & tenant les yeux baissés. Il n'entroit personne dans le lieu où il étoit, qui ne fût nuds pieds, sous peine de la vie. Six Seigneurs, qui étoient toujours obligés d'assister à ses repas, mais à une certaine distance de lui, recevoient quelques plats qu'il marquoit pour eux, & mangeoient respectueusement les mets qui étoient dessus. Pendant ses repas, il y avoit

toujours une musique de flûtes, de cornemuses, de hautbois d'os, & de petits tambours de cuivre, dont le son avoit peu d'agrément pour les Espagnols. Il y avoit aussi des nains, des bossus & d'autres gens contrefaits pour exciter à rire. Ils mangeoient quelques restes avec les bouffons.

Les plats n'étoient que de terre, quoique bien travaillés : ils ne paroissoient qu'une fois devant l'Empereur. Les vases, les coupes & les soucoupes étoient d'or. Quelques-uns étoient des coquilles richement garnies.

Herrera, Chap. 7. Les boissons étoient fort variées. Quelques-unes étoient relevées par des odeurs fort agréables. L'Empereur désignoit celles qu'il vouloit. On assure qu'il mangeoit de la chair humaine ; mais il falloit qu'elle eût été sacrifiée. Lorsqu'on avoit levé le couvert, les Dames qui lui avoient donné à laver, & qui étoient demeurées debout pendant tout le repas, sortoient avec tous les autres spectateurs. Les Officiers de la garde restoient seuls dans la salle. Si l'Empereur avoit envie de dormir, il s'appuyoit contre la muraille, , restant toujours assis sur

le banc qui lui avoit servi à dîner.

Lorsqu'il se réveilloit, on faisoit entrer les Musiciens qui chantoient au son des instrumens diverses poésies, dont les vers avoient leur nombre & leur cadence. Le sujet de ces poésies étoit ordinairement quelque trait de l'ancienne histoire du Mexique : quelquefois il rappelloit les conquêtes du Monarque ou de ses prédécesseurs.

Les revenus de l'Empire devoient être immenses, puisqu'outre la dépense de l'Empereur, qui coûtoit des sommes considérables, on entretenoit trois grosses armées en campagne, & des garnisons considérables dans toutes les principales Villes. On augmentoit encore tous les ans le trésor de la Couronne. Revenus de l'Empire.

Les mines d'or & d'argent apportoient un profit immense : les salines & tous les droits de l'Empire n'en produisoient pas un moins considérable. Les principales richesses venoient des nouveaux tributs que Montezuma avoit portés à l'excès. Tous les paysans payoient le tiers du revenu des terres qu'ils faisoient valoir, & les ouvriers lui payoient le même

prix du revenu qu'ils tiroient de leur travail. Les pauvres même étoient taxés à des contributions fixes, qu'ils payoient en mendiant, ou en s'occupant aux travaux les plus rudes.

Il y avoit divers Tribunaux répandus dans toutes les parties de l'Empire, pour recueillir les impôts, & les envoyer à la Cour. Ces Ministres dépendoient du Tribunal de l'épargne, & rendoient un compte très-exact du revenu des Provinces : leurs moindres négligences auroient été sévérement punies. D'après cela ils exerçoient les plus grandes violences dans la levée des deniers Impériaux, & rendoient Montezuma odieux à tous les peuples. Cet odieux Monarque n'ignoroit pas la misere dans laquelle les exactions mettoient les Mexiquains, & les plaintes qu'ils faisoient tous les jours ; mais il mettoit l'oppression entre les plus fines maximes de sa politique. Les places voisines de la Capitale lui fournissoient des matériaux & des ouvriers pour les édifices qu'il multiplioit sans cesse.

Le tribut des Nobles, outre l'obligation de garder sa personne dans

l'intérieur du Palais, & de servir dans ses armées avec un certain nombre de vassaux, consistoit à lui faire quantité de présens, qu'il recevoit comme volontaires, mais en leur faisant sentir qu'ils y étoient obligés. Ses Trésoriers, après avoir délivré tout ce qui étoit nécessaire pour la dépense de sa maison & pour l'entretien de ses troupes, portoient le reste au trésor, & le réduisoient en especes, principalement en pieces d'or, que les Mexiquains estimoient assez, sans en faire cependant beaucoup d'usage, soit qu'ils n'en connussent que la beauté, ou qu'il ne fût destiné que pour les gens véritablement riches.

§. III.

Gouvernement.

Le Gouvernement de l'Empire du Mexique étoit admirable, par le rapport que toutes ses parties avoient les unes aux autres. Il y avoit un Conseil des finances, duquel dépendoient toutes les Cours subalternes; un Conseil suprême de justice; un

Conſeil de guerre ; un de commerce, & un d'Etat, où les grandes affaires pouvoient être portées directement, ſinon les ſentences des Tribunaux inférieurs pouvoient y être relevées par des appels. Chaque Ville avoit des Magiſtrats particuliers pour toutes les cauſes qui demandoient un prompt jugement. Ces Magiſtrats reſſembloient aſſez aux Prévôts de l'Europe. Ils faiſoient régulièrement leurs rondes armés d'un bâton qui étoit la marque de leur dignité : pluſieurs ſergens les ſuivoient. Quoique leur pouvoir ne regardât que la Police, ils avoient une Cour, dont les jugemens étoient ſommaires & ſans écritures. Les parties s'y préſentoient avec leurs témoins, & la conteſtation étoit décidée ſur le champ : mais il reſtoit la voie d'appel au Tribunal ſupérieur, & la ſuite de cette procédure étoit une augmentation de peine ou d'amende pour ceux qui étoient condamnés au dernier Tribunal.

Il n'y avoit point de Loix écrites dans l'Empire : l'uſage en tenoit lieu, & ne pouvoit être altéré que par la volonté du Prince. Tous les Conſeils

étoient composés de Citoyens riches, qu'on croyoit à l'épreuve de la corruption, & qui avoient toujours eu une conduite irréprochable dans les tems de paix ou de guerre. Leurs fonctions s'étendoient à récompenser le mérite & à punir le crime. Ils étoient obligés de rechercher ceux qui avoient des talens extraordinaires, & les faisoient connoître à la Cour. Leur principale occupation étoit de punir le vol, l'homicide, l'adultere, les impiétés, & les crimes de lese-majesté. Les vices se pardonnoient facilement, parce que la Religion les autorisoit. Le moindre défaut d'intégrité dans les Ministres étoit puni de mort : il n'y avoit point de faute légere pour ceux qui occupoient des Offices publics. Montezuma faisoit lui-même des recherches secretes sur la conduite des Juges. Il alloit jusqu'à leur faire offrir secrétement des sommes considérables ; & s'ils se laissoient séduire, ils étoient sur le champ punis.

Le Conseil d'Etat étoit composé des Electeurs de l'Empire. Ils étoient nourris & logés dans le Palais, pour

être toujours prêts à paroître devant l'Empereur, qui n'ordonnoit jamais rien sans les avoir consultés. Ces grandes dignités étoient ordinairement remplies par des Princes du Sang Impérial. Tous les autres Conseils relevoient d'eux; & il ne se passoit rien dans l'Empire dont on ne leur rendit compte. Leur principale attention regardoit les sentences de mort, qui ne s'exécutoient que par un ordre formel de leur main.

Devoirs qu'on imposoit aux Empereurs à leur couronnement.

On a remarqué ci-dessus que les Empereurs, après leur élection, étoient obligés de faire la guerre aux voisins, & de se mettre à la tête des armées, pour faire eux-mêmes des prisonniers. Après le sacrifice des victimes, on le revêtissoit du manteau Impérial; on lui mettoit dans la main droite une épée d'or, garnie d'une pierre à fusil, qui étoit le symbole de la Justice; dans la main gauche un arc & des fleches qui désignoient le commandement suprême. Ensuite le Cacique de Tezcuco lui mettoit la couronne sur la tête. Un des Seigneurs, que son éloquence avoit fait choisir pour cette fonction, lui adressoit un long dis-

cours, par lequel il le félicitoit de son avénement au Trône, & lui représentoit en même-tems les devoirs qui s'y trouvoient attachés. Le Chef des Sacrificateurs s'approchoit ensuite pour recevoir le serment du nouvel Empereur. C'est la premiere fois qu'on trouve dans l'Histoire un serment si bisarre. Outre la promesse de maintenir la Religion de ses Ancêtres, d'observer les loix de l'Empire, & de rendre la justice à ses sujets, on lui faisoit jurer que, pendant le cours de son regne, les pluies tomberoient à propos, les rivieres ne causeroient point de ravages par leurs débordemens, les campagnes ne seroient point affligées par la stérilité, ni les hommes par les malignes influences de l'air & du soleil.

Solis prétend que l'intention des Mexiquains, en exigeant de leur Empereur un serment si singulier, n'avoit d'autre but que de lui faire comprendre que les malheurs d'un Etat, venoient presque toujours du désordre de l'administration; qu'il devoit régner avec tant de modération & de sagesse, qu'on ne pût jamais re-

garder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses déréglemens.

Ordre de Chevalerie.

Les Mexiquains ne connoissoient point de bonheur au dessus de celui de plaire à leur Souverain, & d'obtenir son estime par la voie des armes. C'étoit l'unique chemin qui fût ouvert au peuple pour s'élever au rang des Nobles, & aux Nobles pour arriver aux premieres dignités. Montezuma II, persuadé qu'il étoit important pour sa grandeur, d'entretenir cette idée parmi ses sujets, inventa des prix d'honneur pour ceux qui se distingueroient à la guerre. Il institua, pour cet effet, une espece de Chevalerie ou d'Ordre Militaire, dont les Chevaliers étoient distingués par un habillement particulier & par d'autres marques. On connoît trois de ces Ordres, sous le titre de Chevaliers de l'Aigle, du Tigre & du Lion. Les Chevaliers portoient la figure de l'animal de leur Ordre, pendue au cou, & peinte sur leurs habits. Il en établit un autre pour les Princes & les Nobles; &, pour lui donner plus de considération, il s'y enrôla lui-même.

Les Chevaliers de ce dernier Ordre avoient une partie de leurs cheveux attachés avec un ruban rouge. Ils avoient, en outre, des cordons de même couleur, qui ſortoient d'entre les plumes dont leur tête étoit ornée, & qui pendoient ſur leurs épaules. Le nombre en étoit plus ou moins conſidérable, ſuivant le mérite de celui qui les portoit. On augmentoit ce nombre avec beaucoup d'appareil, ſuivant que le Chevalier ſe diſtinguoit par de nouveaux exploits. Cette politique ne laiſſoit jamais refroidir le courage, en excitant continuellement l'émulation.

Les Chevaliers de cet Ordre, qu'on appelloit le *Grand Ordre*, avoient la preſſéance dans toutes les aſſemblées de guerre & de paix, & jouiſſoient du privilege de ſe faire porter un ſiege à leur ſuite, pour s'aſſeoir lorſqu'ils le deſiroient. Les Chevaliers de tous les Ordres pouvoient porter de l'or & de l'argent, ſe vêtir de riches étoffes de coton, ſe ſervir de vaſes peints & dorés, & porter des ſouliers, ce qui n'étoit pas permis aux ſimples particuliers. Chaque Ordre de Che-

valiers avoit son logement au Palais ; distingué par sa marque.

ARTICLE IV.

Religion, Divinités, Temples, Prêtres & Fêtes des Mexiquains.

IL est difficile de donner une idée juste de la Religion des Mexiquains. Tous les Voyageurs varient sur cet objet. Il est cependant certain qu'ils reconnoissoient un Dieu suprême, auquel ils attribuoient la création du Ciel & de la Terre ; mais ils imaginoient que ce premier Etre étoit oisif dans le Ciel, & qu'il abandonnoit le soin des humains à des Dieux subalternes. Lorsqu'ils avoient quelque besoin, leur imagination créoit un Dieu qui pouvoit les satisfaire, & ils l'invoquoient sur le champ : leurs besoins se multipliant à l'infini, leurs Divinités se multiplierent de même. Les premieres relations font monter les Dieux du Mexique jusqu'à deux mille. Les Grecs & les Romains divinisoient les pas-

Solis, liv. 5. Chap. 7. Herrera, Chap. 5.

ſions & les vertus, & ces premieres diviſions avoient des ſubdiviſions à l'infini. Les Mexiquains adoroient en outre le Soleil, la Lune, l'Etoile du matin, la Mer & la Terre.

Ils croyoient l'immortalité des ames, & penſoient qu'elles étoient deſtinées à des peines ou à des récompenſes. Toute leur Religion étoit fondée ſur ce principe : mais ils expliquoient mal en quoi conſiſtoit le mal ou le bien qui devoit décider de leur ſort. Ils diſtinguoient pluſieurs lieux par où l'ame devoit paſſer en ſortant du corps. Ils en plaçoient un près du Soleil, qu'ils nommoient *la Maiſon du Soleil même*, & qui étoit deſtinée pour les gens de bien, pour ceux qui étoient morts au combat, ou qui avoient été ſacrifiés par leurs ennemis. L'ame des méchans étoit reléguée dans des lieux ſouterreins. Les enfans & ceux qui mouroient dans le ventre de leur mere, alloient dans un lieu particulier. Ceux qui mouroient de vieilleſſe ou de maladie, alloient dans un autre. Ceux qui mouroient ſubitement, qui s'étoient noyés, ceux qui étoient punis de mort pour quelque crime, alloient

encore dans un autre lieu, qui, par son horreur, répondoit à leur genre de mort, ou à la vie qu'ils avoient menée.

Les Mexiquains avoient des Idoles particulieres pour représenter chaque espece de Divinité. Leur principale, qu'ils traitoient de Tout-puissant Seigneur du Monde, étoit adorée sous le nom de *Vitzilipuztli.* C'étoit une statue de bois, qui avoit la forme humaine. Elle étoit assise sur une boule couleur d'azur, posée sur un brancard, des quatre coins duquel sortoit un serpent de bois. Elle avoit le front peint en bleu, & une bande de la même couleur pardessus le nez : elle s'étendoit d'une oreille à l'autre. Sa tête étoit couverte d'une couronne de plumes, dont la pointe étoit dorée. Elle portoit dans sa main une rondache blanche, avec cinq figures de pomme de pin, disposées en croix; au haut du front une sorte de cimier d'or, accompagné de quatre fleches que les Mexiquains croyoient avoir été envoyées du Ciel. Dans la main droite elle tenoit un serpent azuré. Cette Divinité présidoit particuliérement à

la

la guerre. Celle qui tenoit le second rang se nommoit *Tescatilputza*. C'étoit le Dieu de la pénitence ; c'est-à-dire que les Mexiquains s'adressoient à lui pour obtenir le pardon de leurs fautes. Cette Idole étoit de pierre noire, aussi luisante qu'un marbre poli, & toute couverte de rubans. Elle avoit à la levre inférieure des anneaux d'or & d'argent, avec un petit tuyau de crystal, d'où sortoit une plume, tantôt verte, tantôt bleue, suivant le caprice du Prêtre qui en avoit soin. La tresse de ses cheveux qui lui servoit de bande, étoit d'or bruni. Du bout de cette tresse pendoit une oreille d'or, un peu ternie par une espece de fumée qui représentoit les prieres des pécheurs. Entre cette oreille & l'autre, on voyoit sortir des aigrettes, & la statue avoit au cou un lingot d'or, qui descendoit sur son sein & le couvroit. Ses bras étoient ornés de chaînes d'or. Une pierre verte, fort précieuse, lui tenoit lieu de nombril. Elle portoit dans la main gauche un chasse-mouche de plumes vertes, bleues & jaunes qui sortoient d'une plaque si bien brunie, qu'elle faisoit

l'effet d'un miroir, pour marquer que, d'un seul coup d'œil, l'Idole voyoit tout ce qui se faisoit dans l'Univers. Elle tenoit dans la main droite quatre dards, qui marquoient les châtimens dont les pécheurs étoient menacés. C'étoit le Dieu le plus redouté des Mexiquains, parce qu'ils appréhendoient qu'il ne révélât leurs crimes; & sa fête, qu'on célébroit de quatre ans en quatre ans, étoit une espece de jubilé, qui apportoit un pardon général. Tescatilputza étoit aussi regardé comme le Dieu de la stérilité & du deuil. Dans les Temples où il étoit honoré à ce titre, il étoit assis dans un fauteuil entouré d'un rideau rouge, sur lequel étoient peints des cadavres & des os de morts. On le représentoit aussi tenant de la main gauche un bouclier avec cinq pommes de pin, & de la droite un dard prêt à frapper. Quatre autres dards sortoient du bouclier. Sous toutes ces formes il avoit l'air menaçant, le corps noir & la tête couronnée de plumes de caille.

Les Cholulans, peuple voisin de Mexico, adoroient une Idole dont la

réputation attiroit des pélerins de toutes les Provinces de l'Empire. C'étoit la Divinité des marchands : on la nommoit *Quatzalcoalt*. Elle étoit dans un Temple fort élevé, sur un tas d'or & d'argent, de plumes rares & de marchandises d'un grand prix. Elle avoit la taille d'un homme, mais sa tête étoit celle d'un oiseau avec le bec rouge, une crête, plusieurs rangées de dents. Sa main étoit armée d'une faulx. Ses jambes étoient ornées de diverses sortes de bijoux, pour exprimer les faveurs qu'elle avoit le pouvoir d'accorder. Son nom signifioit *Serpent de plumes riches*.

Les Mexiquains avoient aussi des Déesses, dont la principale se nommoit *Tazi*, c'est-à-dire, l'aieule commune. *Matlacuca* étoit la Déesse de l'eau, &c.

Temples.

Les Temples du Mexique étoient d'une singularité, dont l'idolâtrie n'a jamais eu rien d'approchant. Il y en avoit dans presque tous les quartiers de Mexico. Ils étoient tous bâtis de la même maniere : il n'y avoit de différence que pour la grandeur. On pourra juger de leur forme par la des-

cription que nous allons donner de celui qui étoit consacré à la principale Idole, & qu'ils appelloient *Teutcalli*, qui signifie *Maison de Dieu.* C'étoit un quarré : les angles étoient éloignés les uns des autres de la portée d'une balle de mousquet. L'enceinte étoit de pierre, & pouvoit avoir six pieds de hauteur. Quatre grandes portes servoient d'entrée, trois répondoient aux trois chaussées du lac, & la quatrieme à la plus large rue de la Ville. Au milieu de ce quarré, qui étoit sans toit, s'élevoit une plateforme, sur laquelle étoit un bâtiment de pierre, quarré comme l'enceinte, & avoit la longueur de quinze toises d'angle en angle, avec plusieurs saillies qui soutenoient autant de pyramides de la forme qu'on donne à celles d'Egypte. L'édifice diminuoit en largeur, comme les pyramides, à mesure qu'il s'élevoit : mais, au lieu de se terminer en pointe, le sommet étoit plat & uni, & formoit un espace quarré large de sept ou huit toises. La face qui étoit tournée du côté de l'Occident étoit sans saillie : mais elle avoit des degrés pour monter à découvert

jusqu'au sommet. Ces degrés étoient d'environ huit pouces, & l'on en comptoit cent treize ou cent quatorze : quelques-uns disent qu'il y en avoit cent trente. Ils étoient de pierre & construits avec beaucoup d'art. C'étoit un très-beau spectacle que d'y voir monter & descendre les Prêtres en habits sacerdotaux. L'espace qui formoit le sommet du Temple, contenoit deux autels qui n'étoient élevés que de cinq palmes. Chacun étoit adossé contre un mur de pierre qui se recourboit en ceintre, & formoit une chapelle. Sur chaque chapelle on avoit construit trois planchers de charpente, revêtus & lambrissés avec tant d'art, qu'on auroit pu les prendre pour un ouvrage de maçonnerie. Ce surcroît d'édifice donnoit à la pyramide l'apparence d'une très-haute tour. Lorsqu'on étoit dessus, on découvroit la Ville, le lac, les Villes & les bourgades voisines, ce qui composoit une des plus belles perspectives du monde. Montezuma y conduisit Cortez & ses Officiers après leur arrivée : cette vue les frappa d'admiration. Cortez demanda aux Officiers

s'ils ne se croyoient pas dédommagés de tous leurs travaux par un si beau spectacle ? Cette idée lui échauffant l'imagination, il se promit du même lieu la conquête de tout l'Empire.

Les Prêtres se tenoient au haut du Temple pendant les prieres & les sacrifices : tous les assistans restoient au bas des degrés, les hommes d'un côté & les femmes de l'autre. Tous avoient le visage tourné du côté du Levant. Sur les pyramides des saillies, il y avoit plus de quarante tours de différentes grandeurs. A chacune des portes du Temple, on trouvoit une vaste salle & des chambres hautes & basses qui servoient de magasins d'armes. Les Temples étoient des lieux de prieres & des forteresses, où l'on portoit pendant la guerre toutes sortes de munitions pour la défense de la Ville. Quantité d'édifices aboutissoient au mur d'enclos, & servoient de logement aux Ministres des Idoles. On y voyoit de grandes cours, des jardins, des étangs & toutes les commodités nécessaires à plus de cinq mille personnes qu'on y entretenoit pour le service de la Religion. Ils

jouissoient du revenu de plusieurs villages qui les mettoit dans l'abondance.

On faisoit dans le grand Temple, certains jours de l'année, une Idole dont la matiere pouvoit se manger, & que les Prêtres découpoient pour en donner des morceaux à ceux qui venoient les recevoir. C'étoit une espece de communion à laquelle on se préparoit par des prieres & des purifications en usage. L'Empereur assistoit même à cette cérémonie avec une partie de sa Cour.

Outre le grand Temple, on en comptoit environ huit dans Mexico, lesquels étoient bâtis sur le même modele.

Cimetiere des sacrifices.

Au barbare usage de sacrifier des victimes humaines, les Mexiquains joignoient celui d'en manger la chair, en réservoient les têtes & les portoient dans un lieu destiné pour cet affreux dépôt. Ce lieu étoit devant la principale porte du grand Temple, à la distance d'un jet de pierre. C'étoit une espece de théatre de forme longue, bâti de pierres à chaux & à ciment. Les degrés par lesquels on y

montoit, étoient auſſi de pierres, mais entre-mêlées de têtes d'hommes, dont les dents ſe préſentoient en dehors. Aux côtés du théatre il y avoit des trous qui n'étoient fabriqués que de têtes & de chaux. Les murailles étoient couvertes de cordons de têtes. De quelque côté qu'on jettât les yeux, on n'y voyoit que des images de la mort. Le théatre même étoit couvert de têtes enfilées par les tempes. Le nombre en étoit enfin ſi conſidérable, que les Eſpagnols en compterent plus de cent trente mille, ſans y comprendre celles dont les tours étoient compoſées. On entretenoit pluſieurs perſonnes qui n'avoient point d'autre fonction que de replacer les têtes qui tomboient, d'en remettre de nouvelles, & de conſerver l'ordre établi dans cet abominable lieu. On prétend que les Mexiquains ne conſervoient ainſi ces têtes que pour ſe familiariſer avec la mort.

Nous avons parlé aſſez ſouvent des ſacrifices humains, pour donner au Lecteur une idée de ces horribles fêtes. Le Monde entier ne fournit pas d'exemple auſſi révoltant pour l'hu-

manité. Les Mexiquains épargnoient, autant qu'ils pouvoient, le sang de leurs ennemis pendant la guerre : mais c'étoit pour immoler les prisonniers à leurs Idoles. Montezuma dit à Cortez que, malgré le pouvoir qu'il avoit de conquérir la Province de Tlascala, il se refusoit cette gloire pour avoir des ennemis à combattre & des victimes à immoler aux Dieux.

Sacrifices humains.

Lorsque le jour du sacrifice étoit arrivé, on faisoit une longue file de victimes, environnée d'une multitude de gardes. Un Prêtre descendoit du Temple vêtu d'une robe blanche, ayant au bas de gros flocons de fil & portant dans ses bras une Idole, composée de farine de maïs & de miel. Les yeux étoient d'émeraude & les dents de grains de maïs. Le Prêtre montroit cette Idole aux captifs, en leur disant : voilà votre Dieu. Il se mettoit ensuite à leur tête, & les conduisoit par une marche solemnelle au lieu de l'exécution, où les Ministres des sacrifices les attendoient. Il y avoit dans le grand Temple six Ministres des sacrifices : quatre tenoient les pieds & les mains de la victime;

le cinquieme étoit pour la gorge, & le sixieme pour ouvrir le corps. Ces dignités étoient héréditaires, & passoient au fils aîné de ceux qui les possédoient. Celui de la gorge, qui égorgeoit les victimes, tenoit le premier rang. Sa robe étoit une espece de tunique rouge, bordée de flocons. Il avoit sur la tête une couronne de plumes vertes & jaunes, des anneaux d'or aux oreilles, enrichis de pierres vertes, & sur la levre inférieure un petit tuyau de pierre de couleur bleue céleste. Son visage étoit peint d'un noir fort épais. Les cinq autres avoient la tête couverte d'une chevelure artificielle fort crépue & renversée par des bandes de cuir qui leur ceignoient le front. Ces bandes soutenoient de petits boucliers de papier peints de différentes couleurs & qui ne passoient pas les yeux. Leurs robes étoient des tuniques blanches entre-mêlées de noir. Le Chef avoit la main droite armée d'un couteau de caillou fort large & fort aigu. Un autre Prêtre avoit un collier de bois, de la forme d'un serpent replié en cercle.

Aussi-tôt que les victimes étoient

arrivées au lieu du ſacrifice, on les faiſoit monter l'une après l'autre ſur un amphithéatre, étant nues & ayant les mains libres. On étendoit ſucceſſivement chaque victime ſur une pierre. Le Prêtre de la gorge lui mettoit le collier, & les quatre autres la tenoient par les pieds & les mains. Alors le Sacrificateur appuyoit ſon bras gauche ſur ſon eſtomac, & lui enfonçoit le couteau dans le ſein avec la main droite : il lui arrachoit le cœur qu'il préſentoit au ſoleil, pour lui offrir la premiere vapeur qui s'en exhaloit : il en frottoit enſuite la face de l'Idole qu'il avoit apportée. Les autres Prêtres pouſſoient le cadavre à coups de pied hors de l'amphithéatre. Tous les captifs deſtinés au ſacrifice, recevoient le même traitement. La cérémonie étant achevée, ceux qui avoient pris les captifs à la guerre, enlevoient leurs cadavres & les diſtribuoient à leurs amis qui les mangeoient ſolemnellement. Dans toutes les Provinces de l'Empire, ce barbare uſage étoit ſuivi avec la même ardeur. On voyoit des fêtes où l'on égorgeoit juſqu'à cinq mille hommes ſoigneuſement raſſem-

blés pour ce jour solemnel. Si l'on restoit trop long-temps en paix, le Sacrificateur portoit des plaintes à l'Empereur de la part des Dieux, & lui représentoit qu'ils mouroient de faim. Alors on donnoit avis à tous les Caciques que les Dieux demandoient à manger. Aussi-tôt toute la Nation prenoit les armes, &, sur le premier prétexte, faisoit des incursions sur les terres des voisins. Herrera assure que les Mexiquains étoient las de cette barbarie, & que l'horreur que cette Religion leur inspiroit, les disposa en faveur du Christianisme, qui abhorre toute effusion de sang.

Autres sacrifices.

Les Historiens disent que les Mexiquains faisoient encore d'autres sacrifices qui étoient pour le moins aussi barbares. A certaines fêtes on prenoit plusieurs captifs, on les livroit aux Prêtres qui les écorchoient & revêtoient de leur peau autant de Ministres subalternes qu'ils avoient écorché d'hommes. Ces Ministres subalternes se répandoient dans tous les quartiers de la Ville en chantant & en dansant, & s'arrêtoient à la porte des maisons où l'on étoit obligé de

leur faire des libéralités, ſinon l'on recevoit au viſage un coup d'un des coins de la peau qui faiſoit une tache de ſang. Cette cérémonie ne finiſſoit que lorſque les peaux commençoient à ſe corrompre.

Dans d'autres fêtes il y avoit un défi entre le Sacrificateur & la victime. Le captif étoit attaché par un pied à une grande roue de pierre : on l'armoit d'une épée & d'une rondache. Celui qui étoit déſigné pour le ſacrifier ſe préſentoit avec les mêmes armes, & le combat s'engageoit en préſence du peuple. Si le captif étoit vainqueur, non-ſeulement il échappoit au ſacrifice, mais encore il recevoit les honneurs que les Loix accordoient aux plus fameux Guerriers, & le vaincu ſervoit de victime.

On nourriſſoit auſſi chez les Mexiquains, comme chez les Moſquites, dont nous avons parlé plus haut, un eſclave pendant une année entiere, & on lui rendoit les plus grands honneurs ; on avoit même de la vénération pour lui, parce qu'il repréſentoit la principale Idole, & on le ſacrifioit au bout de l'année.

Fêtes Religieuses.

L'ordre des fêtes religieuses n'étoit pas moins bisarre. La principale, qui se célébroit en l'honneur de la principale Divinité du pays, arrivoit tous les ans au mois de Mai. Quelques jours auparavant qu'on la célébrât, deux jeunes filles consacrées au service du Temple, paroissoient avec du miel, de la farine de maïs : on en faisoit une grande Idole, & tous les Seigneurs assistoient à la composition. On paroit cette Idole d'habits & d'ornemens magnifiques : on la plaçoit dans un fauteuil bleu posé sur un brancard. Le jour de la fête, dès le lever du soleil, toutes les jeunes filles se rendoient au Temple, vêtues de robes blanches & couronnées de maïs rôti, avec des bracelets de grains de maïs rôti, enfilés; le reste des bras étoit couvert jusqu'au poignet de plumes rouges : leurs joues étoient peintes avec du vermillon. On les nommoit pendant la fête, *Sœurs du Dieu dont elles animoient le culte :* elles portoient l'Idole sur le brancard, jusqu'à la porte du Temple. Deux jeunes garçons la recevoient de leurs mains, & la portoient au pied des grands degrés,

où le peuple venoit se prosterner devant elle, se mettant sur la tête un peu de poussiere que chacun devoit prendre sous ses pieds. On marchoit alors en procession vers la montagne de Chapultepeque. On y faisoit un sacrifice qui emportoit peu de tems : on alloit ensuite dans un autre lieu, delà dans un troisieme, & l'on revenoit ensuite à Mexico sans s'arrêter. Cette procession, qui étoit de quatre lieues, devoit se faire en quatre heures. Les jeunes garçons portoient le brancard au pied des grands degrés où ils l'avoient pris, l'élevoient au sommet du Temple avec des poulies, au bruit de toutes sortes d'instrumens. Les adorations du peuple redoubloient pendant cette cérémonie. On posoit ensuite l'Idole dans une riche cassette au milieu des parfums & des fleurs. Dans l'intervalle, de jeunes filles apportoient des especes d'os, faits de la même pâte dont la statue étoit composée. Les Sacrificateurs se plaçoient à leurs côtés, parés de guirlandes & de bracelets de fleurs, faisant porter à leur suite la figure de leurs Dieux & de leurs Déesses. Ils se ran-

geoient ensuite autour des morceaux de pâte qu'ils bénissoient par des chants & des invocations. Cette cérémonie étoit suivie par des sacrifices, & le nombre des victimes étoit toujours plus grand pour cette fête que pour toutes les autres. Pendant les sacrifices, on faisoit des danses dans la cour du Temple. Les jeunes filles chantoient au son du tambour, & tous les Seigneurs répondoient à leur chant en maniere de chœur. Le peuple, qui étoit à quelque distance, mêloit ses acclamations au chant. Après les sacrifices, les Prêtres coupoient les morceaux de pâte & les distribuoient au peuple, sans distinction d'âge ni de sexe. Chacun les mangeoit avec beaucoup de dévotion, & se persuadoit avoir mangé la chair de son Dieu : on en portoit même aux malades. C'étoit un péché du premier ordre de prendre quelqu'autre nourriture avant midi. Tout le monde étoit averti de s'en garder dans les maisons, & l'on cachoit jusqu'à l'eau, pour en priver les enfans. La solemnité finissoit par un sermon que le grand Prêtre adressoit au peuple, pour lui recomman-

der l'obſervation des loix & des cérémonies.

Tous les quatre ans les Mexiquains célébroient une fête qu'Acoſta nomme *Jubilé.* Elle commençoit le 10 de Mai & duroit neuf jours. Un Prêtre ſortoit du Temple en jouant de la flûte, & ſe tournoit vers les quatre parties du monde ; il s'inclinoit enſuite vers l'Idole, prenoit de la terre & la mangeoit. Le peuple l'imitoit, demandoit pardon de ſes péchés & prioit qu'ils ne fuſſent pas découverts. Les ſoldats demandoient la victoire & des forces pour enlever un grand nombre de priſonniers qu'ils puſſent offrir aux Dieux. Ces prieres ſe faiſoient pendant huit jours avec des gémiſſemens & des larmes. Le neuvieme étoit celui de la fête : on s'aſſembloit dans la cour du Temple, & le principal objet de la dévotion publique, étoit de demander de l'eau. Quatre Prêtres portoient l'Idole autour du Temple ſur un brancard, les autres lui offroient de l'encens, tandis que le peuple ſe frappoit les épaules avec un fouet de cordes. Après cette cérémonie, on parſemoit le Tem-

Fête du Jubilé.

ple de fleurs, & on laissoit l'Idole découverte jusqu'au soir. On lui offroit des pierreries, de la soie, des fruits & des cailles. Les hommes se retiroient vers l'heure de dîner : mais les femmes & les Ministres du Temple y restoient pendant tout le jour. Lorsque les hommes étoient de retour, on faisoit paroître le captif qui avoit servi d'Idole pendant toute l'année, on le sacrifioit au milieu des chants & des danses. On plaçoit quelques mets devant l'Idole. Toute l'assemblée se tenoit à quelque distance, & tous les jeunes gens couroient pour s'en saisir : il y avoit des prix destinés pour les quatre premiers : ils obtenoient plusieurs marques de distinction jusqu'au renouvellement de la même fête. A la fin du jour & des cérémonies, les filles & les garçons qui avoient servi le Temple se retiroient dans leur famille. Ils pouvoient alors se marier, mais ceux qui prenoient leur place, les poursuivoient avec de grands cris, en leur reprochant d'abandonner le service des Dieux.

Fête des Marchands. Il y avoit pour les Marchands une fête annuelle qui portoit leur nom.

Quarante jours avant la célébration, ils achetoient un captif de belle taille, le paroient des habits de l'Idole, & le lavoient deux fois chaque jour dans l'étang du Temple. On le traitoit avec beaucoup d'honneur & on lui donnoit les mets les plus délicats. La nuit on le tenoit enfermé dans une cage, & pendant le jour on le conduisoit par la ville au milieu des chants & des danses. Neuf jours avant le sacrifice, deux Prêtres alloient lui annoncer son sort. Son devoir étoit de répondre qu'il l'acceptoit avec soumission. S'il paroissoit affligé, son chagrin passoit pour un mauvais augure, & les Prêtres faisoient diverses cérémonies par lesquelles on supposoit qu'ils avoient changé ses dispositions. Le sacrifice se faisoit à minuit, & son cœur étoit offert à la Lune. On portoit son corps chez le plus célebre Marchand, qui le faisoit rôtir avec divers assaisonnemens. Les convives dansoient pendant qu'on préparoit le festin. Après qu'ils avoient dévoré cet horrible mets, ils alloient saluer l'Idole au lever du soleil, continuoient leurs réjouissances pendant le reste du jour,

& se déguisoient sous diverses figures : les uns en oiseaux, en papillons, en grenouilles, en guêpes, &c. les autres en boiteux, en manchots & autres estropiés. Ils faisoient des récits de leurs accidens ou de leurs métamorphoses, & la fête se terminoit par des danses.

Prêtres. Outre les six Sacrificateurs dont nous avons parlé, chaque quartier, chaque Temple avoit ses Prêtres. Leur fonction ordinaire étoit d'encenser les Idoles quatre fois le jour, au lever du soleil, à midi, au soleil couchant & à minuit. A ces heures l'on entendoit dans les Temples le bruit des trompettes, des tambours & d'autres instrumens qui formoient un bruit fort lugubre. Les Prêtres étoient encore chargés d'entretenir un feu perpétuel devant l'autel : ils se meurtrissoient la chair & se tiroient du sang : mais ils étoient très-bien payés pour toutes ces rigueurs qu'ils exerçoient sur eux-mêmes ; ils avoient des revenus considérables.

Leur usage étoit de s'oindre depuis les pieds jusqu'à la tête, d'une graisse claire & liquide qui leur faisoit

croître le poil dans toutes les parties du corps, & le rendoit aussi dur que le crin des chevaux. Il les incommodoit d'autant plus, qu'il ne leur étoit pas permis de le couper. Ils tressoient leurs cheveux avec des bandes de coton larges de six doigts. Comme ils n'avoient pour encens que de la résine, la vapeur rendoit leur teint presque noir. Lorsqu'ils alloient rendre hommage aux Idoles qu'ils tenoient cachées dans des caves, dans des bois, ou sur des montagnes, ils s'y disposoient par une onction, & se servoient d'une composition si singuliere, que nous croyons devoir la rapporter d'après d'Acosta. Ils prenoient des araignées, des scorpions, des cloportes, des salamandres, des viperes, que de jeunes garçons leur amassoient : ils les brûloient au feu du Temple, les mettoient dans un mortier avec du tabac & du pétun, réduisoient le tout en poudre, la délayoient avec une liqueur forte, se couvroient le corps de cette dégoûtante pâte & alloient par-tout, se croyant invulnérables. Le peuple étoit persuadé que cette préparation les mettoit au dessus du

commun des hommes, & leur procuroit des entretiens avec les Dieux. Ils employoient aussi cette pâte pour fortifier les enfans & pour guérir les malades.

Monasteres. Dans l'enceinte du grand Temple de Mexico, il y avoit deux Monasteres, ou Maisons de retraite, l'une de jeunes filles entre douze ou treize ans, l'autre de jeunes garçons, à peu près de même âge. Ces deux établissemens, fondés pour le service du Temple, étoient l'un vis-à-vis de l'autre; mais ils n'avoient aucune communication. Il y avoit dans chacun des supérieurs du même sexe. L'emploi des filles étoit de préparer à manger pour les Idoles, c'est-à-dire, pour les Prêtres, auxquels il n'étoit permis de rien avaler qui n'eût été présenté devant l'autel. Ces alimens étoient des especes de beignets, faits avec du maïs & du miel: on les fricassoit quelquefois avec des herbes & des légumes.

Les jeunes filles se faisoient couper les cheveux en entrant au service des Idoles; elles les laissoient croître ensuite. La nuit elles se levoient pour

prier les Idoles & pour se tirer du sang, dont elles étoient obligées de se frotter les joues : mais elles se lavoient sur le champ avec de l'eau consacrée par les Prêtres. Leur habillement étoit une robe blanche. On les occupoit à faire de la toile pour le Temple. Elles étoient élevées dans une si grande retenue, que leurs moindres fautes étoient punies avec la derniere rigueur ; & celles qui manquoient à l'honneur, périssoient dans les supplices. S'il se trouvoit dans le Temple quelque chose de rongé par un rat ou par une souris, c'étoit un signe de la colere des Dieux, qui avertissoient qu'il étoit arrivé quelque désordre parmi les jeunes Religieuses. On cherchoit les coupables, & malheur à celles qui étoient soupçonnées de quelque déréglement. On ne recevoit dans ce monastere que des filles de Mexico. Leur clôture duroit un an, au bout duquel elles sortoient pour se marier.

Les jeunes garçons avoient les cheveux coupés en couronne, & ne les laissoient croître que jusqu'à la moitié de l'oreille ; mais ils les laissoient

aſſez longs ſur la nuque du cou pour pouvoir les mettre en treſſe. Leur nombre étoit de cinquante, & leur clôture ne duroit qu'un an, comme celle des filles. Dans ce court eſpace ils étoient aſſujettis aux plus rigoureuſes loix de l'obéiſſance, de la chaſteté & de la pauvreté. Leur devoir étoit de ſervir les Prêtres dans tout ce qui concernoit le culte des Idoles. Ils balayoient les lieux ſaints, entretenoient le feu qui étoit devant la grande Idole. La modeſtie leur étoit tellement recommandée, que c'étoit un crime pour eux de lever les yeux devant une femme. On les employoit à demander l'aumône dans les maiſons de la ville. Ils marchoient quatre ou ſix enſemble d'un air mortifié. Si on ne leur donnoit rien, ils avoient droit de prendre ce qui leur étoit néceſſaire pour ſe nourrir, parce qu'ayant fait vœu de pauvreté, on ſuppoſoit toujours leurs beſoins preſſans. Ils étoient chargés de ſe lever la nuit pour faire retentir les trompettes & les autres inſtrumens; ils veilloient ſucceſſivement autour de l'Idole, ils aſſiſtoient à l'encenſement des Prêtres,

après lequel ils se retiroient dans un lieu destiné pour s'y tirer du sang avec des pointes aiguës, & s'en frotter les tempes. Leur habit étoit un cilice blanc, mais fort rude.

Les Prêtres & les jeunes Religieux s'assembloient à certaines fêtes dans un lieu environné de sieges tout couverts de cailloux pointus, & d'autres pointes qui leur faisoit répandre beaucoup de sang, avec lequel ils se frottoient tout le corps. Quoique les Prêtres ne fissent pas vœu de chasteté, ils renonçoient ordinairement aux femmes. Quelques-uns se formoient même des obstacles insurmontables à tout commerce avec elles.

La maniere d'enterrer les morts n'étoit pas uniforme; elle dépendoit de la volonté du mourant. Les uns vouloient être enterrés dans la cour de leur maison, les autres vouloient qu'on les portât sur des montagnes. Il s'en trouvoit qui ordonnoient que leurs corps fussent brûlés, & qu'on enterrât leurs cendres dans les Temples avec leurs habits & ce qu'ils avoient de plus précieux. Aussi-tôt qu'un Mexiquain étoit mort, on avertissoit les Funérailles.

Prêtres du quartier. Ils se rendoient à la maison du mort, l'asseyoient à terre, & lui mettoient ses meilleurs habits. Alors les parens & les amis du mort venoient le saluer & lui faire des présens. Si c'étoit un Cacique ou quelqu'autre Seigneur, on lui présentoit des esclaves qui étoient sacrifiés sur le champ pour l'accompagner dans l'autre monde. Comme chaque Seigneur avoit une espece de Chapelain pour le diriger dans les cérémonies religieuses, on immoloit aussi ce Prêtre domestique & les principaux Officiers qui avoient servi le mort. Les uns pour aller préparer un nouveau domicile à leur maître, les autres pour lui servir de cortege. C'étoit dans la même vue que toutes les richesses du mort étoient enterrées avec lui. Si c'étoit un Capitaine, on faisoit des amas d'armes autour de lui. Les obseques duroient dix jours, & se célébroient par un mèlange de pleurs & de chants. Les Prêtres chantoient une sorte d'office des morts, tantôt alternativement, tantôt en chœur, levoient plusieurs fois le corps avec beaucoup de cérémonies, & faisoient

de longs encenſemens. Ils jouoient des airs lugubres ſur le tambour & ſur la flûte. Celui qui tenoit le premier rang étoit revêtu des habits de l'Idole favorite du mort. Lorſqu'on brûloit le corps, un Prêtre recueilloit ſoigneuſement ſes cendres, ſe couvroit d'un habit capable d'inſpirer de l'horreur, les remuoit long-tems avec le bout d'un bâton, & en faiſant des contorſions terribles.

Lorſque l'Empereur étoit attaqué d'une maladie qui paroiſſoit mortelle, on couvroit la face des principales Idoles, & on les laiſſoit dans cet état juſqu'à ſa guériſon ou à ſa mort. S'il mouroit, on en faiſoit auſſi-tôt porter la nouvelle dans toutes les Provinces de l'Empire, pour rendre le deuil général, & pour convoquer tous les Seigneurs à la cérémonie des funérailles. Ceux qui n'étoient éloignés que de quatre journées du lieu de ſa mort, s'y rendoient en diligence. On lavoit le corps, on le parfumoit en leur préſence, pour le garantir de toute corruption; on le plaçoit ſur une natte, où on le veilloit pendant quatre nuits, avec des pleurs & des

Obſeques de l'Empereur.

gémiſſemens. On coupoit une poignée de ſes cheveux, que l'on gardoit ſoigneuſement : on mettoit dans ſa bouche une groſſe émeraude, on couvroit ſes genoux de pluſieurs couvertures fort riches. On attachoit pardeſſus la deviſe de l'Idole, qui étoit l'objet de ſon culte. On couvroit ſon viſage d'un maſque enrichi de perles & de pierres précieuſes. On immoloit enſuite les victimes. La premiere étoit l'Officier qui avoit été chargé d'entretenir les lampes & les parfums du Palais, afin que le Monarque ne paſsât pas dans l'autre monde, étant dans les ténebres, & que ſon odorat ne fût pas bleſſé dans la route. On portoit enſuite le corps au grand Temple : tous ceux qui compoſoient le cortege, étoient obligés de donner des marques extérieures d'affliction. Les Seigneurs & les Chevaliers étoient armés ; tous les Officiers du Palais portoient des maſſes, des enſeignes & des panaches. En arrivant dans la cour du Temple, on trouvoit un grand bûcher auquel les Prêtres mettoient le feu ; &, pendant qu'il s'allumoit, le grand Sacrificateur prononçoit, d'une

voix plaintive, des prieres & des invocations. Lorſque le bûcher étoit allumé, l'on y jettoit le corps avec tous les ornemens dont il étoit couvert : chacun y jettoit ſes armes & tout ce qu'on avoit apporté dans le convoi. On y jettoit un chien, qui, par ſes aboyemens, devoit annoncer dans l'autre Monde l'arrivée de l'Empereur. On commençoit alors le grand ſacrifice: le nombre des victimes étoit toujours de deux cens, parmi leſquelles étoient des Officiers du Palais & pluſieurs femmes. On leur ouvroit la poitrine pour en arracher le cœur, qu'on jettoit auſſi-tôt dans le feu. Les corps étoient dépoſés dans le cimetiere, & il n'étoit pas permis d'en manger la chair. On faiſoit garder le bûcher pendant toute la nuit, & le lendemain on ſe raſſembloit autour. On ramaſſoit les cendres & les os, on les mettoit dans un vaſe que les Prêtres portoient à la montagne de Chapultepeque : ils les dépoſoient avec la poignée de cheveux que l'on avoit coupée au cadavre ; dans une petite voûte, dont l'intérieur étoit revêtu de peintures plus biſarres les unes que les autres. On

en bouchoit soigneusement l'entrée, & l'on plaçoit pardessus une statue de bois, qui représentoit assez la figure du mort. Les solemnités duroient quatre jours, pendant lesquels les femmes, les filles du mort, & ses plus fideles sujets, alloient faire des offrandes à la statue qui représentoit l'Empereur. Le cinquieme jour, les Prêtres sacrifioient encore quinze esclaves. Le vingtieme ils en sacrifioient cinq; le soixantieme, trois, & le quatre-vingtieme, neuf, pour terminer la cérémonie.

Funérailles du Cacique de Mechoacan.

Les funérailles du Cacique de Mechoacan étoient encore plus singulieres. Ce Prince étoit, à peu de chose près, aussi puissant que l'Empereur du Mexique. Lorsqu'il sentoit sa fin approcher, son premier soin étoit de désigner celui de ses enfans qui devoit lui succéder. Ce successeur assembloit tous les Grands de la Province, & tous ceux qui avoient exercé quelque emploi important sous son pere. Ils commençoient par lui faire des présens, qui étoient comme une reconnoissance de ses droits. L'appartement du mourant étoit fermé & gardé

avec ſoin : il n'étoit plus permis à ſes ſujets de le voir. Auſſi-tôt qu'il étoit mort, tous les Seigneurs s'aſſembloient pour pouſſer des cris & des gémiſſemens, & donner toutes les marques extérieures de douleur. On leur ouvroit enſuite la porte de l'appartement où étoit le cadavre. Chacun s'approchoit de lui, le touchoit, & lui jettoit quelques gouttes d'une eau parfumée. On lui mettoit une chauſſure de peau de chevreuil, qui étoit celle que portoient ordinairement les Caciques. On lui attachoit aux genoux des ſonnettes d'or ; on lui mettoit des anneaux aux doigts, des bracelets d'or aux poignets, une chaîne de pierres précieuſes au cou, & des pendans aux oreilles. On couvroit même ſes levres de pierreries. Sur ſes épaules, on mettoit pluſieurs treſſes des plus belles plumes. Lorſque cet arrangement étoit fait, on le plaçoit aſſis ſur une eſpece de litiere découverte, avec un arc & des fleches d'un côté, & de l'autre une grande figure artificielle, qui repréſentoit l'Idole à laquelle il avoit été le plus attaché, & qu'on ſuppoſoit empreſſée alors à récompenſer ſa piété.

Pendant ce tems son successeur désignoit ceux qui devoient aller servir son pere dans l'autre Monde. Plusieurs regardoient comme une faveur d'être choisis pour cette fonction : quelques-uns s'affligeoient de leur sort : mais on leur faisoit boire des liqueurs fortes qui les enivroient & dissipoient leur crainte. On mettoit de ce nombre sept femmes d'une haute naissance : l'une, pour garder tout ce que le Cacique emportoit de précieux ; une autre, pour lui présenter la coupe ; la troisieme, pour laver son linge, & les quatre autres, pour divers ouvrages. Outre les victimes désignées par le nouveau Cacique, on rassembloit un grand nombre d'esclaves & de personnes libres. Chaque état étoit obligé de fournir une victime. Il y en avoit qui poussoient le zele & le courage jusqu'à s'offrir volontairement. On les lavoit avec soin, on leur teignoit le visage de jaune. On leur mettoit sur la tête une couronne de fleurs, & on les enivroit. La marche funebre commençoit par cette troupe de victimes, qui jouoit des instrumens comme si elle alloit à un divertissement,

Après les victimes, marchoient les parens du mort. La litiere étoit portée par les principaux Seigneurs du pays, & suivie de toutes les personnes notables de la Province, qui chantoient d'un ton fort lugubre, des vers analogues à la cérémonie. Ceux qui avoient occupé des emplois, marchoient ensuite. La marche étoit fermée par les domestiques du Palais, chargés d'enseignes & d'éventails de plumes. Une multitude de peuple formoit comme un cercle autour du convoi, veilloit sur les victimes, & fermoit le passage à celles qui auroient voulu prendre la fuite.

Cette procession sortoit du Palais au milieu de la nuit, & étoit éclairée par une multitude de flambeaux. On avoit eu la précaution de nettoyer les rues de la Ville. En arrivant au Temple, on faisoit quatre fois le tour du grand bûcher qui étoit préparé. On plaçoit le corps au haut, & on le brûloit avec tous ses ornemens. Pendant ce tems, on assommoit les victimes, & on les enterroit derriere le mur du Temple, sans les ouvrir, comme on faisoit à Mexico. Lorsque le soleil

paroissoit, les Prêtres ramassoient la cendre & les os du Cacique. Ils y joignoient les pierreries & tout ce qu'ils pouvoient recueillir de sa parure. On portoit le tout dans le Temple, on le bénissoit avec des invocations & des cérémonies mystérieuses, après lesquelles on les mêloit avec différentes sortes de pâtes, pour en composer une grande Idole de forme humaine, qu'on paroit de plumes, de colliers, de bracelets & de sonnettes d'or. On l'armoit d'un arc, de fleches, d'un bouclier, & on la présentoit aux adorations du peuple. Les Prêtres ouvroient ensuite la terre au pied des degrés du Temple, faisoient une grande fosse, couvroient de nattes toutes les parties intérieures, y dressoient un lit sur lequel ils plaçoient la statue, le visage tourné au Levant. On suspendoit autour d'elle plusieurs petits boucliers d'or & d'argent, des arcs, des fleches & des panaches. On mettoit près du lit quantité de bassins, de plats & de vases. Le reste de l'espace étoit rempli de coffres, dans lesquels il y avoit des robes, des joyaux & des alimens. On couvroit la fosse d'un grand couver-

cle de terre, ſur lequel on plaçoit diverſes figures qui ſembloient veiller à la conſervation d'un ſi reſpectable monument. Les Eſpagnols, après la conquête, eurent beaucoup de peine à abolir cet uſage; mais il céda aux Inſtructions du Chriſtianiſme avec les autres ſuperſtitions de l'Idolâtrie.

ARTICLE V.

Figure, Habillement, Caractere, Uſages, Mœurs, Arts & Langues des Mexiquains.

LEs premieres relations du Mexique diſent que les hommes de ce pays étoient d'une taille médiocre, avoient aſſez d'embonpoint. Leur peau & leur teint étoient rougeâtres. Ils avoient les yeux grands, le front large, les narines fort ouvertes, les cheveux épais, plats & diverſement coupés : ils n'avoient point de barbe, parce qu'ils l'arrachoient. Figure des hommes.

Ils ſe peignoient le corps, ſe couvroient la tête, les bras & les jambes

de plumes d'oiſeaux, d'écailles de poiſſons, ou de poil de tigres & d'autres animaux. Ils ſe perçoient les oreilles, le nez & le menton même, y plaçoient des pierreries, de l'or ou des oſſemens.

Figure des femmes.

La taille & la couleur des femmes étoient peu différentes de celles des hommes. Elles entretenoient leurs cheveux dans toute leur longueur, & avoient très-grand ſoin de les noircir avec une ſorte de poudre & d'onguent propres à cet effet. Les femmes les lioient autour de la tête, & s'en faiſoient un nœud ſur le front. Les filles les portoient flottans ſur le ſein & ſur les épaules. A peine étoient-elles devenues meres, que leurs mamelles croiſſoient juſqu'à pouvoir nourrir leurs enfans, en les portant ſur le dos. Elles mettoient leur principale beauté dans la petiteſſe du front; & par des onctions continuelles, elles faiſoient croître leurs cheveux juſques ſur les tempes. Elles ſe baignoient ſouvent, & ſe mettoient quelquefois dans un bain froid en ſortant d'un bain chaud, ſe fardoient enſuite avec un lait de grains & de ſemences, qui ſervoit moins à

les embellir, qu'à les garantir de la piquure des mouches & des autres insectes dont le pays est rempli.

Le peuple avoit le corps & les pieds nuds, à l'exception des soldats qui, pour se donner un air terrible, se couvroient de la peau de quelque animal, & ajustoient la tête sur la leur. Ils portoient en outre un cordon de cœurs, de nez & d'oreilles d'hommes en bandouliere ; le tout étoit terminé par une tête d'homme. Cette parure leur donnoit un air de férocité qui intimidoit souvent les ennemis.

Les Seigneurs, l'Empereur même ne se couvroient que d'une sorte de manteau composé d'une piece de coton quarrée & nouée sur l'épaule droite. Leur chaussure étoit des sandales. Ils ne portoient sur leur tête que des plumes attachées avec des cordons. Les femmes des simples particuliers étoient aussi presque nues. Elles avoient une espece de chemise à demi-manches, qui leur tomboit sur les genoux ; mais elle étoit ouverte sur la poitrine, & si légere, qu'étant ajustée sur la peau, elle en paroissoit à peine distinguée. Leurs cheveux faisoient seuls leur

coëffure. Les Espagnols prétendent qu'elles avoient la tête plus forte & le crâne plus endurci que les hommes.

On prétend que le changement de Gouvernement, de travail, de Religion & de mœurs, les a fait, pour ainsi dire, changer de nature. Ceux d'aujourd'hui sont bruns, d'une taille assez avantageuse. Ils se garantissent de la piquure des mouches avec un jus d'herbes, se barbouillent tout le corps d'une terre liquide, pour se rafraîchir la tête, & se rendre les cheveux noirs & doux. Ils ont pour habillement un pourpoint court & des haut-de-chausses fort larges. Ils portent sur les épaules un manteau de diverses couleurs, qu'ils appellent *tilma*, & qui, passant sur le bras droit, se lie, par les extrêmités, sur l'épaule gauche. Ils se chaussent; mais ils portent des socs au lieu de souliers. Jamais ils ne quittent leurs cheveux. Les femmes mettent sur leur peau une espece de chemise de coton, & pardessus une espece de sac. Leurs jupes sont étroites, ornées de figures de lions, d'oiseaux ou de fleurs, & comme tapissées en plusieurs endroits de

plumes de canards. Les femmes des Métices, des Noirs & des Mulâtres, dont le nombre est très-considérable, n'ayant pas le droit de porter l'habit des Espagnols, & dédaignant celui des Indiennes, ont inventé le ridicule usage de porter des jupes en travers, sur les épaules ou sur la tête : mais leurs maris & leurs garçons portent l'habit des Espagnols, & se donnent entr'eux le titre de Capitaine. Les Espagnols disent que le nombre en est aujourd'hui si considérable, qu'on a lieu de craindre qu'ils ne se révoltent un jour, & qu'ils ne se rendent maîtres du pays. Selon les mêmes, ils ont tous les vices sans aucune vertu.

Les femmes Mexiquaines avoient autrefois un usage très-contraire à la population. Pendant leur grossesse elles se médicamentoient les unes les autres avec différentes herbes qui produisoient d'aussi mauvais effets sur les meres que sur les enfans. Dès qu'elles étoient accouchées, elles s'efforçoient de raccourcir la nuque du cou de leur enfant, la comprimoient vers les épaules, & la lioient dans le berceau

d'une maniere qui l'empêchoit de croître. On n'en apporte point d'autre raison que le préjugé, qui leur faisoit attacher des graces à cette difformité.

A peine les garçons étoient nés, qu'on appelloit un Prêtre pour leur faire aux oreilles & aux parties qui désignoient leur sexe, une petite incision de laquelle découloit quelques gouttes de sang : il les lavoit ensuite, & mettoit à ceux des Nobles & des Guerriers, une petite épée dans la main droite, & un petit bouclier dans la gauche. Aux enfans du commun, il mettoit un petit outil conforme à la profession de leur pere. Il mettoit dans les mains des filles des outils pour filer, pour coudre & pour d'autres occupations de leur sexe. Les meres nourrissoient elles-mêmes leurs enfans, & s'abstenoient pendant quatre ans de tout commerce avec leur mari ; dans la crainte d'une nouvelle grossesse. Celles qui devenoient veuves pendant ce tems, n'avoient pas la liberté de se remarier. On recommandoit avec soin tous les enfans à la protection des Dieux. On faisoit des

offrandes, des vœux & des sacrifices pour leur fortune & pour leur santé. On leur mettoit au cou des billets & d'autres amulettes qui contenoient des figures d'Idoles & des caracteres mystérieux.

Education des garçons.

Dans chaque Temple il y avoit une école, où les jeunes garçons du quartier alloient recevoir les instructions des Prêtres. On leur apprenoit la Religion, les Loix & tous les exercices qui pouvoient être utiles à la Nation, tels que la danse, le chant, l'art de tirer des fleches, de lancer le dard & la zagaie, de se servir de l'épée & du bouclier, &c. On les faisoit souvent coucher sur la dure; on les empêchoit de manger beaucoup, & on les entretenoit dans un exercice presque continuel. Il y avoit une école particuliere pour les enfans nobles, où on leur portoit la nourriture de chez eux. Ils y étoient instruits par d'anciens Chevaliers, qui les accoutumoient aux plus rudes travaux, & qui joignoient à leurs leçons de grands exemples de vertus. Dès leur plus tendre jeunesse, on les envoyoit au milieu des armées, pour y porter des vivres aux soldats,

Par ce moyen on les familiarifoit avec les dangers de la guerre, on formoit leur courage, & on les accoutumoit à la fatigue. Ils trouvoient quelquefois le moyen de fe diftinguer dans cet exercice; & celui qui étoit parti chargé d'un vil fardeau, revenoit avec le titre de Capitaine. Après le cours des inftructions, ceux qui marquoient du penchant pour le fervice du Temple, entroient dans le Monaftere de leur fexe. S'ils fe diftinguoient dans le Sacerdoce, ils avoient des maîtres particuliers qui leur apprenoient les fecrets & les cérémonies de la Religion.

Education des filles.

Les filles n'étoient pas élevées avec moins d'honneur & de retenue. Dès l'âge de quatre ans, on les accoutumoit à la folitude, aux travaux de leur fexe, à la pratique de la vertu: la plupart ne fortoient point de la maifon paternelle jufqu'au tems de leur mariage: on les menoit même rarement au Temple, & elles étoient alors toujours accompagnées de plufieurs vieilles femmes, qui ne leur permettoient point de lever les yeux, ni d'ouvrir la bouche. Jamais les jeunes

filles & les jeunes garçons ne mangeoient ensemble. Les gens de marque observoient cette loi jusqu'au scrupule. Ils avoient des jardins & des vergers dans leurs maisons, où l'appartement des filles étoit séparé des autres édifices. Celles qui faisoient seulement un pas hors de leur enceinte, étoient châtiées sévérement. Dans leur promenade même, elles ne devoient jamais lever les yeux ni tourner la tête. Elles étoient punies lorsqu'elles quittoient le travail sans permission. On leur faisoit regarder le mensonge comme un vice abominable; &, pour une faute de cette espece, on leur fendoit la levre.

On marioit les garçons à vingt ans; mais les filles l'étoient dès l'âge de quinze. Cette cérémonie se faisoit par le ministere d'un Prêtre. Il prenoit les deux parties par les mains, & leur demandoit quelle étoit leur intention. Sur la réponse du jeune homme, il prenoit les bords de la robe dont il devoit être revêtu pour la fête, & le bout d'un voile, que la jeune fille portoit aussi dans cette occasion, lioit l'un à l'autre, les conduisoit dans cet Mariage.

état à la maison qu'ils devoient habiter, & les faisoit tourner sept fois autour d'un fourneau. Si leurs peres étoient pauvres, ils s'engageoient en les quittant de partager avec eux le bien qu'ils pourroient acquérir. Les peres qui étoient riches joignoient au bien qu'ils leur donnoient la promesse de ne jamais les laisser tomber dans la misere.

Un homme avoit la liberté de prendre plusieurs femmes : quoique la plupart des Mexiquains n'en eussent qu'une, on n'étoit pas étonné d'en voir qui en avoient jusqu'à cent cinquante. Les degrés de mere & de sœur étoient les seuls défendus. On n'a pas connu de Nation plus délicate sur la virginité. Une femme soupçonnée de l'avoir perdue avant son mariage, étoit renvoyée à ses parens le lendemain de ses noces ; & celles dont le mari étoit satisfait, recevoient des présens & des honneurs extraordinaires. Après le divorce, il leur étoit défendu de se rejoindre sous peine de mort ; mais les femmes avoient la liberté de se remarier, lorsqu'elles en trouvoient l'occasion, & ces mêmes

hommes, qui poussoient si loin la délicatesse pour les filles, prenoient sans scrupule une veuve ou une femme qui avoit été répudiée. Une mere, en mariant sa fille, lui recommandoit particuliérement la propreté, le culte des Dieux, & les soins intérieurs de la maison. Un pere exhortoit son fils à bien vivre avec sa femme, à se rendre aimable à ses voisins, & surtout à respecter ses supérieurs. On prétend qu'il y avoit des formules d'exhortations pour les peres & les meres, & de conduite pour les enfans. Elles se conservoient dans les familles, & les enfans ne quittoient point la maison paternelle, sans en prendre une copie dans les caracteres qui servoient d'écriture à la Nation.

Caracteres qui servoient d'écriture aux Mexiquains.

Ce n'est point sans étonnement, qu'on voit un peuple aussi barbare & aussi ignorant que l'étoit celui dont nous parlons, trouver le moyen de suppléer aux Lettres, & présenter ses idées sur le papier avec presqu'autant de clarté que les peuples les plus policés. Il y avoit au Mexique des livres, par le moyen desquels on perpétuoit, non-seulement la mémoire des tems,

mais encore des loix, des uſages & des cérémonies. On a vu que la ville d'Amatitlan, dans la Province de Guatimala, étoit célebre par l'habileté de ſes habitans à écrire, & que ſon nom venoit delà. On trouvoit dans pluſieurs autres Villes des Bibliotheques ou des amas d'hiſtoires, de calendriers ou de remarques ſur les planetes & ſur les animaux. Au lieu de papier, ils ſe ſervoient de feuilles d'arbres équarries, pliées & raſſemblées. Pluſieurs Eſpagnols les ayant trouvées, prirent les figures qu'elles contenoient pour des caracteres magiques, & les jetterent au feu. Il s'en trouva quelques-uns qui reconnurent la mépriſent, & regretterent beaucoup les effets du faux zele. Un Jeſuite, dont le nom n'eſt pas parvenu juſqu'à nous, raſſembla dans la Province du Mexique les Anciens des principales Villes, & ſe fit expliquer ce que contenoit un petit nombre de livres qu'il avoit dérobés aux flammes. Il y vit pluſieurs de ces roues qui repréſentoient leurs ſiecles. Il y admira d'ingénieux hiéroglyphes, qui repréſentoient auſſi clairement tout

ce qui peut être conçu que le font nos lettres. Les choses qui ont une forme, paroissoient sous leur propre image, & celles qui n'en ont point, étoient représentées par des caracteres qui les désignoient. Pour marquer l'année ou les Espagnols étoient entrés dans leur pays, ils avoient peint un homme avec un chapeau & un habit rouge au signe de la roue qui couroit alors. Comme ces caracteres ne suffisoient pas pour exprimer toutes les paroles, ils ne rendoient que la substance des idées. En outre, ils transmettoient à leurs descendans les détails historiques par le secours de la mémoire. Leurs Orateurs & leurs Poëtes avoient composé des Discours, des Poëmes & des Dialogues qu'on faisoit apprendre par cœur aux enfans. C'étoit même une partie de l'éducation qu'ils recevoient dans les Colleges, & toutes les traditions se conservoient par ce moyen. Lorsque les Espagnols eurent conquis le Mexique, ils apprirent aux habitans l'usage des lettres de l'Europe. Alors une partie de ce qu'ils avoient conservé dans la mémoire fut écrite avec toute l'exactitude qu'on trouve dans les relations.

Nous avons donné plus haut la description des Palais de Montezuma ; mais ce n'eſt pas par eux qu'il faut juger de la conſtruction des maiſons du peuple. Les gens riches avoient la liberté d'imiter la magnificence du Souverain dans leurs bâtimens ; mais il étoit défendu au peuple d'élever leurs maiſons au deſſus du rez de chauſſée, & d'y avoir des fenêtres & des portes. La plupart des maiſons étoient conſtruites de terre & couvertes de planches, qui formoient une eſpece de plate-forme, que les Hiſtoriens appellent terraſſe. L'intérieur étoit couvert de natte, même chez les plus pauvres. Quoique la cire & l'huile fuſſent très-communes au Mexique, on n'y employoit, pour s'éclairer, que des torches de bois de ſapin. Les lits étoient de nattes ou de la ſimple paille, avec des couverture de coton. Une groſſe pierre ou un billot de bois ſervoit de chevet. Les ſieges ordinaires étoient de petits ſacs remplis de feuilles de palmier. Il y en avoit quelques-uns de bois, mais ils étoient fort bas, & avoient pour doſſier un tiſſu fait avec les plus groſſes feuilles.

Quoiqu'on

Quoiqu'on eût ces sieges, on conservoit toujours l'usage de s'asseoir à terre, même d'y manger. On dit que les Mexiquains étoient fort sales dans leurs repas. Ils prenoient tous les alimens avec les mains, & essuyoient les doigts aux autres parties de leur corps. Pour manger des œufs durs, ils arrachoient un de leurs cheveux, s'en servoient pour les fendre lorsqu'ils en avoient ôté la coquille. Ils mangeoient en général peu de chair : mais lorsqu'ils n'avoient pas d'autres mets, ils mangeoient toutes sortes d'animaux vivans, même leurs propres poux. Herrera dit qu'on trouva plusieurs sacs liés dans le Palais où Cortez fut logé, & qu'Ojéda en ayant ouvert un, il le trouva rempli de poux. Les Espagnols ayant demandé ce que cela vouloit dire, on leur répondit que c'étoit un tribut que les pauvres payoient à l'Empereur. On ne dit point quel usage l'Empereur faisoit de cet odieux présent : peut-être n'avoit-il d'autre dessein que de faire régner la propreté dans ses Etats.

Nourriture.

Gomera, Liv. 2. Herrera, Decade 2, Liv. 8.

La principale nourriture des Mexiquains étoit le maïs en pâte ou pré-

paré avec divers assaisonnemens. Ils y joignoient toutes sortes d'herbes, sans autre exception que les plus dures, ou celles qui ont une mauvaise odeur.

Boisson. Le plus délicat de leurs breuvages étoit une composition d'eau & de farine de cacao, à laquelle ils ajoutoient du miel. Ils en avoient plusieurs autres, mais elles étoient incapables d'enivrer. Les liqueurs fortes étoient si rigoureusement défendues, que pour en boire, il falloit obtenir la permission des Seigneurs ou des Juges. Ils ne l'accordoient qu'aux vieillards ou aux malades. Cette loi exceptoit les jours de fête ou de travail public, où chacun avoit sa mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie passoit chez les Mexiquains pour le plus odieux de tous les vices. La punition de ceux qui étoient surpris dans l'ivresse, étoit d'être rasés publiquement ; &, pendant l'exécution, la maison du coupable étoit abattue. On vouloit annoncer par-là, qu'un homme qui avoit perdu le jugement, ne méritoit plus de vivre dans la société humaine. S'il possédoit quelque Office public, il en

étoit dépouillé, & l'interdiction duroit jusqu'à sa mort. Cette rigoureuse loi s'affoiblit après la conquête, au point que les Mexiquains sont aujourd'hui les plus grands ivrognes de l'Amérique.

Leur sobriété n'empêchoit pas qu'ils ne fussent passionnés pour la danse & pour plusieurs autres sortes de jeux. Herrera fait une desctiption assez curieuse du jeu qui se nommoit *Tlatchtli*. Les Espagnols le trouverent si agréable, qu'ils s'y amusoient souvent; mais ils l'abandonnerent par la suite, parce qu'ils y trouverent trop de danger. La scene étoit une espece de tripot, & l'instrument une pelote, composée de la gomme d'un arbre qui croît dans les terres chaudes. On fait des incisions à cet arbre, & il en distille une liqueur blanche & grasse qui se congele sur le champ: lorsqu'on l'a pêtrie, elle devient aussi noire que la poix. La pelote qui servoit pour le jeu dont nous parlons, voloit aussi légérement qu'un ballon qui n'est rempli que de vent. On ne marquoit point de chasse, comme au jeu de paume. L'avantage consistoit à faire toucher la Jeux publics.

pelote au mur qui servoit de but, & dont la partie contraire devoit empêcher qu'elle n'approchât. On ne la poussoit qu'avec les fesses ou les hanches ; & , pour la faire mieux rebondir , les joueurs se mettoient sur les fesses une sorte de cuir bien tendu. Ils se présentoient mutuellement le derriere , pour la renvoyer à mesure qu'elle s'élevoit, ou qu'elle faisoit des bonds. Les parties étoient ordinairement réglées , & l'on parioit. Les paris étoient de l'or , des tapis , des ouvrages de plumes qu'on déposoit , & les avantages étoient marqués par des rayes. On parioit quelquefois jusqu'à la liberté. Le lieu où l'on jouoit étoit une salle basse, longue , étroite : mais elle alloit en s'élargissant vers un des bouts. Les murailles étoient fort unies & blanchies avec de la chaux. On mettoit des deux côtés quelques grosses pierres, assez semblables à des meules de moulin , & percées au milieu : mais le trou n'avoit que la grandeur nécessaire pour recevoir la pelote. Comme il étoit fort difficile de l'y faire passer , celui qui avoit l'adresse de l'y placer , gagnoit

a partie. Suivant un ancien uſage, il gagnoit les robes de tous les ſpectateurs, & étoit le maître de les en dépouiller. Le jeu devenoit alors agréable, parce que ceux qui étoient couverts de quelque robe de prix, fuyoient de toutes leurs forces, & que le vainqueur les pourſuivoit de toutes les ſiennes. Le ſouvenir d'un événement ſi rare ſe conſervoit juſqu'à ce qu'il fût effacé par un autre; & celui qui le devoit plus au haſard qu'à ſon adreſſe, étoit obligé de faire quelques offrandes à l'Idole du tripot & de la pierre. Il y avoit toujours deux ſtatues de la Divinité du jeu, ſur les deux plus baſſes parties des murs. On ne les y plaçoit que dans un jour de marque, & cette cérémonie étoit accompagnée de chants qui en faiſoient une eſpece de conſécration. Il arrivoit delà que chaque tripot étoit reſpecté comme un Temple. On n'en conſtruiſoit point ſans y appeller des Prêtres, qui le béniſſoient avec diverſes formules, & qui jettoient quatre fois la pelote dans le jeu. Le maître du terrein, qui étoit toujours un grand Seigneur, ne jouoit

jamais ſans avoir fait des cérémonies religieuſes & des offrandes. Montezuma aimoit paſſionnément ce ſpectacle, & le donnoit ſouvent aux Eſpagnols, qui n'y prenoient pas moins de plaiſir qu'aux plus agréables jeux de leur nation.

Muſique, Danſes.

Les Mexiquains aimoient en général la muſique. Ils ſe ſervoient d'inſtrumens groſſiers; mais ils les quitterent pour prendre la flûte, le hautbois & la trompette, lorſque les Conquérans les leur firent connoître : ils étoient ſi ſenſibles à l'harmonie, qu'ils ſe raſſembloient ſouvent pour aller donner à l'Empereur le plaiſir d'entendre leurs chants & de voir leurs danſes, au milieu d'une grande cour qui étoit devant une des ſalles du Palais.

Leur maniere de danſer reſſembloit peu à celle des autres Nations. Après avoir dîné, ils commençoient une ſorte de bal. On étendoit une grande natte fort déliée, ſur laquelle on poſoit deux tambours d'inégale groſſeur. Le petit étoit d'une ſeule piece de bois fort bien travaillé, creux, ſans aucune eſpece de peau pardeſſus. Il y

avoit une ſeule fente au principal bout. On frappoit deſſus comme l'on fait ſur nos tambours, avec des baguettes, dont les extrêmités étoient enveloppées de laine. Le gros tambour étoit rond, creux & peint en dehors. Il avoit ſur l'embouchure un cuir bien corroyé, qu'on ſerroit ou qu'on lâchoit pour élever ou baiſſer le ton. On le frappoit avec les mains, ce qui rendoit cet exercice pénible. Ces deux inſtrumens, en s'accordant avec les voix, produiſoient une ſymphonie aſſez mélodieuſe : mais elle parut fort triſte aux Caſtillans.

Les chanſons contenoient la vie & les actions héroïques des anciens Rois. Lorſqu'ils s'échauffoient, ils y mêloient des choſes plus badines en couplets rimés, qui n'étoient pas ſans eſprit & ſans agrément.

Ceux qui danſoient devant l'Empereur, étoient les principaux Seigneurs du Royaume. Ils avoient ſoin de ſe parer richement. Ils tenoient dans leurs mains des bouquets de roſes ou des éventails de plumes tiſſues d'or. Les uns avoient la tête couverte d'une tête d'aigle ou de tigre ; d'autres por-

toient sur le bras droit ou sur les épaules, des devises d'or ou d'argent, & de riches plumes. Dans les assemblées de la Ville, le nombre des danseurs montoit quelquefois à huit ou dix mille, & les Seigneurs ne faisoient pas difficulté de s'y mêler. On commençoit à marcher par rangs de huit ou plus, selon la quantité des acteurs. Les principaux se plaçoient près des tambours. Après une marche assez lente, qui duroit quelque tems en différentes formes, on s'entre-mêloit pour danser en branle, en se tenant par la main. Ensuite les uns dansoient seuls, les autres deux à deux. La danse consistoit dans quelques sauts & quelques mouvemens alternatifs des pieds & des mains. Deux chefs de rang recommençoient à danser seuls & conduisoient les autres qui les suivoient en imitant tous leurs mouvemens & leurs pas. Ils chantoient, & tous les autres répondoient en chœur. Lorsque le nombre des danseurs étoit suffisant, les derniers faisoient un cercle, pour se trouver vis-à-vis des autres. La danse duroit quatre ou cinq heures, sans que personne parût se lasser.

Quelquefois les mouvemens étoient très-vifs, & répondoient, par intervalle, à la vivacité de l'air. Il étoit permis de quitter la danse pour se rafraîchir; mais il falloit sortir sans rompre la cadence, & la reprendre en rentrant. On voyoit quelquefois arriver des masques & des bouffons, qui se mêloient dans la danse en faisant des sauts extraordinaires, en disant des plaisanteries, en contrefaisant d'autres Nations par leurs gestes & leur langage, ou les fous, les ivrognes & les vieilles femmes. Ce bal, dit Herrera, parut plus agréable aux Espagnols, que la Zembra même de Grenade. Montezuma assembloit souvent dans l'intérieur de son Palais, les plus belles femmes & les plus qualifiées de l'Empire, pour les faire danser de cette maniere.

On connoissoit au Mexique une danse encore plus solemnelle que la précédente. Elle se nommoit la *Mitote*, & se faisoit dans les cours du Temple. Elle étoit si noble, dit le même Ecrivain, que les Empereurs ne dédaignoient pas de s'y mêler. On formoit deux grands cercles, au mi-

lieu desquels les instrumens étoient placés. Le premier cercle étoit composé des Seigneurs, des Anciens & de toutes les personnes au dessus du commun. Le second étoit formé par la plus grave partie du peuple, qui se paroit ce jour-là de ce qu'il avoit de plus précieux en plumes & en bijoux. On avoit soin d'apprendre cet exercice aux enfans dès qu'ils pouvoient marcher. On voyoit plusieurs Mexiquains placés sur des figures d'hommes & d'animaux, ou sur des colonnes, chanter & danser avec beaucoup de justesse & de grace. D'autres montoient sur des bâtons, s'y tenoient droits, & faisoient mille figures plaisantes des pieds & des mains. D'autres, passant les mains sous la plante des pieds, formoient un cercle avec leur corps, & s'agitoient avec une vivacité surprenante, s'élançoient dans l'air & retomboient en tournant. D'autres enfin sautoient, voltigeoient & faisoient mille tours de cabrioles, avec de gros poids sur l'estomach & sur l'épaule, qui ne diminuoient rien de leur souplesse.

Souvent le peuple s'assembloit dans

les places publiques ou sur les degrés des Temples, pour faire des défis au blanc, & d'autres tours d'adresse, avec l'arc & la fleche. On établissoit des prix pour la lutte & la course. Il se passoit peu de jours où la ville de Mexico n'eût quelque divertissement de cette espece. Montezuma en avoit imaginé plusieurs, persuadé qu'ils étoient nécessaires pour fixer l'esprit naturellement inquiet des Mexiquains, dont il soupçonnoit la fidélité. Ces fêtes devinrent plus magnifiques & plus fréquentes, lorsque les Espagnols furent arrivés dans le pays : mais elles disparurent par degrés lorsqu'ils furent tout-à-fait maîtres.

§. I.

Gouvernement, Loix, Mœurs, Usages, Religion des différentes Nations du Mexique.

Loix concernant la succession dans les familles.

Les différentes Provinces du Mexique n'ayant été réunies que successivement au corps de l'Empire, il resta des différences considérables dans les loix

& les usages. Dans la Capitale & tout le pays de son ressort, les successions suivoient les degrés du sang. Le fils aîné entroit dans tous les droits de son pere, lorsqu'il étoit capable de les maintenir, autrement le second fils prenoit sa place. S'il n'y avoit point d'autre mâle, les neveux étoient appellés à l'héritage. Au défaut de neveux, on appelloit les freres du pere. S'il n'en restoit point, sur-tout parmi les Seigneurs qui jouissoient de quelque Gouvernement par droit de naissance, on avoit recours à la voie d'élection, dans l'opinion que les intérêts du public devoient l'emporter sur une parenté éloignée. Dans quelques cantons, celui qu'on choisissoit pour héritier, étoit obligé de se soumettre à de rigoureuses épreuves. Il s'exposoit dans la place publique à toutes les injures qu'on vouloit lui faire essuyer, & les souffroit sans aucune marque d'impatience. On le menoit ensuite au Temple, où il passoit quelques jours en pénitence. Tous ses exercices étoient contraires à ceux de la vie commune. Il sortoit du Temple lorsqu'on y entroit pour les sacrifices :

il mangeoit à des heures différentes de celles du public : il dormoit lorsqu'il falloit veiller, & lorsqu'il étoit endormi, on le piquoit avec des poinçons, & on lui disoit : « Eveilles-toi, songes » qu'il faut que tu veilles, que tu » prennes soin de tes vassaux, & que » l'office dont tu es chargé ne te permet pas de dormir ». Après ces pénibles cérémonies, il recevoit l'investiture de tous ses droits, il donnoit ensuite un repas à tous les principaux Seigneurs du pays.

Différence d'Ordres dans la Nation.

L'Empereur du Mexique accordoit à ceux qui lui avoient rendu quelque service, ou qui s'étoient distingués à la guerre, la jouissance, pendant leur vie, de certaines terres qui appartenoient au Domaine : on pourroit comparer ces Seigneurs aux Commandeurs de Malthe. Il y avoit encore un autre Ordre qu'on nommoit dans le pays, *les grandes Parentés*, & qui étoit composé des Cadets du premier Ordre. Cet Ordre étoit subdivisé en quatre classes, qui répondoient aux quatre premiers degrés de parenté. Ils tiroient leur distinction du plus ou moins d'éloignement de leur origine. Outre les

droit de succéder aux chefs de leur race, leur noblesse les exemptoit de tout tribut. Ils étoient presque tous employés dans les armées, & c'étoit parmi eux que l'on choisissoit les Ambassadeurs, les Officiers des Tribunaux de Justice & tous les Ministres publics. Les Chefs de race étoient obligés de leur fournir le logement & la subsistance.

Réglement des tributs.

Tous les Caciques jouissoient du droit de la Souveraineté dans toute l'étendue de leur domaine. Ils tiroient un tribut particulier de tous leurs vassaux, & le peuple étoit obligé de labourer leurs terres : ils avoient même une espece de Syndic, qui étoit chargé de lever les tributs & de faire faire les corvées. Les laboureurs étoient serfs de ces Caciques : ils ne pouvoient quitter les terres qu'ils étoient chargés de labourer, sans une permission expresse : les Caciques avoient sur eux une jurisdiction civile & criminelle, les forçoient de les suivre à la guerre : mais ce n'étoit que dans les tems pressés, parce que l'Etat s'y opposoit ; & il falloit que le besoin de troupes fût très-urgent, pour faire

oublier celui de la culture des terres.

Les enfans qui étoient encore soumis au pouvoir de leur pere, les orphelins, les vieillards décrépits, les veuves & les infirmes étoient exempts de tout tribut. On le levoit dans les villages avec autant d'ordre que dans les Villes. Le plus commun étoit celui de maïs, de faséoles & de coton. Les marchands le payoient de leurs marchandises ou de leur travail. On ne l'imposoit point par tête : chaque Communauté avoit sa taxe qui se divisoit entre ses membres, & chaque particulier payoit sa portion avec beaucoup d'exactitude. Les tributs de grains étoient recueillis au tems de la récolte. Ceux des marchands & des ouvriers étoient délivrés tous les vingt jours. La même regle s'observoit pour les fruits, le poisson, les plumes & la vaisselle de terre. Par ce moyen les maisons des Caciques se trouvoient fournies sans embarras & sans inquiétude.

Dans les années stériles & dans les maladies contagieuses, on ne levoit aucun tribut; le Cacique, au contraire, tiroit de ses magasins de quoi fournir à la subsistance des pauvres,

& des bleds pour ensemencer les terres.

Il y avoit des Provinces qui étoient gouvernées d'une maniere différente des autres. Celle des Matalzingas & celle d'Utlatan, n'avoient que trois Seigneurs; l'un d'eux tenoit le premier rang, & les deux autres le reconnoissoient pour leur supérieur commun, même avec quelque inégalité entre eux. Lorsque le premier mouroit, le second prenoit sa place, & le troisieme celle du second. On mettoit le fils du premier à la place du troisieme; ainsi nul d'entr'eux ne succédoit à son pere. Lorsque le second mouroit, on lui donnoit pour successeur le fils du premier. Il n'y avoit que le troisieme auquel son propre fils ou son frere pouvoit succéder. Ces trois Seigneurs, ou Caciques, avoient leurs terres séparées.

Le Cacique de la Province de Mechoacan faisoit sa résidence dans une Ville assez considérable. Quoique le pays fût très-fertile en tout genre, la plus considérable partie du tribut qu'on lui payoit, consistoit en plumes, dont on faisoit des tapis & d'autres précieux ouvrages. Les Voyageurs

prétendent que de tous les peuples du Mexique, celui de Mechoacan avoit la plus juste notion de la Divinité, du Jugement dernier, du Paradis, de l'Enfer. Il croyoit qu'il y avoit un Etre suprême, auteur de tout ce qui existe, & unique arbitre de la vie & de la mort. Il l'invoquoit dans ses afflictions en jettant les yeux au Ciel, qu'il prenoit pour la base de son Trône. Il lui faisoit des sacrifices dans des Temples qu'il lui avoit érigés. On assure qu'il avoit aussi le barbare usage d'immoler des victimes humaines.

Usage singulier.

Dans la Province de Misteque, dont les Espagnols n'ont conservé le nom qu'aux montagnes qui la séparoient de Chiapa, il n'y avoit point de Temple public, mais chaque maison avoit son oratoire. Il y avoit beaucoup de Monasteres qui distribuoient des Divinités dans les familles. La Loi accordoit l'héritage aux aînés : mais elle les obligeoit en même-tems d'entrer dans un Monastere, & d'y porter l'habit de Religieux pendant un an. Les fils aînés des Caciques n'étoient même pas dispensés de cet usage. Le jour qu'ils

devoient l'obſerver, les principaux habitans du canton alloient le prendre & le conduiſoient au Monaſtere au bruit de tous les inſtrumens de leur muſique. Lorſqu'il approchoit du Monaſtere, les Prêtres le dépouilloient de ſes habits, le couvroient de haillons. On lui donnoit une lancette de caillou pour ſe tirer du ſang; on lui frottoit le viſage, l'eſtomach & les épaules de feuilles venimeuſes, qui étoient comme le ſceau de ſa conſécration, parce qu'on ſuppoſoit qu'elles ne permettroient plus de toucher à ces parties ſans danger. Il entroit enſuite dans le Monaſtère, où on l'accoutumoit à l'abſtinence & à toutes ſortes de travaux: on le châtioit rigoureuſement pour les moindres fautes. A la fin de l'année ſes parens alloient le chercher avec la même pompe. Quatre jeunes filles le lavoient dans une eau parfumée. Ceux qui attendoient la mort de leur pere pour commencer leur épreuve, n'étoient pas moins obligés à la faire avant de recueillir la ſucceſſion. Lorſqu'un Cacique étoit attaqué d'une maladie dangereuſe, tous les Monaſteres de ſon domaine fai-

soient des sacrifices, des pélerinages & des vœux pour sa guérison. S'il se rétablissoit, les fêtes étoient magnifiques. S'il mouroit, on continuoit de lui parler comme s'il eût été vivant, & dans l'intervalle on faisoit placer devant lui un esclave vêtu de tous les ornemens du Cacique, & on lui rendoit pendant le reste du jour les honneurs dus à cette dignité. Vers minuit, quatre Prêtres enlevoient le cadavre & alloient l'enterrer dans les bois ou dans une cave. Lorsqu'ils étoient de retour, on étouffoit l'esclave qui représentoit le mort. On lui couvroit le visage d'un masque, & on l'enveloppoit dans un manteau qui étoit aussi beau que celui des Caciques. Tous les ans on célébroit une fête en l'honneur du Cacique dernier mort : mais c'étoit sa naissance qu'on célébroit, on ne parloit jamais de sa mort.

Les peuples de cette Province avoient quatre langues différentes. On attribue cette variété à la disposition du pays, qui, étant rempli de montagnes fort hautes, rendoit le commerce d'un canton à l'autre fort dif-

ficile. Les Espagnols y ont trouvé des cavernes de plus d'une lieue de longueur, avec de grandes places & des fontaines d'eau excellente. Les Indiens qui sont répandus sur les montagnes, qu'on appelle aujourd'hui *Saint Antoine*, n'habitent que des antres de dix ou vingt pieds de circonférence. Il paroît qu'ils les ont creusées à force de travail. On voit dans ce pays deux montagnes d'une hauteur extraordinaire, qui sont fort éloignées l'une de l'autre par le pied, mais dont les sommets se rapprochent au point que les Indiens sautent de l'une sur l'autre.

Zapatecas. Les habitans de Zapatecas faisoient une Nation terrible. Leur principal Cacique demeuroit dans une grande Ville qu'ils nommoient *Teozapotlan* : ils étoient toujours en guerre avec les Mixos, autres barbares qui peuploient les montagnes du pays. Ils étoient nuds les uns & les autres, & se servoient d'armes fort meurtrieres. Jamais ils ne se rencontroient sans se battre. Les vainqueurs lioient leurs prisonniers par les parties viriles avec la corde de leurs arcs, & les emme-

noient comme en triomphe pour les réduire à l'esclavage, ou pour les sacrifier à leurs Dieux. Ils avoient, à peu près, la même Religion que les Mexiquains; mais ils sacrifioient les hommes aux Dieux, les femmes aux Déesses, & les enfans aux petits Dieux. Ils observoient des jeûnes de quarante, quelquefois de quatre-vingts heures, & ne mangeoient pendant ce tems que d'une herbe médecinale nommée *pisate*.

Ils croyoient que leur principal Cacique descendoit en droite ligne de celui qui étoit échappé au déluge général. D'après cette idée, ils avoient une si grande vénération pour lui, qu'ils lui offroient des sacrifices comme à un Dieu. Quelques Ecrivains Espagnols assurent avoir vu le dernier de ces Princes, & que ses sujets embaumerent son corps avant de l'enterrer. On assure qu'il y à dans leur pays une cave qui peut avoir deux cens lieues de longueur.

Tepeaques.

Les Tepeaques formoient une Nation particuliere qui étoit originaire de *Chimoztoc*, région septentrionale, dont le nom signifie *Caves*. Ils étoient par-

tis, ſuivant leurs annales, ſous la conduite d'un Chef, & n'ayant point trouvé d'habitans dans le canton qu'ils occupent aujourd'hui, ils y bâtirent la ville de Tepeaca, au ſommet d'une montagne triangulaire, ce qui eſt déſigné par ſon nom. S'étant enſuite répandus dans les plaines voiſines, ils partagerent leur Province entre les trois fils de leur Chef. Leurs deſcendans régnoient encore à l'arrivée de Cortez, & ne reconnoiſſoient les Mexiquains que pour leurs alliés. Les Temples de ce pays ſont ſi bien placés, que le ſoleil y donne continuellement.

Il n'y a dans ce pays ni rivieres ni fontaines; les habitans ſont réduits à ne boire que de l'eau de pluie : les Eſpagnols qui y ſont un peu aiſés, en font venir d'une fontaine qui eſt dans la montagne de Tlaſcala. Malgré cette ſtérilité d'eau, ce pays eſt rempli d'excellens pâturages.

Ces peuples adoroient une Idole qui avoit la figure humaine, qui étoit armée d'un arc & d'une fleche : mais ils n'en reconnoiſſoient pas moins un Etre ſuprême, Créateur de l'Univers.

Les éclairs, la foudre & tous les météores passoient chez eux pour des esprits descendus du Ciel, qui venoient observer la conduite des hommes, punir quelquefois les crimes, & veiller à la conservation du Monde. L'éducation des enfans & le bon ordre de la police, faisoit leur principal soin. Quatre Juges les gouvernoient au nom de leurs Caciques, & tenoient leur siege dans une grande salle, où l'on jugeoit les causes sur le champ, & l'on exécutoit les sentences de mort en présence des Juges. Les crimes capitaux étoient l'homicide, l'adultere, le vol & le mensonge, parce qu'on les regardoit comme les plus nuisibles à la société.

Tlascalans.

Les Tlascalans, dont nous avons déja parlé dans la description du Mexique, n'avoient pris des Mexiquains, que l'horrible usage de sacrifier leurs prisonniers & d'en manger la chair. Il paroît même qu'ils ne s'y étoient accoutumés, que pour rendre à ces cruels ennemis le traitement qu'ils en recevoient. L'amour de la liberté avoit donné naissance à leur République; la valeur & la justice en étoient le

ſoutien. On puniſſoit rarement les enfans pour les fautes qu'ils commettoient. Ils mangeoient peu, & leurs alimens étoient légers. La plupart étoient induſtrieux & capables d'apprendre tout ce qu'on leur montroit. Le menſonge étoit puni de mort. Ils rempliſſoient tous leurs traités avec une bonne foi admirable. La franchiſe régnoit auſſi dans leur commerce. Un marchand qui empruntoit de l'argent ou des marchandiſes étoit diffamé, parce que, ſelon eux, l'emprunt expoſe toujours à l'impuiſſance de rendre. Ils châtioient rigoureuſement l'adultere & le larcin. Ils chériſſoient les vieillards. Les jeunes Seigneurs qui manquoient de ſoumiſſion à leurs peres, étoient étranglés par ordre du Sénat. Ceux qui nuiſoient au public par quelque déſordre qui ne méritoit pas la mort, étoient relégués ſur les frontieres, avec défenſe, ſous peine de mort, de rentrer dans l'intérieur du pays. On puniſſoit de mort les traîtres & tous leurs parens juſqu'au ſeptieme degré, parce qu'on étoit perſuadé qu'un crime ſi horrible ne pouvoit venir à l'idée de quelqu'un, s'il

n'y

n'y étoit porté par l'inclination du sang. Ces horribles crimes qui blessent la nature, étoient punis de mort, comme étant des obstacles qui s'opposent à la propagation de l'espece humaine. L'ivrognerie étoit défendue au point qu'il n'étoit permis qu'aux vieillards de boire des liqueurs fortes. Pour porter des habits de coton enrichis d'or, il falloit les avoir gagnés à la guerre. Les habits qu'on portoit ordinairement, étoient une camisole fort étroite, sans colet & sans manches. Elle descendoit jusqu'aux genoux : on mettoit par dessus une sorte de soutane d'un tissu de fil. La plante dont on tiroit ce fil, est une espece de chardon qui a les feuilles larges de deux palmes, très-dures, & des épines fort pointues. Le fil se tiroit des feuilles : on en faisoit aussi des souliers & de la corde. Les bouts servoient à couvrir les maisons. On tiroit encore de cette plante du miel, du vin & du vinaigre. On en faisoit du papier. Des rejettons, on composoit une conserve d'un goût fort agréable & d'un usage fort sain. En faisant rôtir les pointes, on en tiroit un bau-

me qui étoit fort bon pour les plaies. Herrera prétend que c'est le Maguey de l'Isle Espagnole. Son Traducteur veut que ce soit l'Arête-Bœuf. Nous en parlerons plus amplement à l'article des plantes.

Dans ce pays le peuple adoroit les Seigneurs. Les tributs se payoient en fruits de la terre avec une si juste proportion, qu'ils n'étoient point à charge aux pauvres. La liberté qui régnoit dans ce pays, y attiroit un grand nombre d'étrangers. On mettoit au rang des Chevaliers, ceux qui avoient fait quelque action d'éclat à la guerre, ou qui avoient donné quelques conseils salutaires. Les riches Marchands obtenoient aussi des distinctions qui les élevoient par degrés à la Noblesse. Lorsque quelqu'un étoit parvenu au degré de Noble, il ne pouvoit plus exercer aucun métier méchanique. Les seuls degrés défendus pour le mariage, étoient ceux de mere, de sœur, de tante, de belle-mere. L'héritage ne passoit point aux enfans, mais aux freres du pere.

La pluralité des femmes étoit non-seulement permise chez les Tlascalans,

mais encore on faisoit un crime à ceux qui étoient riches de n'en avoir qu'une. Herrera raconte un fait si singulier, que nous avons peine à y ajouter foi. Le Lecteur en fera tout le cas qu'il jugera à propos. Xicotencatl, Chef de cette Nation, devint amoureux d'une jeune & belle fille : mais elle avoit les deux sexes. Le Cacique qui ignoroit ses défauts naturels, la prit pour femme, & la mit avec les autres. Au bout de quelque tems, elle devint amoureuse de plusieurs de ses camarades, & en rendit meres plus de vingt, pendant une année que le Cacique fut occupé à la guerre. Lorsque le mari fut de retour, il voulut connoître la cause du désordre qui étoit arrivé chez lui. Sur l'aveu que lui firent ses femmes, il crut que l'équité ne lui permettoit pas de les faire périr, comme la loi l'y autorisoit, parce qu'il avoit introduit lui-même parmi elles l'Hermaphrodite. Il se contenta de les répudier. L'Hermaphrodite fut conduit au lieu où l'on punissoit les mal-faicteurs, on le dépouilla de ses habits, & on lui ouvrit le côté avec la pointe d'un cail-

Histoire singuliere d'un jeune Hermaphrodite.

lou, & on le laissa aller. Les enfans du pays le poursuivirent plus d'un quart de lieue, & le tuerent.

Quoique le nombre des femmes fût très-considérable chez les gens riches, il n'y en avoit que deux qui portoient le titre d'épouses : toutes les autres les respectoient, & le mari ne couchoit jamais avec une concubine, sans en avertir les deux épouses. Plusieurs freres pouvoient épouser successivement leur belle-sœur.

On plongeoit les enfans dans l'eau froide au moment de leur naissance, & les femmes se lavoient dès qu'elles étoient délivrées. On ne négligeoit rien pour les faire vivre dans la modestie & la propreté. Les enfans de qualité avoient des Précepteurs qui leur formoient également le corps & l'esprit.

Les Tlascalans, persuadés que la prospérité de leur République n'étoit dûe qu'à la valeur militaire, rapportoient tout à l'honneur des armes. Avant d'aller à la guerre, ils élisoient un Capitaine Général. L'étendard de l'Etat demeuroit toujours à l'arriere-garde. Après le combat, ils le plaçoient à la vue de tout le monde. Ceux qui

ne se retiroient pas sous leur étendard particulier, étoient punis rigoureusement. Ils n'aspiroient point à faire des conquêtes, & ne songeoient qu'à faire des prisonniers. Ils avoient toujours dans leur carquois deux fleches qui représentoient les deux Fondateurs de leur Ville. Ils en tiroient d'abord une, & s'ils tuoient ou blessoient quelque ennemi, c'étoit un heureux présage, & l'inutilité de ce premier coup étoit regardée comme un mauvais augure; mais chacun se faisoit une loi de reprendre cette premiere fleche, & ce préjugé contribuoit souvent à la victoire. Dans la chaleur du combat, ce peuple avoit l'art de se retirer ou d'avancer, suivant les occasions. Lorsqu'un bataillon quittoit son poste, il étoit sur le champ remplacé par un autre. Les Officiers ne manquoient jamais de porter un prompt secours dans les endroits où il paroissoit nécessaire. Ils employoient les embuscades, les surprises & tous les stratagêmes qu'on admire dans les plus habiles guerriers. Leurs tambours & les autres instrumens de guerre faisoient un bruit si terrible, qu'il étoit capable d'effrayer les ennemis. On

tre les fleches, ils avoient des frondes; des dards de bois desséchés au feu par le bout, des zagaies de cinq ou six pieds de long. Ils les tenoient avec une courroie en forme d'arc : leur pointe étoit d'os de poisson ou de caillou. On leur attribuoit l'invention des massues de bois. Ils connoissoient les boucliers, & faisoient souvent des tranchées pour leur défense. Ils tenoient en outre des pointes aiguës pour blesser ceux qui venoient les attaquer. Ils empoisonnoient les rivieres & les fontaines. Quoique ce peuple eut horreur de la nudité, il étoit tout nud à la guerre, & se peignoit seulement le corps de couleurs plus bisarres les unes que les autres. Les Officiers ou les Nobles portoient une cuirasse de coton piqué, relevée par des figures d'animaux farouches, avec une sorte de casque où les plumes & les pierres précieuses formoient un brillant spectacle.

Les Tlascalans avoient des jardins, des fontaines, des bains, des Comédiens, des Nains & des Bossus. Ils aimoient la musique, la danse & les chansons. Leurs jeux étoient, à peu

près, semblables à ceux des Mexiquains. Leur Religion n'étoit pas, à beaucoup près, si bonne que leur politique. Ils adoroient une quantité prodigieuse de Dieux & de Déesses, dont la principale étoit l'Amour, à laquelle ils attribuoient aussi l'empire des vents. Ils se persuadoient qu'elle étoit servie par d'autres femmes, qu'ils associoient à son culte; par des bouffons & des nains qui servoient à son amusement dans une délicieuse demeure, & qui alloient avertir les Dieux dont elle desiroit la compagnie. Son Temple étoit très-bien décoré, & sa fête y étoit célébrée tous les ans avec une pompe qui attiroit toute la Nation. Les vices avoient leur Divinité comme les vertus. Le courage, la poltronnerie, l'avarice & la libéralité étoient honorés sous de bisarres figures. On rendoit la principale adoration au Dieu des eaux & du tonnerre.

Ils reconnoissoient cependant un Etre suprême, mais ils ne le distinguoient par aucun nom. Ils admettoient des récompenses & des peines dans une autre vie; des esprits qui parcouroient l'air; neuf Cieux pour

leur demeure & pour celle des hommes vertueux après leur mort. Ils étoient persuadés que le soleil & la lune alloient dormir après leur course. Ils regardoient le feu comme le Dieu de la vieillesse. Selon eux, le monde étoit éternel : mais ils étoient persuadés qu'il avoit changé deux fois de forme; l'une, par un déluge, l'autre, par la force du vent & des tempêtes. Ils croyoient que les singes étoient des hommes qui avoient dégénéré. La terre devoit être consumée par le feu, & demeurer en cendres jusqu'à ce qu'il arrivât quelque nouvelle révolution.

Yscatlans. Les Yscatlans élisoient un Souverain Pontife, qui ne sortoit jamais du principal Temple, & auquel il n'étoit pas permis d'approcher des femmes. S'il violoit l'une de ces loix, il étoit sur le champ mis en pieces, & l'on présentoit tous les jours ses membres à son successeur, pour l'avertir de son devoir. Lorsqu'un garçon vouloit se marier, il alloit trouver les Prêtres, qui le faisoient monter au haut du Temple un jour de fête, lui coupoient quelques cheveux, en disant : cet homme veut se marier. Ils le fai-

ſoient enſuite deſcendre, & la premiere femme qu'il rencontroit dans ſon chemin étoit à lui. Mais cette loi étant connue de tout le monde, & la cérémonie ſe faiſant publiquement, les femmes qui n'avoient pas de goût pour le garçon qui vouloit ſe marier, avoient ſoin d'éviter ſa rencontre. Celle qui étoit convenue de l'épouſer, avoit ſoin au contraire de s'y trouver. Ainſi les mariages dans ce pays, n'avoient de ſingulier que la forme.

Chez les Guaxlotitlans, les mariages ſe faiſoient comme à Mexico, en nouant la robe du mari avec le voile de la femme; mais ſur l'accuſation d'adultere, la femme étoit forcée de paroître devant le Cacique. Si les preuves de ſon crime étoient convaincantes, on la tuoit ſur le champ, & on la coupoit par morceaux. Les témoins en emportoient chacun un pour le manger. Guaxlotitlans.

Les loix des Yzipeques permettoient aux maris de couper le nez & les oreilles à leurs femmes, lorſqu'elles étoient infidelles. Celui qui ſe plaignoit d'un vol étoit obligé d'en Yzipeques.

nommer l'auteur ; & s'il prouvoit la vérité de l'accusation, il étoit obligé de faire lui-même l'office de bourreau : mais s'il manquoit de preuves, l'accusé lui en servoit à lui-même. L'adultere & le vol étoient d'autant plus odieux aux Mexiquains, que leurs maisons étant sans portes ni fenêtres, il n'y avoit d'autre frein pour ces deux crimes, que l'honnêteté naturelle & la rigueur des Loix.

Teutitlans. Dans la Province de Teutitlan, on avoit l'horrible usage d'écorcher les victimes humaines, & de se vêtir de leur peau. Dans celles d'*Uzila* & d'*Atlantlaca*, lorsqu'on manquoit d'esclaves pour les sacrifices, le Cacique avoit droit de choisir les victimes parmi ses sujets. On les enlevoit de chez eux avec beaucoup d'appareil, & on tuoit sur le champ ceux qui refusoient de se laisser conduire à l'autel.

Mazateques. Les Mazateques avoient une fête annuelle qui coûtoit beaucoup de sang à leur propre Nation. Quelques jours auparavant, les Prêtres montoient au haut du Temple, faisoient entendre leurs instrumens au peuple, pour l'avertir de se tenir dans les maisons.

Ils se répandoient aussi-tôt dans les campagnes, & tous ceux qu'ils attrapoient étoient marqués à la tête pour servir de victimes au sacrifice.

Les Tuateques n'avoient pendant toute l'année qu'un sacrifice sanglant. Ils faisoient mourir un enfant qui étoit encore dans l'innocence, une poule & quelques autres animaux; &, se contentant d'arroser les Idoles de leur sang, ils abandonnoient le corps aux oiseaux de proie : mais ils tuoient hors du Temple un certain nombre d'esclaves, & en mangeoient les cadavres dans un festin public. Tuateques.

Les Otemies ne sacrifioient que les esclaves qu'ils faisoient à la guerre : mais ils les hachoient en pieces, les faisoient cuire, & les vendoient dans les boucheries publiques. Quelques Missionnaires Espagnols, qui s'étoient hasardés à vivre parmi eux pour les instruire, crurent pendant quelque tems qu'ils avoient entiérement abandonné l'usage d'immoler des victimes humaines : mais une maladie contagieuse ayant fait beaucoup de ravages dans ce pays, toute la Nation s'assembla sur une haute montagne pour Otemies.

y ſacrifier une jeune fille aux anciennes Divinités. En vain les Miſſionnaires firent leurs efforts pour les arrêter : on leur répondit qu'en embraſſant le nouveau culte, on n'avoit pas oublié l'ancien. Après le ſacrifice, le peuple alla tranquillement à l'inſtruction des Miſſionnaires.

Leur coutume pour le mariage étoit ſinguliere. Ils vivoient librement avec toutes les femmes juſqu'au jour qu'ils choiſiſſoient pour ſe marier. Lorſqu'ils avoient choiſi une femme, ils paſſoient une nuit avec elle, & s'ils lui trouvoient quelque défaut, ils étoient libres de la renvoyer. S'ils déclaroient au contraire qu'ils en étoient contens, il ne leur étoit plus permis de la renvoyer. Ils commençoient alors à faire pénitence de tous leurs péchés, principalement des libertés qu'ils avoient priſes avec d'autres femmes. Cette pénitence conſiſtoit à ſe priver pendant vingt ou trente jours de tous les plaiſirs des ſens, à ſe purifier par des bains, à ſe tirer du ſang des oreilles & des bras. La femme étoit auſſi obligée d'exercer toutes ces rigueurs ſur elle-même. Ils ſe rejoignoient en-

fuire pour vivre ensemble jusqu'à la mort. Cette loi ne regardoit cependant que le peuple : les Chefs de la Nation avoient plusieurs femmes.

§. II.

Différentes Langues des Mexiquains.

N'AYANT trouvé aucune explication sur les langues de toutes les Nations qui habitent le Mexique, nous ne pouvons en donner qu'une idée fort légere. On en comptoit treize différentes dans la seule Province des Misteques. Herrera dit que le Mexiquain est devenu par degrés la langue presque universelle de ce pays, parce que c'est la plus douce, la plus polie, & que les Missionnaires l'ayant employée dans leurs cantiques spirituels, le goût des Indiens pour le chant la répand de jour en jour. D'ailleurs, la puissance des Empereurs se répandant de plus en plus, les peuples qu'ils soumettoient, prenoient la langue des vainqueurs.

ARTICLE VI.

Climats, Vents, Marées, Arbres, Plantes, Fruits, Fleurs, Animaux, Minéraux, &c. de la Nouvelle Espagne.

§. I.

Climat, Vents, Marées.

IL est difficile de donner une idée de toutes les variétés du climat de la Nouvelle Espagne : nous prendrons le centre pour regle moyenne. La Province de Mexique jouit d'un air si tempéré, que, suivant l'expression d'un Voyageur, on y a presque toujours chaud & froid en même-tems, c'est-à-dire, froid à l'ombre, & chaud lorsqu'on est exposé au soleil; ainsi, dans toutes les saisons, ni l'un ni l'autre n'est excessif. Les habitans se plaignent cependant du froid le matin, & de la trop grande chaleur pendant

le jour, depuis le mois de Mars jusqu'à celui de Juillet ; ce qu'il faut attribuer à leur mollesse. Après le mois de Juillet, les pluies abondantes rafraîchissent l'air comme dans les parties des Indes Orientales, dont la situation est la même. Depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars, elles sont moins fréquentes & moins abondantes. Les Indiens donnent le nom d'hiver aux nuits fraîches qui commencent en Novembre, & qui durent jusqu'au mois de Février : mais c'est la saison qui plaît le plus aux Européens. En général, ils se trouvent bien de ce climat, qui n'est ni excessivement chaud ni excessivement froid. Il n'y a point d'année où la terre ne donne trois récoltes. La premiere se fait au mois de Juin, des grains semés en Octobre, & se nomme *Moisson d'eau.* La seconde se fait en Octobre, de ce qu'on a semé au mois de Juin, & se nomme *Moisson de saison.* La troisieme, qu'on appelle *Accidentelle*, parce qu'elle est moins certaine, se fait suivant la situation de l'air. On seme en Novembre sur la pente des montagnes fraîches. Une

expérience constante a prouvé que le maïs, qui est la nourriture ordinaire du pays, rapporte beaucoup plus lorsqu'il est semé entre les mois de Mars & de Mai. Comme les volcans, dont la Nouvelle Espagne est remplie, font alors leurs plus grandes éruptions, on conclut que les souffres de la terre sont dans une agitation favorable à cette espece de grain.

Vents. Dampier observe que les vents certains des côtes sont les mêmes dans la Nouvelle Espagne qu'en Guinée, & que depuis la latitude de dix-sept degrés jusqu'à vingt, du côté du Nord, ils sont constamment presque Ouest. Entre les vents changeans, les plus incertains & les plus irréguliers, sont ceux qui soufflent entre le Cap Gracias de Dios, & le Cap la Vela. Le plus ordinaire est entre le Nord-Est & l'Est. Il souffle constamment entre Mars & Novembre, excepté lorsqu'il est repoussé par les ouragans qui se levent presque toujours contre le vent, & qui sont très-fréquens sur cette côte dans le cours de Mai, Juin, Juillet & Août.

Les vents de terre sont d'une vio-

lence extrême dans la baie de Campêche, & leur force se soutient jusqu'à deux ou trois lieues en mer. Au milieu de la baie, où la terre court de l'Est à l'Ouest, les vents de terre sont au Nord, & ceux de mer au Sud. Ils commencent à souffler vers sept ou huit heures du soir, & continuent, sur-tout dans la saison seche, jusqu'à sept ou huit heures du matin. Dans l'Isle aux Bœufs, qui est située dans cette baie, les vents de terre sont si frais, & portent si loin l'odeur des bœufs & des vaches qui y sont, que des Pilotes faisant voile dans l'obscurité de la nuit près de cette côte, ont reconnu l'Isle à cette marque, sans quoi ils se seroient trop détournés à l'Ouest.

Les vents de terre sont encore fort bons dans les Golfes du Mexique & de Honduras : mais sur les Caps & sur les pointes, ce vent manque plus ou moins, à proportion qu'ils sont plus ou moins exposés aux vents de mer.

Du côté de la mer du Sud, les baies ont aussi leurs vents frais de terre ; mais dans quelques-unes, ils ne se levent qu'à minuit ; & vers la

Nord ils ne font pas si certains dans la saison humide que dans la saison seche. Les plus petites baies jusqu'aux landes, jouissent de l'avantage des vents de terre. En général, ces vents sont plus ou moins foibles suivant les pointes ou les détours des côtes.

La baie de Campêche est sujette à des vents qui ne soufflent qu'aux mois de Février, de Mars & d'Avril. On les nomme *Summàsenta :* ils ne sont ni vents de terre ni vents de mer, & different également les uns des autres en durée; mais ils soufflent de terre en partie. Leur cours ordinaire est de l'Est-Sud-Est, & dure quelquefois pendant toute une semaine sans interruption. Ils sont frais & secs. Les vaisseaux qui partent de Trist avec ces vents, arrivent au Cap Concedendo en trois ou quatre jours : mais avec tout autre, ce voyage ne se fait jamais en moins de huit ou dix jours. Sans être aussi froids que les vents de terre, ils le sont plus que ceux de mer, & plus forts que les uns & les autres. C'est ordinairement dans les plus basses marées qu'ils se font sentir.

Dans la mer du Sud, entre le Cap

Blanc & Realejo, sur la côte du Mexique, c'est-à-dire, dans une distance de quatre-vingt lieues, on trouve un vent que les Espagnols nomment *Popogaios*, & qui ne regne qu'aux mois de Mai, de Juin & de Juillet. Il souffle jour & nuit sans interruption, & dure quelquefois huit jours de suite. Ce vent est frais, mais il n'est pas violent.

Le golfe du Mexique est sujet à trois sortes de tempêtes qui reviennent tous les ans, à peu près dans les mêmes saisons, & sont annoncées quelques heures auparavant par divers présages.

Il y a en outre dans ce golfe, des vents Nord qui soufflent avec une violence extrême, entre les mois d'Octobre & de Mars. Ils ne manquent jamais à la pleine lune, & sont ordinairement précédés d'un tems clair & serein. Les présages qui l'annoncent, sont un reflux extraordinaire, qui laisse à peine remarquer aucun flux pendant un ou deux jours; la fuite des oiseaux de mer, un nuage fort noir qui paroît au Nord-Ouest, & s'éleve jusqu'à dix ou douze degrés au dessus de l'horison. Le bord de sa partie

supérieure paroît fort uni. Lorsqu'il est monté au point où il s'éleve ordinairement, il reste deux ou trois jours sans aucun mouvement. La tempête commence ensuite, & est furieuse. On s'y prépare avec les plus grandes précautions. Enfin ces climats sont exposés à des ouragans & des tempêtes terribles.

§. II.

Arbres, Plantes, Fruits & Fleurs.

Les Voyageurs nous présentent le Mexique comme une des plus fertiles régions du globe terrestre. Outre les productions naturelles, il est enrichi, depuis la conquête, de toutes les plantes de l'Europe, qui se sont perfectionnées dans ce beau climat. Nous ne parlerons ici que des principales productions du pays.

Cacao. Nous donnons le premier rang au Cacaotier, qui tire son origine du Mexique, & en fait une des principales richesses. On le seme dans une terre chaude & humide, l'œil en haut,

Labat, T. XI. & on le couvre avec soin. Au bout de quinze jours, on voit sortir l'ar-

brisseau de terre : mais il est deux ans à croître de la hauteur de deux palmes : on le transplante alors, en laissant toute la terre qui est autour de sa racine : on met un échalas à côté pour le soutenir, & des arbres fruitiers autour pour lui donner de l'ombre. On a soin de couper tous les rejettons qui poussent au pied. On ôte toutes les mauvaises herbes qui viennent aux environs. Il faut le garantir du froid, de la trop grande quantité d'eau & de certains vers qui le rongent. Dans l'espace de cinq ans, il arrive à la hauteur de sept palmes, & devient gros comme le poing. Il commence alors à porter du fruit. Ses feuilles ont la figure de celles du châtaignier, mais elles sont plus étroites. La fleur croît sur le tronc & sur les branches. Il s'en forme une gousse, qui a la figure du bled d'Inde, verdâtre avant sa maturité, & brune lorsqu'elle est mûre ; mais quelquefois blanche, jaune & bleue. Les grains ou les amandes du cacao sont couvertes d'une substance mucilagineuse. La récolte s'en fait un peu avant la nouvelle lune. On fait sécher le fruit à l'ombre pendant trois

jours : on l'expose ensuite au soleil pendant trois autres jours, ce qui se renouvelle alternativement jusqu'à ce qu'il soit sec. On remarque que les endroits qui sont remplis de Cacaotiers ne sont pas fort sains.

La Vanille. La Vanille est une canne d'Inde de la grosseur du doigt, qui s'entortille comme le lierre autour des orangers. *Id.* Ses gousses sont vertes ; mais lorsqu'elles sont seches, elles deviennent dures & noires. La Vanille croît particuliérement sur la côte méridionale de la Nouvelle Espagne.

L'Achiote. L'Achiote croît sur un arbrisseau ; dans des gousses rondes & remplies de grains rouges, qu'on réduit premiérement en pâte. On la fait ensuite sécher, on en forme des boules rondes, des gâteaux ou de petites briques. On fait avec l'écorce de cet arbrisseau des cordes plus fortes que celles de chanvre. Sa graine donne une teinture rouge. Elle entre dans la composition du chocolat, dont on prétend qu'elle releve la couleur & le goût.

Poivres-longs. On distingue au Mexique quatre sortes de Poivre-long ; l'une, qu'on appelle *Chilchote* ; l'autre, qui est plus

petite, se nomme *Chilterpin*. Ces deux especes sont fort piquantes. La troisieme, qui se nomme *Tonalchiles*, est médiocrement chaude : les Indiens en mangent avec leur pain de maïs, comme nous mangeons d'autres fruits. La quatrieme, que l'on appelle *Chilpelague*, a la gousse fort large, & n'est ni si douce que la troisieme espece, ni si piquante que la premiere. On l'emploie dans le chocolat.

Le Metl est ce chardon que nous avons annoncé ci-dessus. On le cultive comme les vignes en Europe. Il a près de quarante feuilles toutes différentes les unes des autres, & qui servent à différens usages. Lorsqu'elles sont encore tendres, on en fait des confitures, du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des souliers, des ceintures, des cordages, du vin, du vinaigre & de l'eau-de-vie. Elles sont armées d'une sorte d'épines si fortes & si aiguës, qu'on en fait une espece de scie pour scier du bois. L'écorce brûlée guérit les blessures, & la gomme qui sort des branches est un excellent antidote contre toute sorte de poison. Lorsque cet arbrisseau a six ans, on Metl.

ôte les feuilles du milieu, on y fait un creux, dans lequel s'amasse une liqueur que les Indiens recueillent chaque jour au matin, & qu'ils mettent dans des vaisseaux. On peut faire cette opération pendant un mois entier, au bout duquel la plante seche & pousse des rejettons. La liqueur qu'on tire de cet arbrisseau est aussi douce que le miel, lorsqu'elle est fraîche : au bout de quelque tems elle prend la force de l'hydromel, & est bonne pour plusieurs maladies. Les Indiens y mettent une racine qui la fait bouillir & fermenter comme le vin. Elle prend de la force & enivre. On en tire une eau-de-vie qui a beaucoup de force. On nomme aussi cette plante *Pulque* ou *Poulcre*.

Atolle, ou Anato.

L'*Atolle* où l'*Anate* est une fleur rouge qui croît sur un arbrisseau de même nom, & qui non-seulement entre dans la composition du chocolat des Mexiquains, mais encore dans celle d'une autre liqueur, & sert à la teinture. Elle croît particuliérement aux environs de Guatimala. On en cultive dans quelques autres cantons de la Nouvelle Espagne, & dans plusieurs

Isles.

Isles. L'arbrisseau s'éleve de sept ou huit pieds. On jette la fleur dans une cîterne remplie d'eau. On l'agite souvent, & elle se réduit en substance liquide. Lorsqu'elle est rassise, & qu'on en a tiré l'eau, on en fait des tourteaux & des briques qu'on fait sécher au soleil.

Le *Silvestre* est la graine d'un arbre du Mexique, qui ressemble au Cochenillier. La fleur est jaune & le fruit rouge. Lorsque le fruit est mûr, il s'ouvre, & la graine tombe. Les Indiens, pour la recevoir, mettent une toile sous l'arbre & le secouent. La teinture du Silvestre est presqu'égale en beauté à celle de la cochenille, & lui ressemble assez : mais elle est beaucoup moins estimée. Les Espagnols ont longtems caché d'où l'on tiroit la cochenille & le silvestre. Silvestre.

La Cochenille est originaire du Mexique. C'est un insecte qui s'engendre dans une espece de fruit. L'arbrisseau qui le porte, est environné d'épines, & peut avoir cinq pieds de haut. Il ressembleroit au Poirier piquant, si ses feuilles étoient plus larges, & s'il avoit son fruit plus gros. Il porte Cochenille.

des fleurs rouges au sommet. Ces fleurs, dans leur maturité, se renversent sur le fruit qui commence alors à s'ouvrir : elles le couvrent si parfaitement, que ni la pluie ni la rosée ne peuvent mouiller l'intérieur. Lorsque la fleur est tombée, le fruit s'ouvre de la largeur de deux pouces : on le trouve tout rempli de petits insectes rouges, dont les ailes sont extrêmement petites. Comme ils y sont nés, ils y mourroient faute de nourriture, ayant déja dévoré le fruit qui leur a donné la vie, & pourriroient dans leur enveloppe, si on n'avoit soin de les tirer lorsque le fruit est ouvert. On étend sous l'arbre un grand drap, on agite les branches avec des bâtons, & l'on force l'insecte de sortir. Il voltige autour de l'arbre; mais l'ardeur du soleil le fait presqu'aussi-tôt tomber sur le drap. Il y meurt, & on le laisse sécher pendant deux ou trois jours. De rouge qu'il étoit, il paroît noir sur le drap, & blanchit en séchant. C'est cet insecte qui fait l'écarlate. Les Espagnols donnent le nom de *Tuna* au Cochenillier. On en trouve de très-grandes plantations dans

les Provinces de Guatimala, de Chiapa & de Guaxaca.

Le *Poirier piquant* ou la *Raquette*, aime les terres seches & sablonneuses. Ses feuilles forment un ovale un peu alongé par l'un de ses bouts. Dans leur grandeur naturelle, elles ont depuis sept jusqu'à neuf pouces de long, sur trois ou quatre de large. Leur épaisseur est de neuf à dix lignes. La peau en est verte, mince, lissée aux endroits qui ne sont pas chargés d'épines. La chair est blanchâtre, souple, de la consistance d'une rave un peu flétrie, & d'un goût qui seroit entiérement insipide, sans une petite amertume qu'il laisse dans la bouche. Les bords sont chargés de petits bouquets d'épines droites, courtes & pointues. Les deux superficies le sont aussi, mais les bouquets sont plus gros, & les épines plus longues & plus fortes. Ils sont éloignés d'un pouce les uns des autres, & posés réguliérement en quinconce. Lorsque la tige a deux ou trois pieds de hauteur, elle produit un fruit qui a la figure d'une figue. Il est d'abord verd & dur : mais il change de couleur en croissant.

Le Poi[rier] piquant.

Il rougit par degrés, & devient d'une vive couleur de feu lorsqu'il est mûr. Il sort de son centre une espece de tulipe de couleur orangée. Cette fleur n'a pas assez de consistance pour se tenir droite : elle se renverse sur le fruit deux jours après qu'elle est éclose, se fane, seche & tombe. Le fruit s'ouvre comme une grenade ou comme une figue. Le dedans paroît rempli de petites graines d'un beau rouge incarnat. Elles sont enveloppées d'une matiere épaisse comme de la gelée, du plus beau rouge du monde & d'un goût fort agréable, avec une petite pointe aigre qui aiguise l'appétit, & rafraîchit beaucoup : mais la peau de ce fruit est environnée de pointes presqu'imperceptibles, si fines, si piquantes & si faciles à rompre, qu'on n'y peut toucher sans s'en remplir les doigts, & se les mettre tout en sang. Elles passent au travers des meilleurs gants, & causent une démangeaison insupportable. Pour les cueillir sans se blesser, on les sépare de leur tige avec un couteau, on leve de chaque côté une petite tranche avec le même couteau. Ces vuides

fervent à les tenir d'une main, tandis qu'avec le couteau qu'on tient de l'autre, on enleve toute la superficie épineuse. Quelques jours après que le fruit s'est ouvert de lui-même, il n'a presque plus de consistance, & ressemble alors à une gelée liquide : on le mange avec une cuiller. Son suc tache le linge, & teint les urines, mais il ne cause aucun accident, & est au contraire bon pour plusieurs maladies.

C'est dans ce fruit qu'on trouve cet insecte, que le P. Labat nomme Cochenille. Il est, dit ce Voyageur, à peu près de la taille d'une grosse punaise. Sa tête ne se distingue du reste du corps, que par deux petits yeux qu'on y remarque, & par un petite gueule. Le dessous du ventre est garni de six pieds, trois de chaque côté. Ils ont chacun trois articles qui ne sont pas plus gros par une extrêmité que par l'autre, & ne passent pas la grosseur d'un cheveu fort délié. Le dos de cet animal est couvert de deux ailes qui ne sont pas étendues comme celles des mouches. Sans excéder la longueur du corps, elles en embrassent toute la rondeur. Elles sont si délicates, que

l'animal ne peut s'en servir pour s'élever. Avec elles il se soutient quelques momens en l'air, & retarde un peu sa chûte, lorsqu'on lui a fait quitter le fruit qui le nourrissoit. La chaleur du soleil le fait périr sur le champ. Le Pere Labat assure, d'après ses expériences, que cet animal ne prend pas naissance dans le fruit des Raquettes, mais qu'il jette sa semence indifféremment sur tous les arbres où il se rencontre, & qu'étant éclos, il se retire dans tous les fruits d'où il peut tirer sa nourriture, & qui lui communique sa couleur. Aussi voit-on changer celle de l'insecte à mesure que le fruit est plus ou moins coloré. Lorsque cet animal atteint une certaine grosseur, il y a apparence qu'il acquiert la force de voler, & qu'il change de figure comme les vers à soie & d'autres insectes. C'est alors qu'il jette sa semence, & qu'il se reproduit.

Cet insecte multiplie prodigieusement. On en trouve une quantité incroyable, malgré ce que les poules, les fourmis & les vers, qui le recherchent avidement, en détruisent. C'est cet ani-

mal qui sert à faire cette belle couleur que nous connoissons sous le nom d'*écarlate*.

Il est très-facile de multiplier les Raquettes. Il suffit d'enterrer à moitié une de leurs feuilles, pour lui faire prendre racine & produire beaucoup de fruit en peu de tems. Suivant l'opinion du même Voyageur, on en tireroit un avantage considérable, en multipliant encore les Cochenilles, qui feroient le fonds d'un très-riche commerce, & l'on tireroit parti dans nos Colonies d'une quantité de terres qui sont inutiles, c'est-à-dire, trop usées & trop maigres pour produire des cannes de sucre, du tabac, de l'indigo, du roucou, du manioc, &c. D'ailleurs, le fruit des Raquettes a beaucoup de vertus.

L'*Aguacate* ou l'*Avorat*, est un arbre particulier a la Nouvelle Espagne : on n'en trouve dans les Isles Philippines & de la mer du Nord, que parce qu'on l'y a transplanté. Son fruit a ordinairement la figure d'une poire : quelquefois celle d'un limon. Sa couleur est verte en dehors, verte & blanche en dedans, & a un gros noyau Aguacate.

dans le centre. On le mange cuit ou crud avec un peu de fel, parce qu'il eft doux. On y met auffi du fucre, du jus de limon, du plantain rôti. Tous les Voyageurs conviennent qu'il eft d'un goût & d'une faveur admirable, même crud & mangé avec du fel. On tire de fon noyau de l'huile qui approche beaucoup de celle des amandes ameres. La feuille de l'arbre jette une agréable odeur : elle eft feche & chaude au fecond degré.

Sapotier. Le *Sapotier* tient le premier rang parmi les arbres de fon efpece pour la bonté de fon fruit, qui s'appelle *Sapotille noire*. L'arbre eft touffu & de la grandeur du Noyer : mais fes feuilles font plus petites & plus vertes. Le fruit eft rond & revêtu d'une écorce verte très-fine. Sa pulpe a la couleur & le goût de la caffe : on y trouve quatre petits noyaux. Avant fa maturité, il empoifonne le poiffon, & lorfqu'il eft mûr, on en fait prendre aux malades.

La feconde efpece eft la *Sapotille blanche*, qui croît fur un arbre qui reffemble beaucoup au poirier, & qui ne differe de l'autre que par la blan-

cheur de sa poulpe. On lui attribue la qualité de provoquer le sommeil.

La troisieme, qui se nomme *Sapotille ivrogne*, est le fruit d'un arbre qui ressemble au précédent, mais dont les branches sont beaucoup plus belles. Son goût tire un peu sur l'aigre, & est extrêmement agréable. Son écorce est jaune & verte. Sa poulpe est blanchâtre, & n'a que deux petits noyaux.

La quatrieme est la petite espece, qu'on appelle simplement *Sapotille*. L'arbre qui le produit est plus grand & plus touffu que les autres. Le fruit est purpurin en dehors, & d'un pourpre plus vif en dedans. Il a quatre petits noyaux placés chacun dans une niche. On lui donne la préférence pour le goût sur tous les fruits des régions chaudes. On en fait une composition fort agréable qui tient les dents nettes, lorsqu'on en mâche souvent.

Le Mamey de la Nouvelle Espagne ne differe de celui de l'Isle Espagnole que par la couleur de son fruit, qui est jaune en dehors, rouge en dedans, & a un noyau violet. L'amande que ce noyau renferme est amere, & se nomme *Pestle*. On lui attribue beau- Mamey.

coup de vertus, sur-tout dans les lavemens.

Grandille. Le fruit qu'on nomme *Grandille*, croît dans la Nouvelle Espagne sur une plante semblable au lierre. Elle s'entortille autour d'un arbre, le couvre entiérement de ses feuilles. Le fruit est de la grosseur d'un œuf, aussi uni, jaune, verd en dehors, blanchâtre en dedans, avec des pepins qui ressemblent beaucoup à ceux du raisin. Il joint à la douceur de son goût une agréable acidité qui le fait beaucoup aimer des femmes. Carreri prétend qu'on découvre dans sa fleur tous les instrumens de la Passion, comme dans celle de la Grenadille Chinoise.

Nuchtli. Le fruit qui porte le nom de *Nuchtli*, est répandu dans toute l'Amérique; mais celui qui vient dans la Nouvelle Espagne, est meilleur & plus estimé. C'est une sorte de figue dont la poulpe est mêlée de plusieurs sortes de grains, mais plus gros que ceux des figues. Il est couronné comme la nesfle. On en distingue plusieurs especes qui different toutes en couleur. Les unes sont vertes en dehors, les autres jaunes, d'autres tachetées. C'est au blanc

qu'on donne la préférence. Il a le goût de la poire & du raisin. Il se conserve long-tems. Sa principale qualité est de rafraîchir beaucoup, ce qui le rend très-précieux pendant l'été. Celui qui croît dans les terres labourées passe pour le meilleur. Gage fait l'éloge d'une espece qui est rouge; mais on en fait peu d'usage, parce qu'elle teint de couleur de sang la bouche, le linge & l'urine. Ces effets donnerent de l'inquiétude aux premiers Espagnols qui en mangerent. Ils croyoient que c'étoit leur sang qu'ils perdoient, avoient recours aux Médecins; & les remedes qu'ils employoient à la guérison d'un mal imaginaire, leur causoient de véritables maladies. La peau extérieure de ce Neuchtli est épaisse & remplie de petites pointes; mais en l'ouvrant jusqu'aux grains, on en tire aisément le fruit, sans la rompre. Les Espagnols s'amusent aujourd'hui de ce qui leur causoit autrefois de vives allarmes, & présentent du Nuchtli rouge aux Etrangers qui arrivent dans ce pays. Ils mettent encore le fruit entier dans une serviette, & l'agitent. Les petites pointes qui sont

presque imperceptibles s'y attachent ; sans être apperçues ; & ceux qui emploient la serviette à s'essuyer la bouche, se trouvent tout à coup les levres collées, même cousues au point de perdre l'usage de la parole. Ils n'en ressentent aucune douleur ; mais ce n'est qu'après s'être lavés & frottés longtems, qu'ils se délivrent de cet embarras. L'arbre qui porte ce fruit est fort épineux. Ses feuilles sont d'un gris minime, naissent les unes sur les autres. Lorsqu'on les plante elles deviennent arbres. Dans les pays secs & stériles, ce fruit sert d'aliment & de boisson. On mange le fruit & on boit le suc des feuilles.

Buisson des prunes de Coco.

L'arbre qui porte le Coco est trop connu, pour que nous en donnions ici la description. Nous parlerons seulement du buisson des prunes de Coco, qui est fort commun dans certains cantons de la Nouvelle Espagne. C'est un arbrisseau de la hauteur de sept à huit pieds. Ses branches s'étendent beaucoup : il a l'écorce noire & unie. Ses feuilles sont assez grandes, ovales & d'un verd foncé. Le fruit est de la grosseur de nos grosses prunes : mais

il eſt rond. Il s'en trouve cependant de blanc, de noir & de rougeâtre. La peau eſt très-mince & fort unie, la poulpe blanche, molle & ſpongieuſe, plus propre à être ſucée que mordue. Elle renferme un gros noyau dont l'amande eſt molle. Cet arbre aime le bord de la mer, & croît même dans le ſable; mais ſes prunes y ſont ſalées, quoique dans les autres lieux elles ſoient douces, agréables & ſeches.

Vigne de la Nouvelle Eſpagne.

La Vigne de la Nouvelle Eſpagne eſt un arbre qui a deux ou trois pieds de circonférence, & s'éleve de ſept ou huit. Il pouſſe à ſa tête quantité de branches dont les rameaux ſont gros & épais. Ses feuilles reſſemblent aſſez à celles du lierre; mais elles ſont plus larges & plus fermes. Le fruit eſt de la groſſeur ordinaire du raiſin, & croît en grappes ſur toutes les parties de l'arbre. Il devient noir en mûriſſant, quoiqu'il ſoit rougeâtre dans l'intérieur. Son noyau eſt fort gros, & lui laiſſe peu de ſubſtance: mais elle eſt agréable & ſaine. Le tronc & les branches ſont un bon bois de chauffage.

Bois de Campêche. Nous avons parlé du bois de Campêche à l'article de la baie de ce nom.

Abricotier du Mexique. L'arbre que les Espagnols ont nommé l'*Abricotier Mexiquain*, est plus haut que nos plus grands chênes. Ses feuilles ressemblent à celles du laurier sauvage, & son écorce à celle du poirier. La chair de son fruit est peu différente de celle de nos abricots, quoiqu'il ne leur ressemble nullement par la figure. Il est de la grosseur du melon, & couvert d'une peau dure & épaisse. Il l'emporte beaucoup sur l'abricot par l'odeur & le goût. Les Espagnols cultivent cet arbre, & font des confitures de son fruit. Ils en ont transplanté dans l'Isle Espagnole, où l'on observe que l'odeur du fruit attire les sangliers, & que ceux qui s'en nourrissent ont la chair trèsbonne.

Arbres à baume. Les Provinces de Chiapa & de Guatimala produisent des arbres qui donnent un baume blanc, mais moins estimé que celui de *Tollu*, aux environs de Carthagene.

Pins. Les Pins de la Nouvelle Espagne sont d'une hauteur médiocre, & ne portent que des especes de pommes

qui croiſſent ſur les boſſes, les nœuds & les autres excreſcences de l'arbre. Les feuilles de cet arbre ſont comme enveloppées les unes dans les autres, juſqu'à ce qu'elles s'élargiſſent vers la pointe. Elles ſont aſſez épaiſſes, longues de dix à douze pouces, & ſi ſerrées qu'elles retiennent l'eau de pluie. On a déja remarqué que c'eſt une admirable reſſource pour ceux qui ſont preſſés par la ſoif. On en fait ſortir l'eau de pluie, en enfonçant un couteau dans les feuilles, & on la reçoit dans ſon chapeau pour la boire. Acoſta dit que les pommes de cet arbre ſont fort agréables au goût, qu'on les mange coupées par morceaux & trempées dans de l'eau & du ſel.

La *Molle* eſt un arbre du Mexique. Molle.
On lui attribue de grandes vertus. Quelques-uns le croient originaire du Pérou; mais il vient beaucoup mieux dans la Nouvelle Eſpagne. On tire de ſes rameaux une eſpece de vin ou de liqueur qu'on emploie à divers uſages.

Le *Palto* eſt un grand arbre : il a Palto.
pour fruit une eſpece de pomme, dont la chair eſt fort molle, & renferme une eſpece de noyau. Il eſt aſſez bon



au goût, & eſt fort ſain. Il vient auſſi au Pérou.

Chicapotes. Les *Chicapotes* ſont un excellent fruit qui croît dans les pays chauds. Les Mexiquains en font une eſpece de marmelade, qui approche du goût & de la couleur du Cotignac.

Annone. L'*Annone* de la Nouvelle Eſpagne l'emporte ſur celle des Philippines, & de tous les autres pays de l'Amérique.

Cappollies. Les *Cappollies* ſont une eſpece de ceriſe, dont le noyau eſt plus gros que celui des nôtres. Ce fruit eſt très-agréable. Il paroît, ſuivant le témoignage de pluſieurs Voyageurs, qu'il ne vient qu'au Mexique.

Coton. Le Coton eſt très-commun au Mexique. Il vient ſur des arbriſſeaux comme en Aſie, & ſur de grands arbres.

Amatcaſtic. L'*Amatcaſtic*, que pluſieurs Voyageurs nomment *Texcalamatl* ou *Tepeamatl*, eſt un grand arbre qui a les feuilles larges comme celles du lierre, purpurines, à peu près de la forme d'un cœur. Il porte une eſpece de petites figues d'un rouge qui tire auſſi ſur le pourpre, & remplies d'une petite graine rouge. En décoction il eſt très-bon pour la fievre. Il fait évacuer la

bile par des vomiſſemens & par les ſelles.

Le *Capalxocotl* tire ſon nom de la reſſemblance de ſon odeur avec celle du *Copal*, qu'on nomme auſſi *Pompoque*. Cet arbre reſſemble à notre ceriſier. Il porte pour fruit des eſpeces de petites pommes douces, mais fort aſtringentes. Leur principale vertu eſt dans le ſuc qui eſt viſqueux, & qu'on croit bon pour les fievres dyſſentériques. Capalxocotl.

Le *Quahuayohuatli* ou *Quahtlalatzin*, eſt un grand arbre dont le tronc eſt fort gros, rouge & tortu, & qui jette beaucoup de branches. Ses feuilles ſont celles de l'*Adleſe* ou du *Rhododendra*, c'eſt-à-dire, longues & étroites. Son fruit eſt rond, mais applati comme les féves marines, & moins gros. Cinq ou ſix de ces eſpeces d'amandes rôties & macérées dans le vin, font une excellente purgation. Il faut en ôter les membranes dont elles ſont couvertes, & qui les diviſe par le milieu. Ximenes dit que le fruit, lorſqu'il eſt mûr, fait beaucoup de bruit en s'ouvrant, & qu'il s'élance auſſi loin que s'il étoit pouſſé avec Quahuayohuatli, ou Quahtlalatzin.

une arme à feu. L'arbre, dit-il, eſt grand ; ſes feuilles ſont celles du mûrier, mais plus larges, dentelées par les bords, & diviſées par une multitude de petites veines. Son tronc eſt rouſsâtre ; ſon fruit rond, mais applati & rayé comme le melon. Il contient une douzaine de pepins ronds, blancs. On aſſure que deux ſuffiſent pour chaſſer du corps toutes les humeurs nuiſibles, ſur-tout la pituite & la bile. Il faut en ôter la membrane qui les ſépare : elle eſt capable de cauſer des tranchées. Il faut les faire rôtir, les macérer dans l'eau, & les prendre à jeun. Laet en fait beaucoup de cas.

Xahuali. Le *Xahuali* eſt un très-bel arbre, dont les feuilles reſſemblent à celles du frêne. Son bois eſt peſant, & d'un jaune tigré. Son fruit eſt ſemblable au poivre, mais il n'eſt pas couronné. Les Indiens en tirent une eau dont ils ſe lavent les jambes, quelquefois tout le corps pour ſe fortifier & pour ſe noircir. En vain on ſe lave après pour ôter la couleur noire, elle ne diſparoît qu'au bout de quinze jours, à l'exception des ongles, qui ne revien-

nent dans leur état naturel, qu'en croissant & à mesure qu'on les coupe.

Coatl ou Tlapalezpatli.

Le *Coatl* ou *Tlapalezpatli* est un grand arbrisseau qui s'éleve quelquefois de la hauteur d'un arbre. Son tronc devient ordinairement fort épais. Ses feuilles ressemblent à celles des pois ; elles sont petites, oblongues, disposées en épi, & d'un blanc obscur. La substance de son bois est froide & humide. Elle teint l'eau d'une couleur bleue. On la croit excellente pour nétoyer les reins & la vessie, & pour adoucir l'âcreté des urines. Les Espagnols en transportent en Europe sous le nom de *Bois néphrétique*. Lorsqu'elle est macérée dans l'eau pendant quinze jours, elle cesse de la teindre, & perd toute sa vertu.

Higuero.

Le *Higuero* a les feuilles, la figure & la grandeur du mûrier. Son fruit est une espece de gourde de diverses formes. Les Mexiquains en font des tasses qu'ils nomment *Tecomates*. Elles leur servent à prendre du chocolat. Ils en mangent la poulpe.

Xaxocotl.

Le *Xaxocotl* est un arbre dont on connoît plusieurs especes au Mexique. Ximenes en décrit deux : la premiere

a les feuilles de l'oranger, mais elles sont plus petites & velues; les fleurs blanches; le fruit est rond & rempli de grains comme les figues. Ses feuilles sont acides, astringentes, & d'une odeur très-forte. Elles guérissent la galle par les bains. Son écorce est froide, seche & fort astringente. On lui attribue de guérir l'enflure des jambes, les plaies fistuleuses, même la surdité. Le fruit est chaud, sec, & sent la punaise, ce qui ne l'empêche point d'être d'un fort bon goût. La seconde espece porte un fruit beaucoup plus gros, & l'odeur n'en est pas si forte.

Mizquitl. Le *Mizquitl* est un arbre fort commun dans la Nouvelle Espagne, principalement dans les parties montagneuses. Il est épineux. Ses feuilles sont longues, étroites, de la forme de celles de l'ail. Il porte des siliques comme le Tamarinde: ils sont presque de la même figure, remplis de graines qui ont le goût fort agréable, & dont les Montagnards font une pâte qui leur sert de pain. Ximenes croit que c'est la vraie Casse des Anciens, que la négligence seule

a fait ignorer jusqu'à présent. On tire des rejettons de cet arbre une liqueur excellente pour les yeux. L'eau même dans laquelle ils ont trempé, acquiert cette vertu.

Le *Yecotl*, que les Espagnols ont nommé *Palmier des montagnes*, est un arbre composé de deux ou trois troncs qui naissent d'une même racine. Ses fleurs sont blanches & odorantes, formées en ombelles & composées de six pétales. Il porte des fruits assez semblables à la pomme de Pin, de différentes grosseurs, & de la couleur de nos châtaignes. Ximenes dit que ce fruit est froid & visqueux; mais il observe que l'on tire des feuilles de l'arbre un fil plus fin, mais plus fort que celui du Metl ou du Maghey. Yecotl.

Le *Xochiocotzolquaxihuitl* est un arbre résineux, qui donne une espece d'ambre liquide. Il est d'une grandeur extraordinaire. Ses feuilles ressemblent à celles du larix, & sont divisées dans leurs deux parties en trois angles, blanchâtres d'un côté, d'un verd obscur de l'autre, & dentelées à l'entour. L'écorce du tronc & des branches est rouge en partie. On en tire, Xochiocotzolquaxihuitl.

par incision, une liqueur dont l'odeur approche du storax. Elle est chaude au troisieme degré, & fort dessicative. C'est un spécifique contre le spasme & contre les affections hystériques. Il découle encore de cet arbre une huile dont on vante beaucoup l'odeur & les vertus.

Copal. Les Mexiquains donnent le nom de *Copal* à toutes les résines & gommes odoriférantes, & les distinguent par l'addition d'un autre nom. Ils appellent *Copal* par excellence, une résine blanche & transparente qui découle d'un arbre, dont les feuilles ressemblent à celles du chêne; mais elles sont plus longues. Le fruit est rond, rougeâtre, & a le goût de la résine. Elle distille quelquefois d'elle-même, quelquefois par incision. L'arbre croît en divers lieux : mais on observe dans sa forme, comme dans la couleur de sa résine, quelque différence entre celui des montagnes & celui des pays plats.

Il y a un autre *Copal*, dont les feuilles sont larges, déchiquetées & un peu rudes. Cet arbre est de médiocre hauteur. On prendroit ses branches pour une espece d'ailes, d'où sort une résine

blanche, mais un peu différente de l'autre & moins abondante.

Le *Copal quauhxiotl* est un grand arbre dont l'écorce est unie, & se sépare facilement du tronc. Ses feuilles sont longues & étroites, à peu près semblables à la Rue. Son fruit pend en grapes. La résine qui sort de son tronc a l'odeur & la couleur de la précédente.

Le *Tepecopalli quahuitl*, c'est-à-dire, le Copal des montagnes, est un arbre de moyenne hauteur, qui porte un fruit semblable au gland, couvert d'une peau gluante & résineuse, bleu dans sa substance, & bon à divers usages. Il rend une résine fort semblable à l'encens des Anciens. On lui attribue de singulieres vertus pour les maladies des femmes, entr'autres celle de rétablir l'utérus déplacé.

Le *Cuitla copalli*, qu'on nomme aussi *Xioquahuitl*, est un arbre médiocre. Ses feuilles sont petites & rondes. Il porte pour fruit de petites graines en ombelles, visqueuses & fort odorantes. Il rend une gomme qui a quelque odeur, & qu'on prétend chaude au troisieme degré.

Le *Tecopal pitzahuac*, c'est-à-dire, le Copal à petites feuilles, est une espece d'encens qui tire sur le noir. Ses feuilles sont un peu plus grandes que celles de la Rue, & rangées en ordre des deux côtés des branches. Il porte un petit fruit rougeâtre, assez semblable au poivre rond. Il croît aussi en ordre aux côtés des branches.

Le *Xochicopalli*, c'est-à-dire, le Copal fleuri, est un arbre moyen. Ses feuilles ressemblent à celles de la Menthe sarrasine, quoique moins déchiquetées : elles sont jointes trois à trois sur leur tige. Le tronc qui est fort odorant, jette une liqueur de couleur fauve, qui a l'odeur du limon.

Le *Mixquixochicopalli*, ou *Xochicopal*, est un grand arbre à feuilles d'Oranger ; son tronc est rayé de blanc. Ses fleurs sont rougeâtres & très-petites. Il donne une résine couleur de feu. Elle est chaude presqu'au troisieme degré, un peu astringente & dessicative, d'une odeur douce, bonne par fumigation pour les maux de tête causés par la fraîcheur. Elle remédie aux suffocations utérines. En un mot, c'est un très-bon remede pour toutes

les

les maladies froides & humides.

L'*Holquahuitl* donne une résine que les Mexiquains nomment *Holli*, & les Espagnols *Ule*. Il y en a deux especes. Une dont le tronc est uni & roussâtre, rempli d'une poulpe grasse & visqueuse. Ses fleurs sont blanches & ses feuilles fort grandes. Il produit sur son tronc une sorte de petites bourses rougeâtres & remplies d'un petit fruit blanc, de la forme des avelines, couvert d'une peau brune & d'un goût fort amer. Sa résine, qu'il donne par incision, est d'abord couleur de lait, & devient noire par degrés. On en fait des boules dont les Indiens se servent pour se frotter le corps. Ils prétendent qu'elle donne beaucoup de souplesse. Ils la mangent avec certains vers qu'ils nomment *Axin*, & la regardent comme très-bonne pour provoquer l'urine, nétoyer la vessie. Ses feuilles desséchées & pilées sont un mortel poison pour les lions, les tigres, & pour la plupart des bêtes féroces.

Le *Tecomahuca* est un grand arbre dont les feuilles sont rondes & dentelées. Il porte à l'extrêmité de ses branches un petit fruit rond, jaunâ-

tre, rempli d'une graine ſemblable à celle du cotonier. La ſubſtance du tronc eſt d'un goût âcre, mais d'une agréable odeur. Il en ſort quelquefois naturellement, mais ordinairement par inciſion, une réſine qui a toutes les qualités des précédentes, & qu'on prend pour une ſorte de myrrhe.

Le *Caranna* eſt une réſine qui ſort d'un grand arbre, dont le tronc eſt uni, d'un rouge éclatant & d'une forte odeur. Ses feuilles reſſemblent à celles de l'olivier, & ſont diſpoſées en forme de croix. On attribue autant de vertu à ſa réſine qu'à celles dont nous avons parlé.

L'*Hutzochitl* donne une liqueur fort ſemblable au baume de Syrie, & qui ne lui cede ni par l'odeur ni par les autres qualités. C'eſt un arbre de la hauteur de l'oranger, qui a les feuilles de l'amandier, mais plus grandes & plus aiguës. Il porte à l'extrêmité de ſes branches des fleurs jaunes à feuilles longues & étroites, qui contiennent une ſorte de ſemence brune. Dans toutes les ſaiſons, mais principalement à la fin des pluies, cet arbre donne, par inciſion, une liqueur d'un

jaune noirâtre, d'un goût âcre & amer & d'une odeur forte, mais extrêmement agréable. On la tire aussi des branches, en les hachant fort menu & en les faisant bouillir dans l'eau. On recueille la substance à mesure qu'elle surnage : mais ce baume est moins estimé que l'autre. On tire aussi des semences de l'arbre, une huile de la plus agréable odeur. Elle ressemble assez à l'huile d'olive, & a presque les mêmes vertus que le baume.

Les Provinces méridionales du Mexique produisent en abondance une sorte de Cedres. Les feuilles en sont petites, longues, étroites, à peu près comme celles du pêcher : elles croissent par bouquets. Leur couleur est un verd pâle. Elles sont minces, souples, frisées vers la pointe, & lorsqu'on les froisse dans la main, elles rendent une liqueur onctueuse & d'une odeur aromatique. L'écorce de l'arbre est épaisse, rude, grise & adhérente. On prétend qu'il y en a de mâles & de femelles, que le mâle est plus rouge & plus compact ; ce qui le rend plus facile à travailler que

Especes de Cedres.

l'autre. Il devient très-grand, sur-tout dans les terres arides, qu'il aime mieux que les grasses. Les Espagnols en font des poutres, des chevrons, des planches, des cloisons & des meubles. Les Indiens n'en connoissent pas de meilleur pour faire des pirogues & des canots. Outre qu'il est léger, il est comme à l'épreuve du naufrage, parce qu'il ne se brise pas facilement. Son odeur qui lui a fait donner le nom de *Cedre*, est extrêmement agréable. Il ne se corrompt presque jamais. On croit en trouver la cause dans une gomme très-âcre & très-amere, qui en éloigne les vers & les poux de bois, & qui communique son amertume aux alimens qu'on fait cuire sur un feu de son bois. Son odeur ne se fait sentir que lorsqu'il est bien sec. Il en jette une fort mauvaise & fort dégoûtante jusqu'à ce qu'il ait perdu toute son humidité, ce qui arrive aussi au bois de Sainte-Lucie. Le tronc & les branches de cet arbre jettent, par intervalles, des grumeaux d'une gomme claire, nette & transparente, qui durcit à l'air, & qu'on emploie aux mêmes usages que la gomme arabi-

que. Peut-être en tireroit-on beaucoup plus par incision.

Différentes especes de Mangles.

On distingue sur les côtes méridionales de la Nouvelle-Espagne, trois sortes de Mangles : les noirs, les rouges & les blancs. Le noir, qui est le plus grand, a le tronc de la grosseur d'un chêne, & s'éleve ordinairement d'environ vingt pieds. Il est fort dur & bon pour la charpente, mais d'une pesanteur extraordinaire. Le Mangle rouge croît près de la mer & des rivieres. Son tronc est moins gros que celui du Mangle noir : mais il pousse plusieurs racines de la grosseur de la jambe : elles s'élevent à huit ou dix pieds de terre, ce qui rend les lieux, où cet arbre croît, presqu'impraticables. Le bois en est dur & bon à divers usages. Son écorce, qui est rouge en dedans, sert à tanner les cuirs. Le Mangle blanc n'arrive jamais à la même grosseur des autres, & n'a pas la même utilité.

Pengoin.

On trouve sur ces côtes, particuliérement dans la baie de Campêche, sur la mer du Nord, une espece de fruit qui se nomme *Pengoin*. Il y en

a deux eſpeces, l'une jaune, l'autre rouge. La premiere eſpece croît ſur une tige verte de la groſſeur du bras & de la hauteur d'un pied. Les feuilles ont un demi-pied de long ſur un pouce de large : elles ſont bordées de piquans. Le fruit ſort au ſommet de la tige en deux ou trois gros pelotons, composés chacun de ſeize ou vingt pommes, rondes & jaunes, de la groſſeur d'un œuf de poule. La peau en eſt épaiſſe & le dedans rempli d'une petite graine noire, mêlée dans la poulpe du fruit.

Le *Pengoin* rouge a la groſſeur & la couleur d'un oignon ſec. Sa figure eſt celle d'une quille. Il ne croît point ſur une tige, ſort de terre par un bout & y reſte attaché par l'autre. La même racine en produit ſoixante & ſoixante & dix. Ils ſont environnés & comme défendus par des feuilles piquantes & longues d'environ deux pieds. Le fruit de l'une & de l'autre eſpece ſe reſſemble par les qualités. Tous deux tirent ſur l'aigre. Ils paſſent pour fort ſains & ne nuiſent jamais à l'eſtomac. Si on en mange avec excès, on ſent une chaleur extraordinaire au fondement.

La Province de Mechoacan produit un arbre que ses habitans nomment *Chupiri*, c'est-à-dire, *Plante de feu*. Il ressemble au laurier, & a même la forme plus agréable. Ses feuilles sont plus grandes que celles de l'amandier. Ses fleurs sont une espece de rose : mais le suc en est fort âcre. Les Indiens en font cependant usage pour corriger la pituite : mais ils le mêlent avec d'autres. Chupiri.

On vante un arbuste du même canton : on le nomme *Charapeti*. Il pousse une longue & grosse racine, d'un blanc sale au dehors & rougeâtre en dedans. Il en sort une très-grande quantité de petits rameaux d'un verd obscur tirant sur le bleu, ronds, unis. Ils produisent des feuilles semblables à celles de l'oranger, & portant des fleurs blanchâtres qui ont la forme d'une étoile ; mais elles n'ont ni goût ni odeur. Les Indiens prétendent que cette plante est un excellent remede pour le mal vénérien. Ils emploient sa racine en décoction, avec un régime convenable au pays. Elle guérit les tumeurs, les plaies & les autres effets de ce mal, arrête la dys- Charapeti.

ſenterie, rétablir les forces, excite l'appétit, chaſſe la galle & les maladies les plus obſtinées de la peau.

Quammochitl, ou Bois de ſang

Le *Quammochitl* ou *Bois de ſang*, ſe trouve dans la Province de Nicaragua, ſur la mer du Sud & ſur la mer du Nord, à la même hauteur.

Cuhuraqua.

Le *Cuhuraqua* eſt un arbre du Mechoacan. Son tronc eſt épineux. Ses racines ſont blanches & ſarmenteuſes. Elles produiſent de petits rejettons rougeâtres en dehors, & très-rouges en dedans. Ils ſont tortus, ſe couvrent de petites feuilles fort veinées : elles ont la figure d'un cœur. On en diſtingue deux autres eſpeces, dont l'une ſe nomme *Pinguiqua*, l'autre *Jama*. On tire de ces trois arbuſtes une teinture d'un fort beau rouge.

Puntzumeti.

Le *Puntzumeti*, que Ximenes nomme l'*Aſarum* du Mechoacan, eſt une plante très-vantée. Ses feuilles reſſemblent à celles de la vigne; ſa tige, qui n'a pas plus d'une coudée de hauteur, eſt ronde & unie. Ses fleurs ſont jaunes & compoſées de filets fort déliés en forme de chevelure. Elles produiſent de petites ſemences noires. Les racines reſſemblent à celles de l'Ellé-

bore blanc. C'eſt la ſeule partie dont on faſſe uſage dans la Médecine. Elles jettent une petite odeur de muſc & ſont d'un goût âcre. On les croit chaudes & ſeches au troiſieme degré. Leur poudre, au poids d'une dragme, priſe dans du vin ou dans de l'eau de bugloſe ou de citron, adoucit les douleurs néphrétiques, nétoie les reins, fortifie le ventricule dans les affections froides, facilite la digeſtion, ôte les crudités, excite les mois, diſſipe les vents, & joint à toutes ces vertus celle d'être un puiſſant antidote contre tous les venins.

Acuitze-huarira.

Les Eſpagnols ont donné dans leur langue le nom d'*Ennemie des venins*, à la plante qui ſe nomme *Acuitze-huarira*, dans le Mechoacan, & *Chipahuatziz* ou *Zozatequam*, dans d'autres Provinces. Ses feuilles ſont celles de l'oſeille, & ſortent de la racine. Ses tiges ne s'élevent que de deux ou trois pouces, & portent au ſommet des fleurs d'un blanc rougeâtre, qui forment enſemble un bouquet rond. La racine eſt auſſi ronde, blanche en dedans & d'un jaune doré en dehors. On vante ſon goût & ſes vertus.

Son suc & son eau, dans quelque quantité qu'on l'avale, adoucit l'ardeur des fievres, fortifie le cœur, passe pour un excellent antidote & pour un vulnéraire encore plus puissant. Il faut piler la racine & l'appliquer en forme d'emplâtre sur la plaie. Prise en décoction, elle soulage les douleurs des reins, tempere l'acrimonie des urines, excite l'appétit; dissipe les tumeurs du gosier. Enfin elle remédie à presque tous les maux de quelque maniere qu'on l'emploie.

Tlalamatl, ou l'herbe de Jean l'Infant.

Le *Tlalamatl*, que d'autres nomment *Tlacimatl*, ou petite *Cimatl*, & les Espagnols *Herbe de Jean l'Infant*, parce que ce fut lui qui leur en donna la connoissance, a les feuilles rondes, disposées trois à trois, & presque semblables à l'herbe que les Latins appellent *Nummulaire*. Ses tiges sont purpurines & rampantes : ses fleurs rousses & en forme d'épis : sa semence est petite & ronde ; sa racine longue, mince & fibreuse. Elle est froide, seche, astringente, & guérit toutes sortes de plaies. On assure qu'elle avance la maturité des tumeurs & des abscès. Pilée au poids de deux

dragmes, elle adoucit les douleurs qui viennent des maux vénériens. Elle fait sortir toutes les humeurs nuisibles : appliquée sur les yeux, elle diminue l'inflammation. On assure qu'elle tue la vermine.

Le *Pehuame* est une espece de Volubilis, dont les feuilles ont la forme d'un cœur. Ses fleurs sont purpurines. Sa racine est longue, épaisse, couverte d'une peau rougeâtre. C'est de cette partie dont on se sert dans la Médecine. Elle est âcre, odorante, seche & chaude au troisieme degré. En décoction, ou préparée comme la china ou la salsepareille, elle guérit le mal vénérien. On lui attribue quantité d'autres vertus, & les Indiens la comptent entre leurs meilleures plantes. Pehuame.

L'*Enguamba* ne croît que dans le canton d'*Urubapa*. C'est un arbre moyen, dont les feuilles larges & concaves sont divisées par petits nerfs moitié jaunes & moitié rouges. Ses fleurs pendent en grappes, & sont couleur d'herbe. Il s'en forme un fruit noir, plein de grains, dont on exprime une huile jaunâtre, qui est un spécifique pour résoudre les humeurs Enguamba.

& pour guérir les anciennes plaies.

Plantes venimeuses. La Province de Guaxaca est fertile en fruits & en plantes salutaires. On y en trouve une qui est fort venimeuse. Dans le Marquisat del Valle, il en croît une dont les propriétés sont sans exemple. Sa force pour empoisonner dépend du tems qu'il y a qu'elle est cueillie. C'est-à-dire, que pour faire mourir quelqu'un au bout de l'année, il faut qu'il y ait un an qu'elle soit cueillie; ou six mois, si l'on veut qu'elle soit mortelle au même terme. On l'emploie fraîchement cueillie pour ceux qu'on veut faire périr sur le champ.

Savonier. Le *Savonier* est un arbre qui produit une espece de petites avelines, dont l'écume est un excellent savon pour nétoyer les habits. Les coques exposées au soleil prennent un très-beau noir, & ne se fendent jamais. On les fait polir & percer pour en faire des grains de chapelets. Cet arbre vient abondamment dans les Misteques & les Zapotecas. Le Pere Labat dit que la coquille renferme une matiere molasse, visqueuse & fort amere; que c'est de cette matiere dont

on se sert pour blanchir le linge. Le centre de cette noix offre un noyau rond rempli d'une matiere blanche, ferme, & qui a presque le goût de la noisette. On en tire une huile qui n'est pas mauvaise dans sa fraîcheur, & qui éclaire fort bien. L'arbre est droit & rond. Il s'en trouve de deux pieds de diametre & de trente pieds de hauteur. Son écorce est grise, mince, seche & peu adhérente, comme dans tous les bois durs. Il est fort pesant : ses fibres sont fines & pressées. Les meilleures haches se rompent souvent pour l'abattre. On ne l'emploie guere en charpente. Il sert à faire des rouleaux de moulin & des moyeux de roue.

Poivre de Tabasco.

On vante un arbre particulier à la Province de Tabasco. Il est grand, a les feuilles de l'oranger : elles jettent une agréable odeur. Ses fleurs sont rouges comme celles du grenadier, & ont l'odeur de l'orange. Ses fruits sont ronds, noirs lorsqu'ils sont mûrs, & ont l'odeur assez agréable : mais ils sont fort âcres au goût. Ils sont secs & chauds au troisieme degré. On s'en sert au lieu de poivre

dans l'assaisonnement des viandes, & les Espagnols y reconnoissent beaucoup de vertus.

Cannes. La Province de Vera-Paz produit des cannes d'une si prodigieuse grandeur, qu'il s'en trouve de cent pieds de haut & d'une grosseur proportionnée. Aussi les Indiens s'en servent-ils pour leurs édifices.

Tabac. On doit mettre au nombre des plantes de la Nouvelle-Espagne, le Tabac, qui fut découvert en 1520, dans la Province d'Yucatan, & que les Espagnols cultivent avec tant de succès qu'ils en tirent une partie de ce bon Tabac d'Espagne, qu'on nomme *de la Havanne*.

Tlatlanguaie. La plante qui porte le poivre-long du Mexique, se nomme *Tlatlanguaie* & *Acapatli*. Elle a le tronc tortueux comme le sarment, & les feuilles semblables à celles du poivre blanc, mais plus longues & plus aiguës. Son fruit est rond & de différentes longueurs. Ses feuilles jettent une odeur assez forte, & ont le goût très-âcre. Cette plante est seche & chaude au troisieme degré. Jamais sa semence ne mûrit parfaitement. On la cueille

lorſqu'elle commence à rougir. On l'expoſe au ſoleil pour qu'elle acheve de mûrir, & c'eſt dans cet état qu'elle ſe conſerve. Quelques-uns la font ſécher lorſqu'elle eſt encore verte, la mangent & la trouvent aſſez bonne. Elle donne un aſſez bon goût aux viandes, pourvu qu'on ne les approche point du feu après les avoir aſſaiſonnées : la moindre augmentation de chaleur en diſſipe toute la force. La longueur ordinaire de ce poivre eſt d'un demi pied, & ſa groſſeur eſt celle d'une corde moyenne.

Entre les arbuſtes du Mexique, on en trouve un que l'on nomme *Pinahuitzxihuitl*. Il eſt haut de quatre palmes. Ses tiges ſont minces, épineuſes, & ſes feuilles diviſées en ſix parties, qui forment entr'elles comme autant de petits faiſceaux. La racine eſt ſarmenteuſe; les fleurs reſſemblent à celles du châtaignier, & le fruit à la châtaigne : mais il pend en petites grappes, vertes d'abord, enſuite rouſſâtres. Cette plante eſt une eſpece de zoophite, qui ſe retire & ſe flétrit lorſqu'on y touche, même au moindre ſouffle de l'homme ou des animaux. Pinahuitzxihuitl.

Avant la conquête, les Mexiquains n'avoient point de jardins potagers. L'Empereur & les Caciques qui faisoient cultiver si soigneusement des fleurs & des simples dans les grands jardins dont on a donné la description, n'y faisoient mettre, comme nous l'avons dit, aucun légume pour l'usage de leur table. Ils recevoient de leurs vassaux une partie de ces denrées, qui étoient comprises dans le tribut qu'ils leur devoient. Ils faisoient acheter le reste dans les marchés publics. Comme les racines & les légumes servoient beaucoup à la nourriture des Mexiquains, c'étoit, après le maïs, ce qu'ils avoient le plus de soin de cultiver dans les champs. La terre offroit d'elle-même une multitude de racines aux habitans de cet heureux climat. Acosta en nomme un grand nombre qu'il n'a pas cru devoir décrire. Il ne cesse point de répéter que de tous les climats du monde, il n'y en a point de plus riche en plantes, ni dans lequel celles de l'Europe ayent fructifié avec plus de perfection & d'abondance.

§. III.

Fleurs.

Il n'y a point de Nation qui ait autant de goût pour les fleurs que les Mexiquains. Ils en font des bouquets & des couronnes. Les jardins de Montezuma offroient à la vue plus de mille figures humaines, artificiellement composées de feuilles & de fleurs. Ce goût s'est communiqué aux Espagnols, principalement dans les Monasteres. Gage parle avec admiration des agrémens de cette nature qu'il trouva dans plusieurs maisons de campagne, où les Religieux qui se destinent à la Mission des Philippines, font un séjour de quelques mois, pour se disposer, par une vie douce, aux fatigues de leur entreprise. Il dit que les jardins contiennent environ quinze arpens de terre, ornés de toutes sortes de fleurs & partagés par de belles allées de citronniers & d'orangers. On y trouve, avec abondance, des grenades, des figues, des raisins, des ananas, des sapotes, & tous les autres fruits qui naiss-

ſent au Mexique. Les herbes, les ſalades & les cardons d'Eſpagne que l'on vend, apportent un revenu conſidérable aux Couvents. Le déſert des Carmes l'emporte encore ſur toutes ces beautés. La deſcription que le même Auteur en fait eſt raviſſante. Il eſt à trois lieues de Mexico, au Nord-Oueſt, & eſt ſitué ſur une montagne au milieu d'une chaîne de rochers. Entre ces rochers on a conſtruit des grottes en forme de petites chambres qui ſervent de logement aux Hermites, & pluſieurs chapelles ornées de ſtatues & de peintures. On a ſoin d'expoſer à la vue du public des diſciplines, des haires, des ceintures garnies de pointes de fer, &c. pour faire croire que la vie que menent ceux qui habitent ces lieux, eſt très-auſtere. Ce ſanctuaire de la pénitence eſt environné de vergers & de jardins remplis de fleurs & de fruits. Ils ont une lieue de tour. On y trouve, en pluſieurs endroits, des fontaines qui ſortent des rochers, & dont l'eau eſt d'une fraîcheur admirable, & qui, avec l'ombrage des arbres toujours verds, font de cet Hermitage un

des plus délicieux séjours du monde. On ne s'y promene qu'entre les jasmins, les roses & les plus belles fleurs du pays. Il n'y manque rien de ce qui peut réjouir les sens. Chaque Hermite, après huit jours de solitude, retourne au Couvent pour faire place à un autre qui lui succede. Le même Voyageur assure que le nombre des Gentilshommes & des Dames de Mexico, qui vont tous les jours visiter les Hermites, est incroyable, & que tous leur font des présens considérables, pour obtenir quelque part à leurs prieres.

On met au premier rang des fleurs Mexiquaines, celles d'un arbre que les Espagnols ont nommé *Floripondio*, & qui ne porte aucun fruit. Elles ont à peu près la forme du lys, sont un peu plus grandes. Leur blancheur est éblouissante, & leurs étamines approchent de celles du lys. Leur odeur est charmante, sur-tout à la fraîcheur du matin. Cet arbre fleurit, sans interruption, pendant toute l'année. Floripondio.

On trouve dans le même pays un autre arbre que les Mexiquains appellent *Xuchinacaztli*, & les Espagnols Xuchinacaztli.

Oreille, parce qu'elle repréſente en effet l'oreille humaine. Les pétales ſont d'un beau pourpre en dedans, & verds en dehors. L'odeur en eſt auſſi fort agréable.

Yoloxochitl. Le *Yoloxochitl* eſt encore un arbre à fleurs odorantes, qui forment dans leur ombelle un véritable cœur. Elles ſont blanches en dehors & rougeâtres en dedans, grandes, belles & un peu viſqueuſes. On lui attribue pluſieurs qualités, ſur-tout contre les affections hyſtériques.

Cacaloxochitl. Le *Cacaloxochitl* porte des fleurs qu'on vante autant pour leur beauté, que pour l'excellence de leur odeur. Il y en a de bleues, de rouges, de blanches, d'autres qui ſont mêlées de différentes couleurs. Il en naît un fruit à grandes ſiliques rouges. On en emploie la poulpe dans la Médecine pour nétoyer le ventricule & les inteſtins.

Cempoalxochitl. Le *Cempoalxochitl* eſt moins célebre par ſa beauté que par ſes vertus. Le ſuc des feuilles & les feuilles même broyées & infuſées dans de l'eau ou du vin, guériſſent les refroidiſſemens du ventricule, elles provoquent l'urine &

la sueur. Appliquées extérieurement avant l'accès des fievres intermittentes, elles en diminuent la force. Elles dissipent les vents, remédient aux obstructions, relâchent les contractions des nerfs, & sont un très-bon spécifique pour l'hydropisie. Prises dans l'eau froide, elles deviennent un très-bon vomitif. Enfin c'est un excellent remede contre toutes les affections froides, il fait sortir les causes du mal par les urines & les sueurs. On en fait aussi un baume pour les blessures. On en fait bouillir les fleurs dans de l'huile commune, on y joint du suc des mêmes fleurs; on passe le tout à la chausse; on y met un peu de cire, pour lui donner la consistance d'onguent. Ce baume est très-bon pour les plaies & les hémorrhoïdes.

On trouve dans le Mexique une multitude d'herbes auxquelles on attribue différentes qualités. Elles ne nous paroissent pas assez intéressantes pour que nous en fassions ici l'énumération. Herbes.

§. IV.

Progrès des Plantes d'Eſpagne au Mexique.

CHAQUE Province du Mexique offre aujourd'hui tout ce qui croît en Eſpagne ; meilleur dans quelques cantons , pire dans d'autres. On y trouve le froment, l'orge , les poirées , les laitues , les choux , les raves , les oignons, l'ail, le perſil, les navets, &c.

Entre les arbres , ceux qui ont le mieux fructifié, ſont les orangers , les limoniers & les citronniers : on en vit bientôt des forêts.

Les figues , les pêches , les preſſes , les abricots & les grenades même , n'ont pas reſſenti moins avantageuſement la faveur du climat. Il n'en eſt pas de même des poires , des pommes , des prunes , des ceriſes : ſoit que leur culture ait été négligée , ou qu'on n'ait pas aſſez diſtingué l'eſpece qui convient à chaque climat de ce vaſte pays. Le coing y vient en abondance. Les châtaignes , les nêfles , les

cormes, les noisettes & les amandes n'y viennent pas facilement.

§. V.

Oiseaux du Mexique.

Nous commencerons par les oiseaux dont la variété est admirable, au rapport de tous les Voyageurs qui ont donné la description de ce pays.

On donne le premier rang au *Sensoutlé*, pour la beauté de son plumage & l'agrément de son chant. Son nom qui signifie *cinq cens voix*, exprime sa derniere qualité. Il est un peu moins gros que la grive, & d'un cendré très-luisant, avec des taches blanches fort régulieres aux ailes & à la queue. Sensoutlé.

Le *Gorion* est d'un très-beau noir. Son ramage est admirable. Cet oiseau est, à peu prés, de la grosseur de notre moineau. Gorion.

Le *Cardinal* a le ramage très-beau: mais il est encore plus vanté par la beauté de sa figure & de son plumage. Il est de la grandeur d'une alouette de bois. Son bec & son plumage sont du plus beau rouge qu'on puisse voir: sa Cardinal.

tête est ornée d'une huppe de la même couleur. Il est commun dans les parties tempérées de la Nouvelle-Espagne. Il y en a une espece plus petite, mais elle ne chante jamais.

Trigrillo. On estime le chant du *Trigrillo*. Sa couleur est celle du tigre. Il est de la grosseur de la grive.

Cuirlacoche. Le *Cuirlacoche* a les ailes brunes & les yeux rouges. Il est aussi grand que le Sensoutlé, mais il a le bec plus long. Lorsqu'on le garde en cage, on y met une pierre de ponce, afin qu'il y lime son bec, dont la longueur l'empêcheroit de manger.

Cacalotocolt. Le *Cacalotocolt* est de la grandeur d'un merle. Sa couleur est jaune & son chant fort agréable.

Silgueros. Le *Silgueros* est blanc & noir, de la grosseur d'un moineau. On le recherche beaucoup pour la cage.

Différentes especes d'Alouettes. Parmi les Alouettes de bois, il s'en trouve de jaunes & de noires. Elles suspendent leurs nids à certaines plantes avec des crins. Elles ont le chant fort agréable.

Différentes especes de Perroquets. On trouve au Mexique plusieurs especes de Perroquets. Le *Caterinillas* a le plumage entiérement verd.

Le

Le *Loros* l'a verd aussi, à l'exception de sa tête & de l'extrêmité des ailes qui sont d'un beau jaune. Le *Pericos* est de la même couleur, & n'a que la grosseur d'une grive. Le *Guavamayas* a dans son plumage un mêlange de plumes incarnates, vertes & jaunes, avec une belle queue de la longueur de celle du faisan. Il est de la grosseur du pigeon & n'apprend jamais à parler.

On trouve dans ce pays deux especes de faisans ; l'une qui se nomme *Grittone*, a la queue & les ailes noires, & le reste du corps brun ; l'autre se nomme *Reale*, est d'une couleur plus claire, & a sur la tête une espece de couronne. Grittone Reale.

Le *Vicicili* n'a pas le corps plus gros qu'une guêpe. Son bec est long & très délié. Il se nourrit de la rosée & de l'odeur des fleurs, autour desquelles il voltige toujours, sans se reposer. Son plumage est une espece de duvet, mais varié de plusieurs couleurs qui le rendent fort agréable à la vue. Les Indiens font beaucoup de cas de celui du cou & de l'estomac qu'ils mettent en œuvre avec de l'or. Cet oiseau s'endort au mois d'Octobre Vicicili. Gemelli *ubi suprà*.

ſur quelque branche à laquelle il demeure attaché par les pieds juſqu'au mois d'Avril qui eſt la premiere ſaiſon des fleurs. Alors il ſe réveille. C'eſt delà que lui vient ſon nom qui ſignifie reſſuſcité.

Aure. L'*Aure* eſt un gros oiſeau, très-commun dans la *Nouvelle-Eſpagne*. Il eſt de la groſſeur d'une poule d'Inde. Le plumage de ſon corps eſt noir, à l'exception du cou & de la poitrine, où il tire ſur le rouge. Ses ailes ſont noires vers la jointure, & tout le reſte eſt mêlé de couleur de cendre, de jaune & de pourpre. Il a les ongles fort crochus, le bec des perroquets, noir à l'extrêmité, & les narines fort épaiſſes; la prunelle des yeux, les paupieres rougeâtres, le front couleur de cendre & ſillonné de rides, qu'il ouvre & reſſerre à ſon gré, & ſur leſquelles flottent quelques poils crépus. Sa queue, qui reſſemble à celle de l'aigle, eſt moitié noire, moitié cendrée. Il ſe nourrit de ſerpens, de lézards & d'excrémens humains. Il vole preſque continuellement, & avec une force qui le fait réſiſter au vent le plus impétueux. On ne peut manger ſa chair, elle jette une odeur fort puante.

Les *Chiacchialaccas* ſont une eſpece de poules : elles reſſemblent beaucoup aux nôtres ; mais elles ſont plus petites, & leur plumage eſt toujours brunâtre. Chiacchialaccas.

Les bois & les campagnes du Mexique ſont toujours remplis de Coqs d'Inde ſauvages. On les tue au clair de la lune, lorſqu'ils ſont juchés ſur les arbres où ils ont coutume de paſſer la nuit. Coqs d'Inde ſauvages.

On trouve au Mexique diverſes ſortes de Grives. Les unes ſont noires & ſi familieres, qu'elles entrent dans les maiſons. D'autres ont les ailes rouges ; d'autres la tête & l'eſtomac jaunes. On les mange : mais leur chair n'eſt pas ſi fine que celle des nôtres. Grives.

Le *Pivert* du Mexique n'eſt pas plus grand que la tourterelle : il a le bec auſſi long que le corps. Son plumage eſt noir, à l'exception de la gorge où il eſt jaune. On aſſure que de l'eau tiede où l'on a fait tremper ſa langue, eſt un ſpécifique contre les maux de cœur, & que la fumée de ſes plumes guérit d'autres douleurs du corps. Pivert.

Le *Guachichil*, ou *Suceſleur*, eſt un

Carreri tom. 6. Guachichil. petit oiseau qui est sans cesse en mouvement autour des fleurs & qui vit de leur suc. On prétend que, pour dormir, il se suspend par le bec entre les branches des arbres. Les Indiens emploient leurs plumes aux plus beaux ouvrages.

Suppilote. Le *Suppilote* est de la grandeur du corbeau. Il y en a de deux especes, l'une qui a sur la tête une crête de chair & l'autre une hupe de plumes. Ils se nourrissent de charognes & d'immondices. La police défend de les tuer à Vera-Cruz, parce qu'on les croit propres à purifier l'air.

Bourdonnant. Le *Bourdonnant* a le plumage fort agréable, le bec noir & fort délié; les jambes & les pieds d'une extrême délicatesse. Sa grosseur est celle du hanneton. Il ne bat point des ailes en volant, les tient toujours étendues, se meut avec beaucoup de vîtesse & fait entendre un continuel bourdonnement. Il voltige sans cesse au milieu des fleurs & des fruits. Il y pose quelquefois ses deux pieds, puis se retire aussi-tôt & revient avec la même vîtesse. Chaque fleur, chaque fruit l'arrête cinq ou six minutes. On en distingue

deux ou trois especes qui different par la grosseur & par le plumage : mais elles sont toutes fort petites. La plus grosse est noirâtre.

Le *Quam* a la grosseur d'une poule d'Inde. Sa couleur est un brun noirâtre. Il habite les bois, où il se nourrit de baies. Sa chair est excellente. Quam.

Le *Corresò* est un autre oiseau qui se nourrit de baies, & dont la chair est très-brune. Ses os passent pour un poison très-vif; ce qui est cause qu'on a grand soin de les enterrer, de peur que les chiens ne les mangent. Il est plus gros que le Quam. Le mâle est noir, a une hupe sur la tête, & la femelle est d'un brun obscur. Corresò.

On nomme *Corneilles subtiles* une espece de corneilles qui sont de la grosseur du pigeon. Leur plumage est noirâtre, mais le bec & le bout des ailes tirent sur le jaune. Elles bâtissent leurs nids d'une maniere extraordinaire. Ils sont suspendus aux branches des plus grands arbres, même à l'extrêmité des plus hautes & de celles qui s'écartent le plus du tronc. Ils sont éloignés de deux ou trois pieds de la branche à laquelle ils tiennent, & ont la Corneilles subtiles.

figure d'un saladier rempli de foin. Les fils qui attachent le nid à la branche & le nid même sont composés d'une herbe longue fort adroitement entrelâcée. Le fil est délié proche la branche & plus gros vers le nid. On apperçoit à un des côtés du nid un trou qui sert d'entrée à l'oiseau. Le même arbre porte quelquefois vingt de ces nids suspendus, ce qui forme un spectacle assez agréable.

Corneilles carnassieres. Les *Corneilles carnassieres* sont noirâtres, à peu près de la grosseur de nos Corbeaux. Elles ont la tête sans plumes. Leur cou, qui en est aussi presque tout dégarni, est si rouge, qu'en les voyant d'une certaine distance, on les prendroit pour des coqs d'Inde. Il y en a qui sont totalement blanches; mais elles ont aussi la tête & le cou chauves. On n'en voit jamais plus de deux de la derniere espece à la fois. Les coupeurs de bois regardent les blanches comme les rois de l'autre espece. Dans les troupes de noires, il s'en trouve toujours une blanche, & lorsqu'elles s'assemblent autour d'une carcasse, c'est la blanche qui commence la curée, au-

cune noire n'ose y toucher tant qu'elle continue de manger, & fondent toutes ensemble sur la proie, aussi-tôt que la blanche prend son vol.

Différentes especes de Canards.

On trouve trois sortes de Canards au Mexique. Les uns, plus petits que les nôtres, se perchent sur les arbres secs & ne vont à terre que pour manger; d'autres, qui se nomment en langue du pays *Canards siflans*, parce que leurs ailes font une espece de siflement dans leur vol: ils se perchent comme les premiers; les troisiemes ne se perchent point, vivent comme ceux de l'Europe & leur ressemblent. La chair des trois especes est fort bonne.

Tout-bec.

L'oiseau que l'on nomme *Tout-bec*, tire ce nom de la grosseur de son bec, qui est aussi gros que le reste du corps. Les plus gros ne le sont pas plus que nos piverts, & leur ressemblent assez par la figure: mais il s'en trouve de plus petits qui sont beaucoup plus rares.

Cogreco.

Le *Cogreco* a les ailes courtes. Il est moins gros & moins rond que la perdrix, mais il en a la couleur. Il court sur terre, dans les bois marécageux ou sur le bord des Criques. Il a une

eſpece de ramage qu'il fait entendre ſoir & matin. Sa chair eſt fort délicate.

Faucon pêcheur. Le *Faucon pêcheur* reſſemble par la figure & la couleur à nos plus petits faucons : il en a le bec & les ſerres. On le trouve ordinairement perché ſur les branches des arbres ou ſur les branches ſeches qui ſont près de la mer ou des rivieres. Dès qu'il apperçoit quelque poiſſon, il y vole à fleur d'eau, le prend avec ſes ergots & s'éleve en l'air, ſans toucher l'eau de ſes ailes. Il n'avale pas le poiſſon entier, comme font d'autres oiſeaux qui en vivent ; il le déchire avec ſon bec & le mange par morceaux.

Merles. Les *Merles* de la Nouvelle-Eſpagne ſont un peu plus gros que les nôtres. Ils ont la queue un peu plus longue, & leur ramage eſt un caquet comme celui des pies ; mais leur couleur n'eſt pas différente.

Tourterelles. On diſtingue trois ſortes de tourterelles dans ce pays : les unes ont le jabot blanc ; les autres ſont brunes, & les troiſiemes, d'un gris fort ſombre. Les premieres ſont les plus groſſes & ont le reſte du corps tirant ſur le bleu.

Elles ont la chair fort délicate. Celles de la feconde efpece font plus petites & moins graffes que les premieres. Les troifiemes font plus groffes qu'une allouette & fort graffes.

On a donné le nom d'*Oifeau du Tropique* à une efpece d'oifeau qu'on ne voit effectivement que vers ce cercle, foit en mer, foit fur les côtes où il fait ordinairement fon nid. Il eft de la groffeur d'un pigeon, rond comme la perdrix, & tout blanc. Son bec eft jaune, gros & court. Il a fur le croupion une longue plume d'environ fept pouces de long, qui lui tient lieu de queue. Il y a apparence que c'eft le même que nos matelots nomment *Paille-en-cu*, & qu'on trouve fur les côtes d'Afrique vers la même hauteur. Oifeau du Tropique.

Le *Totoqueftal* eft un oifeau de la groffeur du pigeon ramier. Son plumage eft verd & fa queue fort longue. Les Mexiquains fe paroient de fes plumes dans leurs plus grandes fêtes. Totoqueftal

La *Boubie* eft un oifeau aquatique, un peu moins gros qu'une poule, & d'un gris clair. Il eft plus blanc dans les ifles que fur les côtes de la terre ferme. Son bec eft plus gros & plus Boubie.

long que celui des corneilles. Ses pieds sont plats comme ceux du canard. Cet oiseau est fort stupide. A peine il s'écarte du chemin par lequel il voit venir des hommes. Du côté de la mer du Sud, il fait son nid à terre, & dans la mer du Nord, il le fait sur les arbres. Sa chair est noire & a le goût de poisson.

Guerrier. Le *Guerrier* est un autre oiseau aquatique qui a la grosseur du Milan, auquel il ressemble par la forme : mais il est noir, à l'exception du cou qui est rouge. Il vit de poisson, se tient en l'air comme le Milan, s'élance sur les poissons qu'il apperçoit, les enleve avec le bec & retourne dans l'air sans avoir même touché à l'eau que du bout du bec. Ses ailes sont fort longues, & ses pieds ressemblent à ceux des oiseaux ordinaires. Il fait son nid tantôt à terre, tantôt sur les arbres, suivant les commodités qu'il y trouve.

Oiseau monstrueux. Ximenes donne la description d'un oiseau du Mexique, & l'appelle monstrueux. Il est de la grandeur du gros coq d'Inde & presque de la même forme. Son plumage est blanc, moucheté de quelques petites taches noires. Il a

le bec d'un Epervier, mais plus aigu. Il vit de proie ſur mer & ſur terre. Son pied gauche reſſemble à celui d'une oie, & lui ſert à nager. Le droit eſt ſemblable à celui du faucon. C'eſt avec ce dernier qu'il tient ſa proie dans l'eau comme dans les airs.

VI.

Quadrupedes du Mexique.

On diſtingue trois ſortes de quadrupedes dans la Nouvelle-Eſpagne ; ceux qu'on y a portés d'Europe, ceux de la même eſpece qu'on y a trouvés, & ceux qui ſont particuliers au pays. Les vaches, les brebis, les chevres, les porcs, les chevaux, les ânes, les chiens & les chats. La facilité avec laquelle ces animaux ſe ſont multipliés dans ce pays eſt ſurprenante. Le nombre des brebis eſt prodigieux ; mais la laine eſt ſeche & groſſiere, on ne l'emploie qu'à faire de gros draps & des couvertures pour les Indiens. Ces troupeaux innombrables ne ſervent qu'à rendre la chair, le lait & le fromage à très-grand marché. Moutons.

Vaches. Les *Vaches* se sont multipliées dans la même proportion, & rapportent des avantages plus considérables au pays. On distingue parmi elles les vaches domestiques, dont on tire le lait, la chair, les veaux, comme en Europe, tandis qu'on emploie les bœufs au travail. Les vaches sauvages qui habitent les montagnes & les forêts, n'ayant point de maîtres, sont comptées au nombre des bêtes de chasse : elles appartiennent à ceux qui les domptent ou qui les tuent. On les rencontre quelquefois par milliers dans les campagnes, & l'on ne leur fait la guerre que pour en enlever les peaux. Ceux qui font métier de tuer ces animaux, accoutument leurs chevaux à cette chasse. Ils avancent avec tant de diligence, que le cavalier n'a nul embarras à les conduire. Pour armes, ils ont un fer de la figure d'un croissant, qui peut avoir cinq ou six pouces d'une corne à l'autre & qui a un tranchant fort aiguisé. Ce fer est enchâssé par une douille au bout d'une hampe de quatorze ou quinze pieds de long. Le chasseur pose son épieu sur la tête du cheval, le fer en avant & court après

la bête. Lorsqu'il l'a joint, il fait tous ses efforts pour lui couper le jarret. Son cheval fait aussi-tôt un tour à gauche pour éviter l'animal que la douleur rend furieux, & qui court sur lui de toute sa force. Si les ligamens du jarret ne sont pas tout-à-fait coupés, il ne manque pas de les rompre, par les efforts qu'il fait, & n'ayant plus que trois jambes, il cesse de courir avec la même vîtesse. Alors le chasseur se rapproche à petits pas & frappe l'animal avec son fer sur une des jambes de devant. Ce coup le renverse : le chasseur met promptement pied à terre, & avec un couteau dont il est toujours muni, il frappe l'animal sur la nuque, un peu au dessous des cornes, & ne manque presque jamais de lui faire sauter la tête. Cette opération étant finie, il va chercher une autre proie & laisse l'animal qu'il a tué aux écorcheurs dont il est toujours suivi. Les Espagnols ont la précaution de ne détruire que les vieilles vaches & les vieux taureaux.

La guerre qu'on fait sans cesse à ces animaux, les a rendus si féroces, qu'il y a beaucoup de danger pour un homme seul à les tirer dans les Savanes.

Les vieux taureaux qui ont déja reçû quelque blessure n'attendent pas toujours qu'ils soient poursuivis, pour se précipiter sur les chasseurs. Lorsqu'on approche d'un troupeau, toutes les bêtes qui le composent se rangent comme en bataille; & se tiennent sur la défensive. Les vieux taureaux sont à la tête, les vieilles vaches ensuite & le jeune bétail est à la queue. Si l'on tourne à droite ou à gauche pour attaquer l'arriere-garde, les vieux taureaux ne manquent point de tourner en même-temps & de faire face aux chasseurs. Cette raison empêche de les attaquer en troupe. On les observe, pour surprendre ceux qui s'écartent dans les Savanes. Un taureau légérement blessé prend ordinairement la fuite : mais si la blessure est considérable, il s'élance, tête baissée, sur le chasseur. On assure qu'une vache, dans le même cas, est plus dangereuse encore, parce qu'elle attaque le chasseur les yeux ouverts; au lieu que le taureau les ferme, ce qui donne beaucoup de facilité à l'éviter. Il est certain que les cuirs qu'on transporte en Europe font une des plus constantes richesses de la Nouvelle-Espagne.

Les *Chevres*, qui ſont en très-grand nombre dans ce pays, fourniſſent non-ſeulement du lait & des cabris, mais encore un fort bon ſuif qui ſert à éclairer, & à préparer le maroquin. Chevres.

Le climat eſt ſi propre aux chevaux, qu'ils y ont multiplié prodigieuſement : ils y ſont auſſi bons qu'en Eſpagne même. On s'en ſert pour voyager, & l'on n'emploie que des mules pour le tranſport des marchandiſes & du bagage. Une loi qu'on croit auſſi ancienne que l'établiſſement des Eſpagnols dans ce pays, oblige tous les habitans des villes & des bourgs de fournir à ceux qui voyagent avec un paſſe-port des Officiers Royaux, l'hoſpice, des vivres & des chevaux ſur toute leur route, ſans autre rétribution qu'une légere diminution d'impôts. Chevaux.

On trouve au Mexique des chevaux ſauvages, mais en plus petite quantité que dans l'Iſle Eſpagnole, où l'on aſſure qu'on en voit courir des troupes de cinq cents au moins. Lorſqu'ils apperçoivent un homme à quelque diſtance, un d'entr'eux ſe détache, approche de la perſonne, ſouffle des naſeaux, & prend une autre route en ga-

lopant de toute sa force : à l'instant tous les autres le suivent. Quoiqu'ils soient de la même race que les chevaux domestiques, ils ont dégénéré dans les forêts qu'ils habitent. La plupart ont la tête grosse, les jambes raboteuses & le cou long. Ils sont d'ailleurs fort propres au travail & s'apprivoisent facilement. Pour les prendre, on tend des lacs de corde sur les routes qu'ils fréquentent : ils ne manquent jamais d'y donner ; mais ils s'étranglent lorsqu'ils sont arrêtés par le cou. Aussi-tôt qu'on les a pris, on les attache au tronc d'un arbre & on les laisse deux jours sans boire & sans manger. Dès le troisieme, on leur présente de la nourriture, &, en la voyant, ils sont aussi doux que s'ils avoient toujours vécu parmi les hommes. On assure que ceux qu'on a lâchés, après les avoir nourris pendant plusieurs jours, sont revenus ensuite dans les mêmes lieux, & que fleurant leurs maîtres, ils les ont reconnus & se sont laissés reprendre.

Chiens sauvages.

On trouve dans ce pays quantité de chiens sauvages. On attribue leur origine à ceux que les premiers Espagnols qui passerent dans ce pays amenerent

avec eux, & qui, après avoir perdu ou quitté leurs maîtres, se répandirent dans les bois. La plupart ressemblent à nos lévriers : ils marchent en troupes. Quoiqu'extrêmement voraces, ils manquent de hardiesse pour attaquer les chevaux & les vaches : mais ils mangent les veaux & les poulains. Un sanglier ne leur fait pas peur : ils l'attaquent & ne le quittent point qu'ils ne l'ayent dévoré. Il y a des chiens originaires du Mexique.

Les conquérans du Mexique assurent qu'avant leur arrivée dans ce pays, il y avoit des lions, des tigres, des ours, des sangliers, des cerfs & des renards : mais ces animaux n'ont pas une exacte ressemblance avec ceux de notre hémisphere.

Animaux originaires du Mexique, & qui ressemblent aux nôtres.

Les *Lions du Mexique* ne sont pas roux : ils n'ont point de crins comme ceux de notre continent. Leur couleur ordinaire est grise, & loin d'être si furieux que les Lions d'Afrique & d'Asie, ils se laissent prendre, ou tuer à coups de pierres ou de bâtons, dans un cercle d'hommes, où l'on n'a pas de peine à les renfermer. S'ils sont poursuivis par des chiens, ils grimpent sur les ar-

Lions du Mexique.

bres, d'où les chasseurs les abattent facilement à coups de lance ou d'arquebuse.

Tigres. Les *Tigres* ont la couleur de ceux d'Afrique & ne sont pas moins dangereux par leur adresse & leur cruauté : mais ils ne sont ni si grands ni si gros. On prétend qu'ils ont une haine particuliere contre les naturels du pays, & qu'au milieu de plusieurs Espagnols, ils choisissent toujours un Indien pour le dévorer.

Ours. Les *Ours* ont la figure & la férocité des nôtres : mais ils ne sont pas communs dans ce pays. Pendant le jour, ils se terrissent & ne cherchent leur proie que pendant la nuit.

Sangliers. Les *Sangliers*, que les Mexiquains nomment *Sainos*, sont beaucoup moins forts que ceux d'Europe, &, ce qui est étrange, ont leur nombril sur le dos. Ils vont en troupes dans les bois. Leurs dents sont tranchantes & les rendent d'autant plus terribles, qu'ils attaquent eux-mêmes les chasseurs. Ceux qui leur font la guerre sont obligés de monter sur des arbres, où ces animaux ne les ont pas plutôt découverts, qu'ils accourent en grand nombre. Ils mordent

le tronc de l'arbre, lorſqu'ils ne peuvent nuire à l'homme : mais on les tue facilement dans cette ſituation. La vue de ceux qu'on a tués, ou le bruit des armes à feu, fait fuir tous les autres. Leur chair eſt très-bonne : mais il faut avoir ſoin de leur couper le nombril qui, comme on vient de le dire, eſt ſur le dos : il ſe corrompt dans l'eſpace d'un jour.

Les forêts du Mexique ſont remplies de cerfs : mais d'Acoſta prétend que la plus grande partie ſont ſans cornes. Cerfs.

Les *Renards* du Mexique ne ſont pas plus grands que nos chats. Ils ont le poil blanc & noir & la queue très-belle. Lorſqu'ils ſont pourſuivis, ils s'arrêtent, après avoir un peu couru, &, pour ſe défendre, rendent une urine ſi puante, qu'elle empoiſonne l'air dans l'eſpace de cent pas. S'il en tombe ſur quelqu'une des hardes des chaſſeurs, on eſt obligé de les mettre quelque-temps en terre, pour en diſſiper l'odeur qui eſt inſupportable. Renards.

Les *Loups* de la Nouvelle-Eſpagne reſſemblent au léopard, ſi l'on en croit Gemelli & Carreri. Loups.

Le *Béoti*, que les Eſpagnols ont

Animaux originaires du Mexique.
Dante.

nommé *Dante*, ou *Vache du Mexique*, est un animal sans cornes, de la grandeur d'une petite vache. Son cuir est fort estimé pour sa dureté qui le rend impénétrable à toutes fortes de coups. Lorsque cet animal a trop de sang, il se frotte les jambes contre une pierre & se fait saigner. Les Mexiquains font beaucoup de cas de sa chair.

Sibole.

On donne le nom de *Sibole* à un autre animal qui est de la grandeur d'une vache. On en estime la peau qui est fort douce & dont les poils sont fort longs.

Animal dont le nom est inconnu.

On trouve dans la Province de Vera-Paz un animal sauvage, qui n'est pas moins gros que l'ours, & qui a le poil noir, la queue large, des mains & des pieds presque de la forme humaine; la face large, sans poil, ridée & le nez camus, à peu près comme les Negres.

Daims.

La Province de Guatimala produit une espece de Daims qui ont deux ventricules, l'un pour la digestion des alimens, l'autre sert de réceptacle à diverses sortes de bois pourri. On ne devine pas quel peut être le but de la nature dans une organisation si singuliere. Les Mexiquains mangent la chair

de ces animaux, quoiqu'elle soit visqueuse.

Le *Squache* est plus gros qu'un chat, a la tête assez semblable à celle du Renard. Il a les oreilles courtes & le museau long. Ses pieds sont armés de griffes aiguës qui lui servent à monter sur les arbres. Sa peau est couverte d'un poil court, fin & jaunâtre. Sa chair est saine & de très-bon goût. Il ne mange que de très-bons fruits, principalement des Sapotilles, dont les arbres sont sa retraite ordinaire. Lorsqu'on les prend jeunes; on les apprivoise aussi facilement que les chiens, & on les dresse de même. Cet animal est fort commun dans la Province d'Yucatan. Squache.

L'*Ours à fourmis* est de la grosseur d'un chien de bonne taille. Il a le poil rude & d'un brun qui tire sur le noir, les jambes courtes, le museau long, de petits yeux, la gueule fort petite & la langue aussi déliée qu'un ver de terre de cinq ou six pouces de long. Cet animal ne se nourrit que de fourmis, & ne se trouve guere qu'auprès des fourmillieres. Pour les prendre, il couche son museau à terre, sur les bords du sentier où elles pas- Ours à fourmis.

sent, pousse la langue au travers de ce sentier. Les fourmis s'y arrêtent, & dans un instant elle en est couverte. Alors il la tire, & les avale. Il recommence le même exercice aussi longtems qu'il a faim. Quoique ces animaux jettent une odeur de fourmi, leur chair peut se manger. On en trouve beaucoup dans le Continent du Mexique & sur les côtes de la mer du Sud.

Sloth. Le *Sloth* est couvert d'un poil brun. Il est un peu moins gros que l'ours à fourmis, & n'est pas si hérissé. Il a la tête ronde, les yeux petits, & le museau court, les dents fort aiguës, les jambes courtes, & les griffes longues & perçantes. Il se nourrit de feuilles. Il est si lourd, qu'après avoir mangé toutes les feuilles d'un arbre, il passe cinq ou six jours à en descendre, pour en chercher un autre. Quoique fort gras en quittant le premier, il arrive fort maigre sur un autre. Dampier assure qu'il emploie neuf ou dix minutes pour avancer un pied à la distance de trois pouces. Il dit qu'il en a frappé quelques-uns pour les animer; mais ils paroissent insensibles. Rien ne les

effraye, & ne peut les contraindre à marcher plus vîte. Il y a beaucoup d'apparence que c'est le même animal dont on a parlé dans la description de la côte de Guinée sous le nom de Paresseux.

Aicotochtli ou Armadillo.

L'*Armadillo* tire son nom d'une armure. Il est de la grosseur du cochon de lait ; mais il a le corps plus long. Il a le dos couvert d'une écaille qui se rejoint sur le ventre, où elle ne laisse que la place des quatre pattes. Il a la tête petite, le grouin du porc & le cou assez long. Dans sa marche, il montre entiérement sa tête : mais la moindre crainte la lui fait cachèr sous son écaille. Il y retire aussi ses pieds, & demeure immobile comme une tortue de terre. Son écaille est partagée en croix au milieu du dos, & ces jointures lui servent à se retourner. Ses pieds ressemblent à ceux de la tortue de terre. Il creuse la terre comme les lapins, & a les ongles très-forts. On aime assez sa chair.

Cet animal, si l'on en croit Laet, est assez commun dans toute l'Amérique ; mais il differe en chaque pays, sur-tout pour la grosseur.

Tlaquatzin. Le *Tlaquatzin* est de la forme d'un petit chien qui a le museau long & sans poil, la tête petite, les oreilles fort minces, les yeux petits & noirs, le corps du poil assez long & blanc jusqu'à l'extrêmité qui est noire. Sa queue est ronde, longue de huit ou neuf pouces, couverte d'un poil semblable à celui du tigre : elle est si flexible, qu'il s'en sert pour se tenir suspendu à tout ce qu'il rencontre. La femelle porte quatre ou cinq petits à la fois. Ils ne sont pas plutôt nés, qu'elle les met dans un sac de peau que la nature lui a placé sous les mamelles, où elle les nourrit facilement de son lait. Ce sac est si bien disposé, qu'on n'en découvre pas facilement l'ouverture. Cet animal monte sur les arbres avec une légéreté étonnante, & fait la guerre aux oiseaux. Sa queue passe pour un spécifique contre la gravelle & plusieurs autres maux. Laet assure qu'elle a d'incroyables vertus.

Chat-Tigre. Le *Chat-Tigre* est commun dans la Province d'Yucatan. C'est un animal farouche. Il est de la grosseur de nos mâtins, a les jambes courtes & le corps ramassé. Par la tête, le poil & la

la maniere de guetter sa proie, il ressemble au tigre. Il y en a un si grand nombre dans la baie de Campêche, qu'ils y seroient redoutables pour les habitans, s'ils n'y trouvoient de jeunes veaux sauvages qui sont très-communs dans ce pays. Ils ont la mine altiere, le regard si farouche, qu'il fait frémir les hommes les plus hardis.

On compte parmi les plus singuliers animaux du Mexique, une espece de vache qui habite les bois, dans le voisinage des grandes rivieres. Elle est de la grosseur d'un taureau de deux ans, & a la figure d'une vache par le corps; mais elle a la tête beaucoup plus grosse, plus ramassée, & n'a point de cornes. Son mufle est court, ses yeux sont fort grands, ronds & remplis. Elle a de grosses levres, les oreilles longues, & moins épaisses que les vaches ordinaires. Le cou est épais & court: les jambes sont plus courtes que celles de nos vaches. La queue est assez longue, mais peu garnie de poil. Le corps est entiérement garni d'un poil clair semé. Sa peau est épaisse d'environ deux pouces. Sa chair est rouge, & sa graisse blanche: elle est fort

La vache des montagnes.

ſaine, & a bon goût. On trouve de ces animaux qui peſent cinq ou ſix cens livres. Ils ſe nourriſſent d'une ſorte d'herbe ou mouſſe longue, déliée, qui eſt très-commune ſur le bord des rivieres. Lorſqu'ils ſont raſſaſiés, ils ſe couchent où ils ſe trouvent. Le moindre bruit les réveille : alors ils ſe jettent dans l'eau, de quelque profondeur qu'elle ſoit, vont au fond, & y marchent comme ſur la terre. Ils ſont aſſez communs dans les Provinces d'Yucatan, de Honduras, juſqu'à la riviere de Darien.

Cornetas de terra. Outre les chevres communes, on en trouve une eſpece fort ſinguliere, que les Eſpagnols ont nommée *Cornetas de terra.* On croit qu'elles ont été tranſportées du Chili au Mexique. Elles ont quatre pieds & demi de haut, s'apprivoiſent facilement. On les bride, & deux hommes des plus forts peuvent monter deſſus ; elles les portent facilement : leur pas eſt l'amble ou le petit galop. Leur muſeau reſſemble à celui du lievre : elles remuent même, comme lui, les deux levres en broutant. Leur tête approche beaucoup de celle des Gazelles. Elles ſont armées de cornes torſes, qu'elles quittent tous

les ans. Comme ces cornes ne peuvent être d'aucun usage, on les trouve éparses dans les lieux que ces animaux habitent. Leurs oreilles approchent beaucoup de celles de l'âne. Elles ont le cou délié comme le chameau, & le portent droit comme les tigres. Leur poitrail est large comme celui du cheval, & leur dos semblable à celui d'un beau lévrier. Leur croupe & leur queue approchent de celles du daim. Elles ont le pied fourchu comme la brebis, avec un éperon en dedans, de la grosseur du doigt, & aussi pointu que celui de l'aigle. Cet éperon, qui est situé environ deux pouces au dessus de l'endroit où la corne se divise, leur sert à grimper sur les rochers, & à se tenir fermes dans toutes les situations. Le poil que ces animaux ont sous le ventre, a douze ou quatorze pouces de long: celui qu'ils ont sur le dos, est une espece de laine à demi frisée.

Cet animal est fort doux, propre à toutes sortes de fatigues, & d'un grand usage. Sa chair a le goût de celle du mouton. Waffer en a tué plusieurs, & assure qu'il a trouvé dans l'estomac d'un, treize pierres de bézoard de différentes

figures, dont quelques-unes ressembloient au corail. Elles étoient entiérement vertes lorsqu'il les découvrit ; mais elles devinrent par la suite de couleur cendrée. Les Espagnols lui apprirent que ces bêtes servoient fort utilement aux mines du Pérou. Elles servent encore à transporter le métal aux villes qui sont sur le bord de la mer, par des précipices ou des chemins si rompus, que les autres animaux n'y peuvent passer. On les conduit chargées jusqu'à l'entrée de ces lieux inaccessibles, & leur conducteur les abandonne à elles-mêmes, & leur laisse faire un chemin de plus de seize lieues, tandis qu'il en fait plus de cinquante par de longs détours, au bout desquels il les retrouve. Dans une ville de la côte qui n'a de l'eau douce qu'à une lieue de distance, on a dressé ces chevres à l'aller prendre sans guide, avec deux jarres sur le dos. En arrivant à la riviere, elles s'y enfoncent assez pour remplir ces jarres, & les transportent pleines chez leur maître. Lorsque le soleil est couché, elles ne se prêtent plus au travail, & la violence est inutile pour les y contraindre.

§. VII.

Bêtes venimeuses.

Les *Serpens* sont en si grand nombre au Mexique, & distingués par tant de noms différens, que pour éviter une multitude de mots barbares qui sont aussi-tôt oubliés qu'on les a lus, on les divisera en quatre especes principales, qui sont les jaunes, les verds, les bruns, & ceux qui sont mêlés de blanc & de jaune.

Les premiers sont ordinairement aussi gros que le bas de la jambe d'un homme, & ont six ou sept pieds de long. Ils sont si paresseux, qu'ils ne quittent presque jamais le même lieu, lorsqu'ils y trouvent assez de lézards & d'autres animaux semblables pour faire leur nourriture. La faim les fait cependant monter quelquefois sur les arbres pour surprendre les gros oiseaux & d'autres bêtes qui s'y retirent. On assure que quand ils sont lacés autour d'un arbre, ils ont la force d'arrêter une vache qui passe, & que, laissant une partie de leurs corps autour de l'arbre, ils s'en-

tortillent autour des cornes de la vache, & s'en rendent maîtres. Ils sont si peu venimeux, qu'on en mange la chair. On assure qu'il s'en trouve de cette espece, qui sont aussi gros que le corps d'un homme.

Serpens verds.

Les Serpens verds n'ont que la grosseur du pouce, & quatre ou cinq pieds de long. Leur dos est d'un verd fort vif, mais la couleur du ventre tire un peu sur le jaune. Ils se logent entre les feuilles vertes des buissons, se nourrissent des oiseaux qui vont s'y percher. Ils sont très-venimeux.

Serpens bruns.

Le Serpent brun est un peu plus gros que le verd; mais il n'a pas plus d'un pied ou deux de long. Il est si peu dangereux, qu'on le voit sans frayeur entrer dans les maisons. Il fait la guerre aux souris qu'il prend avec beaucoup d'adresse.

Serpens tachetés.

Les Serpens tachetés de jaune sont tous redoutables aux Mexiquains. Il y en a une espece que les Espagnols ont nommée *Scorpion*. Il peut avoir trois quarts d'aune : mais sa queue fait la plus grande partie de cette longueur. Il a les jambes fort courtes, la langue est d'un rouge ardent. Sa peau est fort

dure, tachetée de jaune & de blanc. L'aſpect de cet animal eſt effrayant. Ses morſures ne ſont cependant mortelles, que pour ceux qui négligent d'y apporter remede. D'ailleurs, il eſt doux, & ne bleſſe que ceux qui l'attaquent. On peut le mettre dans la claſſe des lézards.

Le *Galipegue* eſt une eſpece de lézard tacheté de brun obſcur & de jaune. Il eſt de la groſſeur du bras d'un homme, a quatre jambes & la queue fort courte. Il vit dans les troncs des vieux arbres, principalement dans les endroits marécageux. Les Indiens les croient fort venimeux, & n'en approchent jamais ſans précaution. Galipegue.

Les Eſpagnols donnent le nom de viperes à une eſpece de ſerpent qui reſſemble aux viperes par la tête. Sa longueur ordinaire eſt d'environ ſeize pouces. Sa groſſeur eſt médiocre. Il a le ventre d'un blanc jaunâtre, les côtés revêtus d'une eſpece d'écailles blanches, rayées, par intervalles, de lignes noires, le dos tigré avec des lignes brunes qui aboutiſſent à l'épine. Il y en a pluſieurs eſpeces qui ne different que par la couleur. Il a au bout de la queue

des especes de sonnettes, & il lui en pousse tous les ans une nouvelle qui se joint en forme d'anneau aux anciennes. Ces sonnettes se succedent comme les nœuds de l'épine du dos, & rendent un véritable son, lorsque l'animal se remue. Ses yeux sont noirs, & d'une moyenne grandeur. Il a deux dents à la mâchoire supérieure, par lesquelles on croit qu'il jette son venin, & cinq des deux côtés des mâchoires. On les apperçoit aisément lorsque sa mâchoire s'ouvre. Ceux qui ont le malheur d'être mordus par ce terrible animal, meurent avant vingt-quatre heures dans les plus cruels tourmens. Lorsqu'il est irrité, il secoue ses sonnettes qui font alors beaucoup de bruit. On assure que les Indiens en mangent la chair.

Scorpions & crapauds monstrueux.

On trouve dans certains cantons de la Province de Guatimala des Scorpions de la grosseur du lapin, & des Crapauds qui sont à peu près de la même grosseur, & qui sautent, comme les oiseaux, sur les branches des arbres. Ces animaux font un bruit terrible lorsque le temps est pluvieux.

Araignées monstrueuses.

Il y a dans plusieurs cantons du Mexique des Araignées, dont le corps est

de la grosseur du poing, & les jambes aussi déliées que celles qui sont en Europe. Elles ont deux cornes longues d'un pouce & demi, & d'une grosseur proportionnée à celle de leur corps: elles sont noires, polies & fort pointues. On a soin de conserver ces cornes, lorsqu'on tue les Araignées. Quelques-uns s'en servent pour nettoyer leur pipe; d'autres, pour se curer les dents, dont on prétend qu'elles guérissent les douleurs. Le dos de ces animaux est couvert d'un duvet jaunâtre & fort doux. Plusieurs naturalistes prétendent qu'elles sont fort venimeuses, d'autres assurent qu'elles ne sont nullement dangereuses: mais personne n'a osé en faire l'expérience.

Le Mexique est rempli de diverses sortes de Fourmis. On en trouve de grosses, de petites, de noires & de jaunes. La piquûre des grosses Fourmis noires, est presqu'aussi dangereuse que celle des Scorpions; les petites de cette couleur ne sont guere moins nuisibles. Leur aiguillon perce comme le feu. Il y en a une si prodigieuse quantité sur les arbres, qu'on en est quelquefois tout couvert avant qu'on les Fourmis

ait apperçues : mais il est rare qu'elles piquent, si on ne les irrite pas. Dans les Provinces méridionales, elles font leur nid sur les grands arbres entre le tronc & les branches. Elles y passent l'hiver, c'est-à-dire, la saison pluvieuse, & conservent soigneusement leurs œufs pendant ce temps. Les Espagnols font beaucoup de cas de ces œufs, pour nourrir leurs poules. Pendant la saison seche, elles se répandent dans tous les lieux où il y a des arbres : jamais on n'en voit dans les savanes. Leurs sentiers dans les bois sont aussi battus que nos grands chemins, & ont trois ou quatre pouces de largeur. Elles ne retournent jamais à leur gîte, sans un fardeau considérable pour leur grosseur. Ce fardeau est presque toujours composé de feuilles vertes. Elles forment une longue file ; & paroissent empressées à se devancer mutuellement.

On trouve dans ce pays une autre espece de Fourmis noires, qui ont les jambes longues, & qui marchent en troupes. Elles suivent réguliérement leurs chefs, n'ont point de sentiers battus comme les autres. Lorsqu'elles entrent dans une cabane, elles s'arrêtent

à y fureter & à y piller pendant tout le jour. L'habitude où l'on est de les voir partir avant la fin du jour, fait que les habitans les laissent : d'ailleurs, il seroit difficile de les chasser.

On assure qu'on en trouve une espece qui est fort grande dans le canton d'Yzalcos, que les habitans les mangent, & qu'on les vend au marché.

Les Abeilles sont fort communes dans ce pays : elles ne s'écartent guere des bois, & nichent dans le creux des arbres. Les Indiens ont trouvé le moyen d'en apprivoiser une espece, en leur creusant des tronc d'arbres, pour leur servir de ruches. Ces Abeilles privées ne different des nôtres, qu'en ce qu'elles sont plus brunes, & que leur aiguillon est trop foible pour percer la peau d'un homme. Elles se jettent cependant avec furie sur ceux qui les irritent : mais leur piquûre n'est qu'un chatouillement, dont il ne reste aucune trace. Elles donnent beaucoup de miel, & la couleur est blanche. Celles des bois sont de deux sortes ; les unes, assez grosses, & piquent fortement ; les autres, de la grosseur de nos mouches noires, mais plus longues. Il y Abeilles.

a beaucoup d'Indiens qui s'occupent à chercher le miel qu'elles déposent dans le creux des arbres, le vendent aux marchés, & vivent fort honnêtement de ce commerce.

Alligator. L'*Alligator* est assez commun dans toutes les contrées de l'Amérique : mais il n'y a point de pays où il le soit plus que dans la Nouvelle Espagne. Il a tant de ressemblance avec le crocodile, que plusieurs Naturalistes ont cru que ces deux animaux étoient le même sous des dénominations différentes. L'Alligator n'a que seize à dix-sept pieds de long, & n'est pas plus gros qu'un poulain de taille ordinaire. Il a la figure du lézard. Sa couleur est d'un brun fort sombre. Sa tête est fort grosse, ses dents sont fortes. Il en a deux au bout de la mâchoire inférieure, qui sont d'une longueur considérable. Il y a dans la mâchoire supérieure deux trous pour les recevoir. Ses jambes sont courtes, ses pattes larges, sa queue est fort longue. Tout son corps est couvert d'écailles assez dures, qui sont jointes ensemble par une peau fort épaisse. Au dessus des yeux, il a deux bosses dures & couver-

tes d'écailles. Depuis la tête jusqu'à la queue, l'épine est comme formée de ces nœuds d'écailles qui ne branlent pas comme celles des poissons. Elles sont si fortement unies à la peau, qu'on ne peut les séparer qu'avec un couteau fort tranchant. Les écailles qui sont sur les côtés, & qui vont vers le ventre, sont d'un jaune obscur, moins épaisses & moins ramassées que les autres. Lorsqu'il marche, sa queue traîne derriere lui. Sa chair jette une forte odeur de musc, ce qui empêche d'en manger. Cette odeur vient de quatre glandes qui lui viennent naturellement : deux dans les aînes, près de chaque cuisse, & deux autres vers la poitrine sur chaque jambe de devant. On les porte comme un parfum.

Les Crocodiles n'ont aucune de ces glandes, ni des dents longues à la mâchoire inférieure. Leurs jambes sont plus longues. Lorsqu'ils courent, ils ont la queue relevée & retroussée en forme d'arc. Les nœuds de leurs écailles sur le dos, sont beaucoup plus épais, plus gros & plus fermes. Ils ne fréquentent point les mêmes lieux. Les Espagnols donnent à ces deux es-

peces d'animaux le nom de *Caymans*. C'eſt, ſans doute, de cette dénomination commune qu'eſt venue l'erreur.

Dampier convient que les œufs de ces deux amphibies ſe reſſemblent ſi parfaitement, qu'on ne peut les diſtinguer à la vue. Ils ſont de la groſſeur de ceux des oies, mais beaucoup plus longs. Les uns & les autres ſont un fort bon aliment, quoique ceux de l'Alligator ſentent un peu le muſc. Ces deux animaux vivent ſur terre & dans l'eau, & auſſi bien dans l'eau douce que dans l'eau ſalée. Ils aiment également la chair & le poiſſon. On prétend que le chien eſt un mets fort délicat pour eux. On a obſervé que les chiens ne boivent pas volontiers dans les grandes rivieres & les anſes où les Crocodiles & les Alligators peuvent ſe tenir cachés; mais ils s'arrêtent à quelque diſtance du bord, aboient aſſez long-temps avant que d'en approcher. Si la ſoif les force d'y boire, ils ne le font qu'en tremblant, & la ſeule vue de leur ombre les fait reculer, avec de nouveaux aboiemens.

Le même Auteur aſſure que le Crocodile eſt bien plus féroce & plus har-

dit que l'Alligator : il poursuit également les hommes & les bêtes ; au lieu que l'Alligator ne fait jamais de mal, si on le laisse tranquille.

§. VIII.

Poissons.

Le poisson le plus remarquable de cette contrée, est celui que les Mexiquains nomment *Axolotl.* Il a la peau fort unie, mouchetée sous le ventre de petites taches, dont la grandeur diminue depuis le milieu du corps jusqu'à la queue. Sa longueur est d'environ six doigts & son épaisseur de deux. Il a quatre jambes comme le lézard : sa queue est longue & fort menue par le bout. Ses pieds lui servent à nager : ils sont divisés en quatre doigts, comme ceux de la grenouille. Sa tête est d'une grosseur qui n'est pas proportionnée à celle de son corps : sa gueule est noire, & presque toujours ouverte. Les Naturalistes prétendent qu'il a un *uterus* & ses mois comme les femmes. Sa chair est fort bonne, & a un goût qui approche de celui de l'anguille. Axolotl.

Tortues. Dampier distingue huit sortes de Tortues : 1°. les Grosses Tortues ; 2°. les Grosses-Têtes ; 3°. les Becs-à-Faucons ; 4°. les Tortues vertes ; 5°. les *Hecates* ; 6°. les *Terrapenes* ; 7°. les Tortues batardes ; 8°. la petite Tortue.

Grosses Tortues. Les premieres sont effectivement plus grosses que les autres, ont le dos plus haut & plus rond ; mais la chair puante & mal-saine.

Grosses-têtes. Les *Grosses-têtes* ont en effet la tête plus grosses que toutes les autres : la chair en est aussi fort puante. Elles se nourrissent de la mousse qui vient sur les rochers. Les François confondent ordinairement ces deux especes sous le nom de *Caouanes*.

Becs-à-Faucons. Les *Becs-à-Faucons* sont les moindres de toutes. On les nomme ainsi, parce qu'elles ont la gueule longue & petite, tirant en effet sur la figure du bec des Faucons. Leur dos est couvert d'une belle écaille dont on fait un riche commerce. L'écaille des plus grosses pese environ trois livres & demie. Leur chair est si mal-saine dans certains pays, qu'elle cause des vomissemens terribles. Leur bonne ou leur mauvaise qualité dépend de la nourriture qu'elles prennent. Elles

aiment à pondre dans les Isles de la baie de Honduras, & le long des côtes du continent, depuis la Trinité jusqu'à Vera-Cruz. Nous avons parlé ailleurs de celles des côtes de Guinée.

Les *Tortues vertes* tirent ce nom de leur écaille qui est plus verte que celle des autres. Elle est fort déliée, fort transparente, & les nuages en sont plus beaux que ceux du Bec-à-Faucon. Elles pesent jusqu'à trois cens livres. Leur tête est ronde & petite, & leur dos fort plat. Leur chair est blanche, & fort douce au goût, leur graisse jaune. On envoie de la Jamaïque au Mexique des vaisseaux qui les prennent au filet, leur font des réservoirs dans la mer, & les gardent vivantes. C'est la nourriture ordinaire du peuple. Cette espece de Tortue vit d'une herbe qui croît à cinq ou six brasses du rivage. Cette herbe est différente de celle qui nourrit la Matanée & le Lamentin. Sa feuille est plus petite. Tortues vertes.

Les *Hecates* aiment l'eau douce : elles cherchent les étangs & les lacs, viennent rarement à terre. Leur poids n'est que de douze ou quinze livres. Elles ont les jambes petites, les pieds Hecates.

plats, le cou long & menu. Leur chair eſt un fort bon aliment.

Terrapenes. Les *Terrapenes* ſont une eſpece de Tortue beaucoup moins groſſe que les Hecates. Leur dos eſt plus rond, & leur écaille comme naturellement taillée. Elles aiment les lieux humides & marécageux ; leur chair eſt aſſez bonne. Elles ſortent de l'eau, pénetrent dans les bois, où les chaſſeurs les prennent facilement. Ils leur font une marque ſur l'écaille, les laiſſent aller, & au bout d'un mois chacun retrouve celles qu'il a marquées.

Tortues batardes. Les *Tortues batardes* ſont des Tortues vertes, mais dont l'écaille eſt beaucoup plus épaiſſe que celle des autres tortues de la même couleur, & leur chair n'eſt pas ſi douce. C'eſt de toutes les eſpeces la plus large : leur ventre a ordinairement cinq pieds de largeur. Ce ſont les tortues les mieux nourries de la mer du Sud. Ces tortues vont à à terre en plein jour, & ſe couchent au ſoleil. Au lieu que dans les autres eſpeces, il n'y a que la femelle qui va à terre, pour dépoſer ſes œufs dans le ſable, & ce n'eſt que pendant la nuit.

La petite Tortue eſt encore une eſpece différente, qui ſe trouve ſur la côte occidentale du Mexique, & dont on vante la chair. On remarque que les Tortues en général font leur ponte dans des lieux fort éloignés de ceux où elles ſe nourriſſent ordinairement. Le poiſſon qu'on nomme *Goulu* les ſuit : il n'en paroît plus aucun dans les lieux qu'elles ont abandonnés, & on y en voit beaucoup à leur retour. Petites Tortues.

Dampier prétend que les Tortues travaillent dans l'eau à la propagation de leur eſpece ; que le mâle eſt neuf jours ſur la femelle, & qu'il a même de la peine à l'abandonner. La femelle étant dans cette ſituation, fait des efforts pour s'échapper lorſqu'elle apperçoit un canot ; mais le mâle la retient avec ſes deux nageoires de devant. Lorſqu'on les ſurprend accouplées, le plus ſûr eſt de darder la femelle : on eſt certain d'avoir le mâle avec elle.

§. IX.

Mines, Métaux, Pierres précieuses, & autres productions du Mexique.

DANS les premiers tems que les Espagnols firent la conquête du Mexique, ils publierent avec ostentation les richesses immenses qu'ils découvroient dans ce pays : mais la politique leur imposa bientôt silence : on la poussa même jusqu'à défendre d'écrire ou parler publiquement de ce qui se passoit; ainsi l'on n'a d'autres lumieres sur l'or & l'argent de ce pays, que celles qu'on peut tirer des anciens Ecrivains, & de quelques observations des Voyageurs étrangers.

Les mines d'argent de *Pachuca* étoient très-vantées en 1568.

On trouve dans les cantons de Tuculula & de Tlapa, qui sont situés dans l'Audience de Mexico, quantité de veines d'or. Ceux de Tlasco, de Maltepeque & de Guaximango dans la même Audience, sont remplis de mines

d'argent. Le canton de Meſtitlan abonde en mines de fer & d'alun. Yzquilpa, qui eſt à vingt-deux lieues de Mexico, a des mines de plomb. Talpayana, qui en eſt à vingt-quatre; Temozealtepeque, à dix-huit; Caltepeque, à vingt-deux; Yaculpo, à vingt; Zumpango, à quarante; Guayaxuato, à ſoixante; Comania, à ſoixante-ſept; Achiacico, à dix-huit de los Angeles; enfin Gautla, Zumatlan & San-Luiz de la Paz, d'où on ne marque pas la diſtance de la Capitale, ſont autant de mines d'argent.

Dans la Province de Guaxaca, on trouve la montagne de *Cocola*, proche du canton de Guaxolotitlan, à dix-huit degrés de latitude Nord, dans laquelle on découvre pluſieurs mines d'or & d'argent, du cryſtal de roche, du vitriol, & différentes ſortes de pierres précieuſes. A ſix lieues d'Antequera, dans la même Province, il s'en trouve une, où l'on ne fouille pas long-tems ſans trouver des paillettes d'or: les veines de plomb s'y préſentent de toutes parts.

Herrera, Décade 3. Liv. 8. dit qu'en 1525, les Eſpagnols découvrirent dans

la Province de Mechoacan une des plus riches mines qu'on ait jamais connues. Les Officiers Royaux, ne se contentant pas d'en tirer le quint pour la Couronne, voulurent faire tourner le tout à leur profit : mais elle disparut tout d'un coup, & l'on n'a jamais pu la retrouver. Quelques-uns prétendent que les Indiens la boucherent; d'autres assurent qu'elle fut couverte d'une montagne par un tremblement de terre.

Dans le canton de Léon, on trouve une prodigieuse quantité de mines d'argent. *Guanaxati* & *Talpuiaga* sont deux autres mines fort célebres. La premiere est à vingt-huit lieues de Valladolid au Nord; l'autre, à vingt-quatre de Mexico. Elles appartiennent toutes deux à la Province de Mechoacan.

Le canton de Colyma est rempli de cuivre. On y en trouve une espece qui est si molle & si ductile, que les habitans en font de très-beaux vases. Il y en a au contraire une autre qui est si dure, qu'on l'emploie au lieu de fer pour tous les instrumens de l'Agriculture.

On trouve dans la Province de

Gouadalajara une montagne remplie de mines d'argent, de cuivre & de plomb. La Province de Kalifco paffe pour être remplie de mines d'argent. Il y en a plufieurs du même métal dans la Province de *Culuacan.*

Les cantons nommés *Zacatecas* font le plus riche pays de la Nouvelle Efpagne. On y compte quinze mines d'argent, parmi lefquelles il y en a qu'on regarde comme inépuifables.

La Province de Veragua eft remplie de mines d'or. Laet dit qu'on y trouve ce métal dans le fein de la terre, & prefqu'à chaque pas qu'on en puife une quantité prodigieufe avec l'eau dans les torrens & dans les fleuves. Enfin le nombre des mines d'or & d'argent qu'on trouve dans la Nouvelle Efpagne eft prodigieux, fi l'on en croit les Voyageurs.

Réglemens concernans les Mines.

Tout particulier qui découvre une mine d'or & d'argent peut y faire travailler, en cédant au Roi le cinquieme du produit; mais s'il laiffe paffer trois mois fans y faire travailler, elle tombe au Domaine. Sa Majefté accorde quatre cens pieds de terrein, vers les quatre vents principaux, depuis l'ou-

verture de la mine, ou d'un seul côté, au choix du propriétaire. Un autre a la liberté d'en ouvrir une au bout de l'espace marqué. Quoique cet espace soit comme un mur de séparation, le second peut entrer dans le terrein du premier en creusant sous terre, du moins jusqu'à ce qu'il rencontre ses ouvriers. Alors il est obligé de se retirer dans le sien, ou de pousser son travail au dessous de l'autre; mais si la mine qu'il ouvre au dessous est inondée, celui qui travaille au dessus, doit lui donner la sixieme partie de ce qu'il retire; & si l'eau vient de la mine supérieure, le possesseur de cette mine est obligé de la faire vuider.

Tout l'or & l'argent qui sort des mines de la Nouvelle Espagne doit être porté à Mexico, & déclaré à l'hôtel de la Monnoie. Un Voyageur célebre a annoncé vers la fin du dernier siecle, qu'il y entroit chaque année deux millions de marcs d'argent, outre ce qui passoit par des voies indirectes, & qu'on en frappoit tous les ans à la Monnoie sept cens mille marcs.

Les propriétaites, outre les frais de la fabrique & le quint du produit pour

le droit du Roi, payent encore une réale, qu'on nomme *droit de Vasselage*. Chaque particulier peut faire fabriquer de la monnoie, mais on vend presque tout le métal aux Marchands, qui retiennent deux réales par marc; l'une, pour le droit du Roi; l'autre, pour la fabrique. On paye une réale & demie pour les pieces d'or. Pour recevoir la marque, il doit être au titre de vingt-deux karats.

Minéraux; productions curieuses & utiles.

Entre les Minéraux que produit le Mexique, on vante une espece de jaspe que les Mexiquains nomment *Eztell*, de couleur d'herbe, avec quelques petites taches de sang. Le moindre petit morceau de ce minéral attaché au bras ou au cou, arrête toute espece de dyssenterie.

Il s'en trouve un autre qu'on appelle *Emeraude obscure*. Il est moucheté de blanc. Lorsqu'on le porte sur les reins, il appaise les douleurs néphrétiques, dissout la gravelle & toutes sortes d'obstructions.

On en connoît un troisieme que l'on nomme *Tlilayctlic*. Il est d'une couleur plus foncée & sans taches. En l'appliquant seulement sur le nombril, il

guérit les coliques les plus violentes.

Dans la Province de Mexique on trouve un grand puits d'eau ſalée, dont les habitans tirent un excellent ſel. Les montagnes voiſines fourniſſent un beau jaſpe verd qui approche du porphyre.

On voit dans un bourg nommé *Guadalupa*, une ſource d'eau très-froide, qui guérit de la fievre ceux qui en boivent, & qui ne ſort jamais de ſon lit, quoiqu'elle bouillonne continuellement plus haut que ſes bords.

A *Queretaro*, dans le canton de *Xilotepeque*, on trouve une ſource d'eau ſi chaude, qu'elle brûle en ſortant de terre, & qui bue tiede par les animaux, les engraiſſe beaucoup. Une autre ſource du même canton coule en abondance pendant quatre ans, & tarit alternativement pendant quatre autres années. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que pendant qu'elle coule, elle n'eſt jamais plus abondante que dans les tems de ſécheresſe.

Proche de l'ancien volcan de Niaxapa, dans la Province de Guatimala, un torrent d'eau deſcend de la montagne même du volcan, coule régulié-

rement pendant la nuit, & cesse si-tôt que le jour paroît. Un autre qui est dans le canton de Chuleteque coule tous les jours jusqu'à midi, & seche jusqu'au soir.

Les habitans du canton de Guasteque sont affligés d'une maladie causée par un grand nombre de vers qui se forment dans leurs levres. Pour tout remede, ils portent continuellement du sel dans leur bouche.

Les eaux d'un fleuve nommé *Yahuatl*, dans la Province de Tlascala, donnent la galle à ceux qui s'y baignent. On y trouve peu de poisson.

Entre les villes de *Cuertlavaca* & *Tequicistepeque*, on voit au pied d'une haute montagne une caverne fort renommée. Un Dominicain s'y fit conduire par quelques Indiens. Il y descendit par une ouverture fort étroite, & trouva d'abord un grand espace quarré, d'environ cinquante pas. Il contient plusieurs puits dans lesquels on peut descendre par des degrés. Delà un chemin fort tortueux le conduisit sous terre, dans un espace beaucoup plus grand que le premier, & au milieu duquel sort impétueuse-

ment une source d'eau vive qui forme un ruisseau. Il le suivit pendant plus d'une heure ; mais la crainte de s'égarer dans un lieu dont il ne connoissoit pas le terme, le fit retourner sur ses pas avec le secours d'une ficelle, dont il avoit attaché le bout à l'ouverture de la caverne.

Herrera, *ubi suprà.*

L'air est si sain dans les montagnes de l'Yucatan, qu'on y a trouvé des vieillards de cent quarante ans. Un Missionnaire Franciscain assure, qu'en prêchant l'Evangile aux Montagnards, il avoit trouvé parmi eux un homme qui, de son propre aveu, & sur les attestations de ses voisins, avoit vécu trois siecles. Son corps étoit si courbé, que ses genoux touchoient à sa tête: sa peau étoit si dure, qu'on l'auroit crue couverte d'une écaille.

Dans la Province de Vera-Pax, proche la ville de Saint-Augustin, on voit entre deux montagnes, une caverne formée dans le roc, & assez spacieuse pour contenir un grand nombre d'hommes. Il en sort par diverses fentes une liqueur qui, à l'air, se change en pierre fort dure & aussi blanche que l'albâtre. Les obstacles que la li-

queur trouve dans ſon cours, lui font prendre diverſes formes dans ſa pétrification. Ce ſont des colonnes & des ſtatues qui demandent peu de travail pour arriver à la perfection. Le froid eſt ſi vif dans l'intérieur de la caverne, que l'homme le plus robuſte n'y peut réſiſter long-tems. On y entend un bruit confus d'eaux qui ſemblent couler à l'entour, & qui, ſe répandant aux environs par des torrens, ſe précipitent d'abord au fond d'un abyme où elles forment un lac, d'où elles s'échappent enſuite par un canal qu'elles ſe ſont ouvert elles-mêmes.

L'eau du golfe Dolce eſt aſſez douce, & celle du golfe Honduras eſt ſalée. Cette ſingularité vient de la quantité & de la rapidité des torrens qui ſe précipitent dedans, & qui ont aſſez de force pour repouſſer l'eau ſalée.

On compoſe à Guaxaca une excellente poudre, qu'on nomme *Polvilla*. On ne connoît point d'odeur plus agréable que la ſienne. Elle eſt ſi recherchée & ſi chere, que la livre coûte autant que ſix de chocolat. On en débite une prodigieuſe quantité dans toutes les Provinces du Mexique, au Pé-

tou, même en Espagne. Les Religieuses du couvent de Sainte Catherine à Guaxaca en ont seules la composition. Celles des autres Monasteres de la ville n'ont pu l'attraper.

Les Indiens ont construit un jardin flottant sur un lac, que Vaffer nomme *Mexicalsingo.* Ils étendent sur trois ou quatre grosses cordes un grand nombre d'osiers les uns sur les autres, de la longueur de soixante pieds en quarré & d'un demi-pied de hauteur. Ils attachent le bout des cordes aux arbres qui bordent le lac, & couvrent cette machine de gazon, sur lequel ils répandent de la terre & du fumier. Ils y sement des fleurs & des légumes qui rapportent avec abondance. Toutes ces différentes manieres réunies forment avec le tems une masse épaisse & solide, sur laquelle on construit des maisons accompagnées de petits bâtimens pour la volaille & les pigeons. Il arrive quelquefois que le maître d'une Isle étant sorti avec sa femme & ses enfans pour vaquer à ses affaires, ne trouve plus son habitation où il l'avoit laissée, parce que les cordages qui la retenoient se sont rompus, & l'ont laissée aller à

l'abandon. Il demande alors à ses voisins s'ils n'ont pas vu *passer son habitation*. A force d'informations il la retrouve, & la remorque avec de nouvelles cordes.

Volcans.

Le nombre des Volcans qui sont dans la Nouvelle Espagne est considérable : tous font de très grands ravages. Vasser parle avec admiration de celui du lac de Nicaragua. Il est situé dans une Isle au milieu du lac, & semble tirer ses flammes du sein des eaux. Ce lac, suivant le même Ecrivain, a quatre-vingt lieues de tour. Quoique l'eau en soit douce dans toute son étendue, il a son flux & reflux comme la mer. Sa tête n'est séparée de la mer du Sud que par trois ou quatre lieues de terre : mais on ne connoît point la longueur du canal par lequel il se jette dans celle du Nord, & qui sert au commerce des Provinces de Carthagene & de Portobello. On assure qu'il est long & étroit. Près de Grenade, seconde ville de la même Province, on trouve un autre lac, dont l'ancien nom est *Lindiri*, & qui se joint au grand par un canal qui est à sept lieues de cette ville. Sur les bords s'éleve une montagne nommée

Mumbacho, qui eſt couverte d'arbre fruitiers ; mais dont le ſommet eſt un volcan épouvantable. On a parlé des autres volcans du Mexique dans la deſcription de ce pays.

Voilà tout ce que nous avons pu ramaſſer ſur les productions de ce vaſte pays. Les Eſpagnols ſe font un devoir de ne pas donner des connoiſſances plus étendues au public.

ARTICLE VII.

Découverte & Conquête du Mexique par les Eſpagnols.

NOUS ſommes enfin arrivés à cet événement qu'on doit regarder comme un des plus intéreſſans de l'Hiſtoire Moderne. Il a été rapporté par pluſieurs Ecrivains : mais s'il manquoit dans cet ouvrage, ce ſeroit un vuide dont le Lecteur auroit droit de ſe plaindre. Nous conſulterons tous ceux qui en ont parlé, & nous mettrons dans notre narration le plus de préciſion qu'il nous ſera poſſible.

Nous avons dit dans le dix-neuvieme volume de cet ouvrage, page 60, que le Roi d'Espagne donna en 1508 à Don Diégue Colomb, fils ainé du célebre Christophe, la qualité de Gouverneur des Indes Occidentales, avec le pouvoir de Vice-Roi; mais les possessions des Espagnols dans ce pays n'étoient que l'Isle Espagnole ou Saint-Domingue, celles Saint-Jean de Porto-Rico, de Cuba & la Jamaïque, avec une petite portion du continent dans la Province de Darien, à l'entrée du golfe d'Uraka. Vers l'an 1517, Diegue Velasquez étoit Gouverneur de l'Isle de Cuba en qualité de Lieutenant de Don Diégue Colomb. Sa prudence & son activité avoient fait de cette Isle un établissement très-florissant. La plus grande partie de la Noblesse Espagnole, qui étoit aux Indes Occidentales, alla se ranger autour de lui. Il se crut alors assez puissant pour faire de nouvelles découvertes & de nouvelles conquêtes, proposa aux habitans de l'Isle de faire une expédition sur la terre ferme, afin d'y former un établissement. Quelques Ecrivains assurent qu'il fut assez circonspect pour en demander

O v

la permission à l'Amiral Don Diègue Colomb, dont il n'étoit que le Lieutenant. D'autres disent que l'Amiral étoit alors en Espagne, & que Velasquez fit l'impossible pour se rendre indépendant; qu'il obtint, par la protection du Trésorier Général, des provisions de Gouverneur absolu : Don Diègue les fit révoquer; mais il ne put faire rappeller Velasquez.

Ce dernier continua les préparatifs pour l'exécution de son projet. Les Matelots & les Soldats qui étoient dans l'Isle, s'ennuyant de l'oisiveté, & plusieurs Castillans de marque, passionnés pour la fortune & pour la gloire, entrerent dans ses desseins. François Hermandez de Cordoue, un des plus riches & des plus entreprenans, se chargea de la conduite de l'entreprise, même d'une partie des frais. Velasquez fit armer à San-Yago, capitale de Cuba, deux navires & un brigantin, sur lesquels il fit embarquer cent dix hommes. Hermandez mit à la voile le 8 Février 1517, ayant *Alaminos* pour premier Pilote. C'étoit un habile Navigateur qui avoit servi dans sa jeunesse sous Christophe Colomb. Il n'eut pas

plutôt doublé le Cap de Saint-Antoine, qui est à l'extrêmité occidentale de Cuba, qu'il proposa de gouverner à l'Ouest, par la seule raison que l'ancien Amiral avoit toujours eu du penchant à suivre cette route. Au bout de trois semaines d'une navigation pénible, ils apperçurent terre, & s'en approcherent. Plusieurs Indiens vinrent dans des canots, avec des présens pour les inviter à descendre; mais ils ne l'eurent pas plutôt fait, qu'ils se virent à l'instant assaillis par une multitude de barbares qui s'étoient mis en embuscade. Les Castillans se défendirent avec vigueur: le feu de leurs arquebuses mit les ennemis en fuite: Hermandez ne perdit pas un seul homme, il se rembarqua, & suivit la côte. Il s'arrêta à la baie de Campêche pour y faire de l'eau. Lorsque ses gens rentroient à bord, cinquante Indiens vêtus de camisoles & de mantes de coton, se présenterent à eux, leur demanderent par signes, s'ils ne venoient pas du côté par où le soleil se leve, & les inviterent à s'approcher de leur bourgade qui étoit si près qu'on la voyoit du rivage. Quoique leur premiere aventure leur rendît

celle-ci suspecte, ils s'armerent, & suivirent les Indiens. La curiosité les fit entrer dans quelques temples qui étoient sur leur passage. Ils y trouverent des Idoles, quantité de marques de sang toutes fraîches, & de petites croix peintes sur les murs. Ils furent bientôt environnés par une multitude d'Indiens de tout sexe & de tout âge, qui ne se lassoient point de les admirer. Peu après ils en virent paroître un très-grand nombre qui étoit partagé en deux bandes. Tous étoient armés comme ceux qui les avoient attaqués dans le premier canton où ils avoient abordé. Dans le même tems dix hommes sortirent du temple : ils étoient vêtus d'une longue robe blanche, avoient une chevelure noire & fort frisée. Ils portoient du feu dans des réchaux de terre, où ils jettoient une certaine gomme qu'ils nommoient kopal, dirigeoient la fumée du côté des Castillans, & les pressoient de se retirer. Ceux-ci prirent ces dix hommes pour des Prêtres. Après cette cérémonie, l'on entendit le bruit des instrumens de guerre qui sonnoient la charge. Hermandez ne se trouvant pas en

état de résister à un peuple si nombreux, fit reprendre à ses gens le chemin de la mer, &, quoique suivi par les deux troupes d'Indiens armés, il fut assez heureux pour se rembarquer sans aucun accident.

Il tourna au Sud, fit route pendant six jours, au bout desquels l'eau commença à lui manquer. Pour en avoir, il mouilla dans une anse près du village de Poronchan, y trouva un puits d'eau douce dont il remplit ses tonneaux. Il eut l'imprudence de passer la nuit à terre, & fut attaqué par un grand nombre d'habitans qui lui tuerent quarante-sept hommes. Les autres furent blessés : il fut lui-même percé de douze fleches, & ne dut la vie qu'à son courage. Il s'ouvrit un chemin au travers des ennemis, & lorsqu'il fut rentré dans ses barques, il eut le chagrin d'y voir mourir encore cinq hommes, outre deux qui manquoient, & qu'on crut avoir été enlevés par les barbares dans le combat. Cette disgrace fit donner à la baie le nom de *Mala Polea*.

N'ayant plus assez de Matelots pour gouverner les trois vaisseaux, il prit le parti d'en brûler un, tourna du côté

de la Floride, y mit pied à terre, y fut encore attaqué par les Sauvages qui lui tuerent beaucoup de monde. Il remit à la voile, perdit un des deux vaisseaux qui lui restoient contre un écueil des Isles des Martyrs, & se rendit à la Havane, où il mourut quelques jours après son arrivée. Telle fut la premiere découverte de cette belle partie de l'Amérique, que les Ecrivains ont nommée *Yucatan*. On assure que ce nom lui vient de ce qu'un Castillan, qui étoit de l'expédition de Hermandez, demanda à un des habitans du pays s'ils avoient de ces racines dont les Indiens font du pain, & que l'Indien lui répondit *Yuca Ilatli*; & Yuca, comme on l'a su depuis, étoit le nom de la racine, & Ilatli le nom de la terre qui la produit. On a joint ces deux noms ensemble, & l'on a fait Yucatan.

Les témoignages que les compagnons de Hermandez rendirent à Velasquez de la beauté & de la fertilité du pays qu'ils avoient vu, & quelques médailles d'or qu'ils avoient apportées avec eux, firent concevoir au Gouverneur le projet de pousser plus loin cette expédition. Il arma trois navires & un

brigantin, sur lesquels il mit deux cens cinquante hommes d'équipage, avec quelques Insulaires. Il confia le soin de cette expédition à Juan de *Grijalva*, & lui donna pour conseil trois Officiers respectés par leur courage & leur mérite. Les Pilotes furent les mêmes qui avoient servi dans le voyage d'Hermandez.

Grijalva mit en mer le 8 Avril 1518. Les Pilotes avoient le projet de suivre la même route qu'ils avoient tenue dans le premier voyage; mais les courans les emporterent du côté de l'Isle *Cozumel*. A la vue des navires Espagnols, tous les Insulaires se retirerent dans les montagnes. Les Espagnols trouverent plusieurs temples dans cette Isle. Il y en avoit un qui représentoit une tour quarrée avec quatre grandes fenêtres. Les Idoles étoient dans un enfoncement en forme de chapelle : à côté étoit une espece de sacristie, qui contenoit les instrumens nécessaires au service du temple. Tout près delà, dans un petit enclos de pierre, on voyoit une croix de chaux, haute de neuf ou dix pieds, que ces Insulaires adoroient sous le titre de Dieu de la pluie. Plu-

sieurs Ecrivains débitent à ce sujet une multitude de fables, plus absurdes les unes que les autres ; mais il paroît que l'étendard de la Religion Chrétienne avoit été porté dans ce pays par quelques Indiens déja instruits dans le Christianisme par les Espagnols.

Grijalva, ayant fait quelques provisions dans l'Isle de Cozumel, remit à la voile, & se trouva, au bout de quelques jours, à la vue de l'Yucatan. Il suivit la côte jusqu'à la rade de Potonchan. Comme c'étoit dans ce lieu qu'Hermandez avoit été défait, il ordonna d'y faire une descente pour le venger. Il défit les Indiens, imprima la terreur dans tout le canton, & continua sa route du côté de l'Ouest, sans s'éloigner beaucoup de terre. Le pays lui parut si beau, & avoir tant de rapport avec l'Espagne, qu'il donna le nom de Nouvelle Espagne à toute cette contrée. Il continua de ranger la côte jusqu'à l'embouchure de la riviere *Tabasco*, connue depuis sous le nom de Grijalva, laquelle se jette dans le golfe du Mexique. Ce pays parut si agréable aux Castillans, qu'ils résolurent d'y pénétrer ; mais ne trouvant de fond

Grijalva donne le nom de Nouvelle Espagne à la terre qu'il découvre.

que pour les deux plus petits de leurs bâtimens, tous les gens de guerre y passerent. A peine furent-ils entrés dans le fleuve, qu'ils virent une multitude d'Indiens armés, répandus sur les deux rives, & un assez grand nombre de canots, qui étoient remplis d'Indiens aussi armés. Les Espagnols, loin de s'effrayer de leurs cris & de leurs menaces, avancerent jusqu'à la portée du trait. Cette hardiesse, jointe à la contenance fiere qu'ils tenoient, surprit les Indiens au point qu'ils resterent comme immobiles. Grijalva profita de ce moment pour sauter à terre. Il y fut suivi par ses gens qu'il rangea aussi tôt en ordre de bataille. Avant de commencer l'attaque, il envoya deux jeunes Indiens qui entendoient les deux langues, pour proposer la paix aux habitans de cette contrée. Cette proposition en fit approcher vingt ou trente, qui, voyant le bon accueil qu'on leur faisoit, prirent une entiere confiance pour les étrangers. Grijalva s'en étant apperçu, leur fit dire que les Castillans étoient sujets d'un grand Roi, maître de tous les pays où ils voyoient lever le Soleil, & qu'ils

étoient venus les inviter de la part de ce Prince à le reconnoître pour leur Souverain. A ce discours, les Indiens donnerent quelques marques de chagrin. Un de leurs Chefs prit la parole, & répondit d'un ton ferme : « Que la paix » qu'on leur offroit avec des proposi- » tions d'hommage & de soumission lui » paroissoit singuliere ; qu'il étoit éton- » né qu'on leur proposât de reconnoî- » tre un nouveau Souverain, sans sa- » voir s'ils étoient mécontens de celui » auquel ils obéissoient ; que comme » il n'étoit question que de la paix ou » de la guerre, il ne pouvoit donner » une réponse décisive, parce qu'il n'é- » toit pas revêtu d'une autorité suffi- » sante, & que ses supérieurs, auxquels » il alloit communiquer ce qu'on ve- » noit de proposer, feroient connoître » leurs intentions. » Les Espagnols connurent par ce langage que ceux à qui ils avoient à faire, n'étoient pas de méprisables Sauvages. L'Orateur qui s'étoit retiré après son discours, reparut bientôt, & déclara aux Espagnols, « que » ses maîtres ne craignoient pas la guer- » re, quoiqu'ils n'ignorassent pas ce » qui s'étoit passé dans la Province voi-

» ſine ; mais qu'ils croyoient la paix » préférable à la plus heureuſe guerre. »

Il offrit enſuite à Grijalva quantité de fruits qu'il avoit apportés avec lui de la part de ſes maîtres, comme un gage de la paix qu'ils acceptoient. Bientôt on vit arriver le Cacique du canton avec une garde peu nombreuſe & ſans armes, pour faire connoître la confiance qu'il avoit & celle qu'on devoit avoir. Grijalva lui donna des marques d'amitié, auxquelles l'Indien répondit avec un air de dignité & de nobleſſe. Après les premiers complimens, le Cacique fit approcher quelques-uns de ſa ſuite qui étoient chargés de nouveaux préſens, qui conſiſtoient en étoffes, bijoux d'or renfermés dans une corbeille, des armes, des figures d'animaux revêtus de lames d'or, des pierreries enchâſſées, des garnitures de plumes de diverſes couleurs, & des robes d'un coton extrêmement fin. Sans donner à Grijalva le tems de remercier, il dit : « J'aime la » paix, & c'eſt pour la faire ſubſiſter » entre nous, que je t'ai fait ce préſent : » mais je crains qu'il ne s'éleve quelque

» mésintelligence entre les deux Na-
» tions, & je te prie de t'éloigner. » Grijalva répondit que son dessein n'avoit jamais éte de causer du trouble sur cette côte, & qu'il étoit disposé à partir. Il se hâta effectivement de mettre à la voile.

Après deux jours de navigation, il arriva à la vue d'une bourgade dont les habitans étoient armés de boucliers d'écailles de tortues. En continuant de ranger la côte, il se trouva à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomma *Rio de Banderas*, parce qu'il y apperçut des Indiens qui avoient une sorte de piques ornées de banderoles, & qui sembloient les inviter à descendre. Grijalva fit avancer deux chaloupes pour reconnoître les dispositions des habitans. Ceux qui étoient dans ces chaloupes furent si bien reçus, qu'ils rapporterent une quantité considérable d'or pour des marchandises de peu de valeur. Ils apprirent qu'ils étoient redevables de ce bon accueil aux ordres qu'avoit donnés un puissant Monarque, voisin de cette contrée, nommé *Montezuma*; que ce Prince, ayant été informé de leur approche, avoit mandé aux com-

mandans de ses frontieres d'aller au-devant des étrangers, de leur porter de l'or, & de découvrir, s'il étoit possible, leur véritable dessein.

Grijalva parcourut encore beaucoup de pays, où il trouva des richesses immenses. Il retourna ensuite à Cuba, & rendit compte à Velasquez des découvertes qu'il avoit faites. Ce dernier lui sut si mauvais gré de n'avoir pas formé d'établissement dans quelqu'une de ces contrées, qu'il résolut de faire un nouvel armement, & d'en donner la conduite à un autre. Pour remplir ce projet, il fit promptement radouber les vaisseaux qui avoient servi au voyage de Grijalva, en acheta plusieurs autres, & forma une escadre de dix vaisseaux.

Solis dit qu'il auroit souhaité de trouver un Commandant, dont le courage fût réuni avec une soumission servile : mais il est impossible de trouver ces deux extrêmités dans le même homme. Tous les vœux se réunissoient pour Grijalva qui, joignant à un courage à l'épreuve, une prudence consommée, connoissoit la route du pays où l'on vouloit former des établisse- Solis, liv. 1. chap. 9.

mens. Quelques autres Officiers de distinction se mirent sur les rangs : mais les uns poussoient trop loin leurs prétentions, les autres n'avoient pas toute la capacité requise. *Amador de Lariz*, Trésorier Royal de Cuba, & *André Dueco*, Secrétaire du Gouverneur, profiterent de cette indécision, pour faire tomber le choix sur leur ami commun. C'étoit *Hermand* ou *Fernand Cortez*.

Origine & premieres actions de Fernand Cortez.

Cet homme, dont le nom est devenu si célebre par la conquête du Mexique, étoit né en 1485 à Médellin, ville de l'Estramadoure, d'une famille noble. Son pere se nommoit Martin Cortez de Monroy, & sa mere Catherine Pizare d'Altamirano, noms, dit Solis, Historien de la conquête du Mexique, qui marquent assez la noblesse de son extraction. Dans sa premiere jeunesse, il s'appliqua aux belles lettres, & étudia dans l'Université de Salamanque. Son pere avoit le projet de lui faire étudier la Jurisprudence, mais sa vivacité naturelle ne lui permit pas de s'appliquer long-tems à une étude si grave, il retourna au bout de deux ans chez

ſon pere, avec le projet de prendre le parti des armes. Il obtint de ſes parens la permiſſion d'aller ſervir en Italie ſous le célebre *Gonſalve de Cordoue.* Lorſqu'il étoit ſur le point de partir, il fut attaqué d'une dangereuſe maladie qui, ſans cauſer de changement dans ſes inclinations, en apporta dans ſes deſſeins. Il réſolut de paſſer aux Indes où la guerre qui duroit encore dans les Iſles, promettoit moins de fortune que de gloire. Il y paſſa l'année 1504 avec des lettres de recommandation pour Don Nicolas d'Ovando ſon parent, qui commandoit alors dans l'Iſle Eſpagnole. Il eſſuya pluſieurs dangers pendant la navigation; mais ils ne ſervirent qu'à faire éclater ſon courage & ſa fermeté. Son parent le reçut avec amitié, & le garda quelque tems chez lui. Il lui donna enſuite de l'emploi dans Azua de Compoſtelle.

Cortez avoit une taille noble & la phyſionomie agréable. Ces avantages étoient relevés par des qualités qui le rendoient encore plus aimable. Il étoit généreux, diſcret, ne parloit jamais au déſavantage des autres : ſa

conversation étoit enjouée. Il ne tarda pas à se faire connoître, & à gagner l'estime des Officiers supérieurs. Voyant que tous les Indiens de l'Isle Espagnole étoient soumis, & qu'il n'y trouvoit pas l'occasion de se signaler, il passa à Cuba, & y acquit bientôt la réputation de soldat courageux & d'habile Officier. En 1512, Velasquez, Gouverneur de Cuba, fit beaucoup de mécontens: Cortez se chargea de porter leurs plaintes à l'Audience Royale de San-Dominguo. Ce complot étant découvert, le Gouverneur fit arrêter Cortez, & le condamna au dernier supplice; mais on lui accorda sa grace, aux instances de quelques personnes de considération. Le Gouverneur se contenta de l'envoyer prisonnier à San-Dominguo, & le fit embarquer sur un navire qui mettoit à la voile. N'étant pas observé à bord, il eut le courage de se précipiter dans la mer, quoiqu'il ne sut pas nager, tenant seulement une planche entre ses bras. Comme la mer baissoit alors, il fut poussé par le courant à plus d'une lieue du rivage; mais le flux qui revint, le rejetta sur la côte.

Herrera, Decad. 2. liv 3. chap. 31.

côte. Il avoit épuisé ses forces en luttant contre les flots, & avoit été plusieurs fois près de quitter la planche pour finir ses peines en se noyant. Etant à terre, & voyant le jour paroître, il eut peur qu'on ne le trouvât, & qu'on ne lui fit subir le supplice auquel il avoit été condamné. Il alla se cacher dans une Eglise, près de laquelle demeuroit un Gentilhomme Espagnol, nommé Jean Suarez, natif de Grenade. Ce Gentilhomme avoit une sœur jeune, belle & vertueuse. Elle vit Cortez, & conçut de l'amour pour lui. La situation dans laquelle il étoit, abrégea les formalités : elle lui fit connoître les sentimens qu'il lui avoit inspirés. Cortez étoit jeune : il profita de l'aveu de la jeune demoiselle, & lia une intrigue avec elle. Il alloit la voir toutes les fois que l'absence de Jean Suarez le lui permettoit. Elle de son côté ne tardoit jamais à l'aller trouver & à lui porter ce qui étoit nécessaire pour sa subsistance. Malheureusement pour ces deux amans, un Sergent avoit apperçu Cortez, & l'observoit depuis quelque tems : il le suivit un jour qu'il reve-

noit de chez sa maîtresse, le saisit par-derriere, lorsqu'il alloit rentrer dans l'Eglise, & l'emmena prisonnier. Les Juges procéderent contre lui avec beaucoup de rigueur. Dans une conjoncture aussi embarrassante, il ne trouva d'autre ressource que dans la clémence de Velasquez ; en appella à lui, espérant, dit-il, dans sa requête, qu'un Gentilhomme trouveroit dans un homme noble des sentimens au dessus de la vengeance. Le récit que l'on fit à Velasquez des malheurs auxquels ce jeune homme avoit été exposé pour éviter les effets de sa colere, lui donna pour Cortez une espece d'admiration : il lui pardonna ; mais il ne voulut pas le retenir à son service, & Cortez se trouva fort à l'étroit pendant quelque tems. Il épousa cependant sa maîtresse qui se nommoit Catherine Suarez, & disoit qu'il étoit aussi content avec elle, que s'il eût épousé la fille d'un Duc. Il en eut un fils, & osa prier Velasquez de le tenir sur les fonts. Le Gouverneur lui accorda cette grace, & songea bientôt au rétablissement de sa fortune. Il lui donna la Lieutenance de San-Yago. Cor-

tez fit alors l'impossible pour se rétablir dans les bonnes graces du Gouverneur : il saisissoit toutes les occasions qu'il pouvoit rencontrer de lui marquer son zele & son attachement. Il y parvint d'autant plus aisément, que Velasquez étoit d'un caractere facile. Voilà quelle étoit sa position, lorsque ses amis firent tomber sur lui le choix pour l'expédition que Velasquez projettoit.

Comme les talens de Cortez étoient connus de tout le monde, on applaudissoit au choix que Velasquez faisoit : mais ceux qui connoissoient son caractere & son ambition, doutoient si le Gouverneur ne manquoit pas de prudence. Herrera dit que le Gouverneur & Cortez se promenant un jour ensemble, un fou, nommé Francisquillo, s'approcha d'eux, & se mit à crier que Velasquez n'y entendoit rien, & qu'il lui faudroit bientôt une seconde flotte pour courir après Cortez. Compere, dit le Gouverneur, c'étoit ainsi qu'il nommoit Cortez, entendez vous ce que dit ce méchant Francisquillo ? Cortez répondit : c'est un fou qu'il faut laisser parler.

Velasquez voulant prévenir tous les mauvais offices de ses ennemis, fit partir pour l'Espagne un vaisseau, par lequel il rendoit compte au Roi des nouvelles découvertes, & lui envoyoit ce qu'il avoit reçu de plus précieux de la terre ferme. Il y envoya encore un de ses intimes amis, pour soutenir son crédit & ses intérêts à la Cour. Cet ami le servit si bien auprès de l'Evêque de Burgos, dont l'autorité croissoit de jour en jour, qu'il obtint du Roi une transaction, par laquelle Velasquez fut nommé Adelantade, & déclaré Lieutenant Général pour sa Majesté dans l'isle de Cuba, & dans tous les lieux qui avoient été & qui seroient découverts par ses soins. On lui accordoit même le pouvoir de lever des troupes pour ces expéditions jusques dans l'Isle Espagnole.

Un traité de cette nature & des privileges si étendus déplurent beaucoup à l'Amiral Diegue Colomb, dont la supériorité ne se réduisoit plus qu'à de vains titres. Ces grands avantages ne tournerent qu'à la ruine de Velasquez : il concerta mal toutes ses entreprises. Cortez, en recevant de lui

le titre de Commandant pour la nouvelle expédition, affecta les plus grandes marques de reconnoissance; mais les concurrens sur lesquels il l'avoit emporté, ne purent déguiser leur chagrin, & firent tous leurs efforts pour jetter des soupçons dans l'esprit du Gouverneur. Ils lui représenterent qu'il étoit imprudent de donner tant de confiance à un homme qu'il avoit maltraité; que le caractere de Cortez étoit connu; que toutes ses qualités, qui étoient propres à grossir de jour en jour le nombre de ses amis, devoient être suspectes. Velasquez étoit peu porté à la défiance : il ne voulut jamais changer de résolution. Cortez, pour hâter son départ, employa tout son bien & celui de ses amis. Il rassembla sous ses ordres environ trois cens hommes, entre lesquels on comptoit Diego d'*Ardas*, ami particulier du Gouverneur, Bernard *Dias del Castillo*, qui publia l'Histoire de cette expédition, & un nombre assez considérable de Gentilshommes. Les troupes furent embarquées en plein jour à la vue de tout le monde. La nuit suivante, Cortez accompagné de ses

amis, alla prendre congé du Gouverneur qui l'embrassa tendrement, le conduisit au port, & le vit monter sur son vaisseau. Voilà le récit de Solis. Plusieurs autres Ecrivains prétendent que Cortez excita ses gens à la révolte, avant même de sortir du port.

Solis, liv. 6. chap. 10.

Quoi qu'il en soit, la flotte sortit du port le 18 Novembre 1516. Cortez alla mouiller au port de la Trinité, où il se fit beaucoup de partisans. Une multitude de gens de marque s'embarquerent avec lui pour participer à sa fortune & à sa gloire. On augmenta les munitions & les armes. Cortez distribua tout ce qui lui restoit d'argent entre ceux qui avoient besoin de secours pour former leur équipage. Cette générosité jointe à l'idée qu'on avoit conçue de ses autres qualités, lui gagna tous les cœurs.

Velasquez veut ôter le commandement de la flotte à Cortez.

Quelques précautions que Cortez eut prises, il se vit au moment où toutes ses espérances alloient s'évanouir. Velasquez, excité par de nouvelles représentations, commença à douter de la fidélité du nouveau Commandant: il envoya un ordre exprès à Verdugo

son parent, qui exerçoit la charge d'Alcalde à la Trinité, de déposer Cortez dans toutes les formes établies en Espagne. Verdugo, voyant que le Commandant avoit gagné tous les cœurs, n'osa exécuter l'ordre qu'il avoit reçu. D'ailleurs, Cortez sut lui persuader qu'une entreprise de cet éclat demandoit plus d'explication, & que son parent, par cette conduite, marqueroit trop d'incertitude dans le caractere. Il écrivit à Velasquez dans des termes assez mesurés, mais assez fermes. Il lui fit sentir combien il étoit dangereux qu'un homme en place prêtât si facilement l'oreille à la calomnie. Il crut cependant que la prudence l'engageoit à hâter sa navigation, envoya par terre une partie de ses soldats à la Havane, sous la conduite d'Alvarado, pour y faire de nouvelles levées. Il mit aussi-tôt à la voile, & s'avança vers cette ville, pour recevoir ses gens à bord.

Lorsqu'il arriva à la Havane, il trouva le nombre de ses soldats beaucoup augmenté, & un assez grand nombre de Gentilshommes qui s'attacherent à sa fortune. Pendant le peu de tems

qu'il resta dans le pays, il exerça ses troupes & ses canonniers, fit des especes de cuirasses pour ses soldats. Elles n'étoient composées que d'un peu de coton piqué mollement entre deux toiles. Cette armure étoit suffisante pour amortir le coup des fleches.

Quoiqu'il fit ces préparatifs avec une diligence extrême, Velasquez, toujours excité par les ennemis de Cortez, eut le tems d'envoyer à Barba, qui commandoit à la Havane, des ordres d'arrêter le Général, & de l'envoyer prisonnier à la Capitale. Cortez, à la fin fatigué de toutes les tracasseries que Velasquez lui faisoit, prit la résolution de rompre ouvertement avec lui. Il fit assembler ses troupes, leur apprit la nouvelle persécution dont il étoit menacé. La Noblesse se contenta de lui montrer un attachement fondé sur l'estime: mais les soldats, dans leur chaleur, allerent jusqu'aux menaces, si on ôtoit le commandement de la flotte à Cortez. Barba manda sur le champ à Velasquez ce qui se passoit, & lui conseilla d'employer la douceur plutôt que la violence à l'égard d'un homme qui avoit acquis l'estime & l'amitié des soldats & des Officiers.

Cortez craignant quelque contretems, se hâta de faire ses préparatifs pour mettre à la voile. Il divisa ses troupes en onze compagnies, & les mit sous les ordres d'autant de Capitaines qui devoient commander les onze vaisseaux, dont la flotte étoit alors composée, parce qu'il y avoit ajouté un brigantin. Il prit le commandement de la premiere compagnie, & donna pour mot *Saint-Pierre*, sous la protection duquel il déclara qu'il mettoit toutes ses entreprises.

On mit à la voile le 10 Février 1519. La flotte se réunit à l'Isle de Cozumel, où l'on fit une revue générale. Le nombre des troupes se montoit à cinq cens huit soldats, sans y comprendre les Officiers, & le nombre des matelots à cent neuf. Cortez adressa un discours à tous ceux qui composoient l'équipage : il prit ensuite les Officiers en particulier, s'assit au milieu d'eux, & fit tous ses efforts pour leur communiquer une partie de l'ardeur qu'il avoit pour la gloire. Quoique le Lecteur regarde ordinairement les discours des Généraux comme des fictions de l'Ecrivain, nous croyons devoir rapporter

ter celui que Cortez fit aux Officiers de ſa petite armée : il eſt pris dans Diaze de Caſtille qui étoit préſent lorſque le Général le fit. Le voici : » Mes Amis & mes Compagnons, nous » avons échappé à une multitude de » traverſes & de perſécutions avant » d'arriver dans cette Iſle. C'eſt Dieu » lui-même qui nous a préſervés : nous » devons eſpérer un heureux ſuccès » pour notre deſſein, puiſqu'il a daigné » en favoriſer les commencemens. C'eſt » notre zele pour lui & pour le ſervice » de notre Roi, qui nous fait entrepren» dre la conquête d'un pays inconnu. » En vain je voudrois vous cacher les » difficultés que nous aurons à ſurmon» ter, le nombre d'ennemis que nous » aurons à combattre : il faut vous ar» mer de courage & de patience ; c'eſt » l'unique moyen de venir à bout de » cette glorieuſe entrepriſe. Vous avez » appris à ſouffrir & à combattre, en » ſoumettant toutes ces Iſles que nous » avons conquiſes : mais il vous reſte » bien d'autres travaux à entrepren» dre, & vous devez y apporter bien » plus de courage : il ne ſe meſure que » ſur la grandeur des obſtacles. Nous

» sommes en petit nombre, il est vrai :
» mais l'union fait la force des armées ;
» elle semble même les multiplier. Lorsqu'il s'agira de prendre une résolution, il faut que nous n'ayons tous qu'un même avis ; une même main, quand il faudra l'exécuter. Il faut encore que nos intérêts soient communs, & notre gloire égale dans tout ce que nous aurons le bonheur d'acquérir. La valeur particuliere doit établir la sûreté commune. Je suis votre Chef, & j'hazarderai le premier ma vie pour le dernier des soldats. Vous aurez mon exemple à suivre encore plus que mes ordres. La confiance que j'ai en vous, me donneroit le courage d'entreprendre la conquête du monde entier, & mon cœur se flatte de cette espérance, par un mouvement qui surpasse tous les présages. Ma confiance n'est point une témérité ; elle est fondée sur ceux qui m'environnent, & tout ce que je n'ose attendre de mes propres forces, j'ose l'espérer des vôtres. »

Les habitans de l'Isle s'étoient retirés sur les montagnes à la vue de la flotte : mais le bon ordre qu'ils virent régner *Solis, cha. 15.*

dans le camp des Espagnols, les engagea à descendre : ils se mêlerent parmi eux avec confiance & familiarité. Ils apprirent à Cortez qu'ils avoient vu dans un canton de la terre ferme des hommes barbus qui étoient d'un pays auquel ils donnoient le nom de Castille. Il ne douta pas que ce ne fût quelques-uns de ceux qu'Hermandez & Grijalva avoient perdus sur cette côte. Sentant combien il seroit intéressant pour lui de les trouver, il envoya un Officier & quelques soldats à la côte de l'Yucatan : le Cacique de l'Isle Cozumel envoya avec eux deux Indiens & des présens, pour obtenir leur liberté.

Pendant que l'Officier & les soldats étoient à chercher les Espagnols perdus, Cortez voulut engager les insulaires à embrasser le Christianisme, &, voyant que les raisons ne faisoient aucune impression sur leur esprit, il renversa toutes leurs Idoles. Les Barbares croyoient que le Ciel alloit venger cette profanation ; mais, voyant qu'il n'arrivoit aucun mal aux Espagnols, ils souffrirent non-seulement qu'on élevât un Autel & une Croix à la place

des Idoles, mais encore ils se prosternerent devant, & y firent des actes d'adoration.

On retrouve un Espagnol qui avoit été perdu sur la côte de l'Yucatan.

Cortez commençoit à désespérer de voir revenir ceux qu'il avoit envoyés sur la côte de l'Yucatan, & se préparoit à remettre à la voile: mais on apperçut de fort loin un canot qui traversoit le golfe, & qui venoit droit à l'Isle. Il portoit quelques Indiens armés qui faisoient une diligence extrême. Le Général fit mettre quelques soldats en embuscade, dans l'endroit du rivage où le canot paroissoit devoir aborder. Ils laisserent descendre les Indiens, leur couperent le chemin, fondirent impétueusement sur eux: mais un de ces barbares s'avança, tenant les bras ouverts, & cria qu'il étoit Chrétien. On le reçut avec accueil, on le conduisit au Général, & on reconnut les Indiens pour les deux Insulaires qu'on avoit envoyés avec un Officier, & des soldats sur la côte de l'Yucatan: les soldats & l'Officier étoient avec eux. Le Castillan qu'on venoit de recouvrer, avoit appris la langue du pays, & servit beaucoup dans la suite à Cortez.

Ce malheureux étoit nud, basan-

né, & avoit les cheveux treſſés autour de la tête comme les Indiens. Il portoit ſa rame ſur l'épaule, un arc à la main, un bouclier & des flèches ſur le dos, & une ſorte de rets en forme de ſac, dans lequel étoit ſa proviſion de vivres, & une paire d'heures qu'il avoit toujours conſervée pour ſes exercices de religion. Il ne pouvoit tenir un diſcours ſuivi, ſans y mêler quelques mots Indiens qu'on n'entendoit point. On apprit de lui qu'il ſe nommoit *Jérôme d'Aguilar*, qu'il étoit d'Ecijia, ville d'Andalouſie, & d'une naiſſance qui lui avoit procuré tous les avantages d'une bonne éducation. Il avoit paſſé aux Indes, & ſe trouvant dans la Colonie du Darien pendant les diſſenſions de Niuveſa & de Vaſco Nugnez de Balboa, il avoit accompagné Balboa dans le voyage qu'il devoit faire à San Dominguo : mais leur caravelle échoua ſur les bancs de *las Biavoras*. De vingt hommes qui compoſoient l'équipage, ſept moururent de fatigue & de miſere : les autres prirent terre dans une Province nommée *Maya*, & tomberent entre les mains d'un cruel Cacique qui com-

mença par facrifier à fes Idoles Valdivia & quatre de leurs compagnons, dont il mangea enfuite la chair. Il réferva Aguilar & quatre de fes compagnons pour la premiere fête, & les fit renfermer dans une cage où l'on avoit foin de les engraiffer; mais ils trouverent le moyen de s'échapper, marcherent pendant plufieurs jours au travers des bois, n'ayant pour unique nourriture que des herbes & des racines, arriverent chez un Cacique ennemi du premier & moins barbare. Ils menerent chez lui une vie affez douce, quoique forcés continuellement à des travaux pénibles. Tous fes compagnons moururent fucceffivement, à l'exception d'un matelot natif de Palos, qui avoit époufé une riche Indienne dont il avoit eu plufieurs enfans. Lorfqu'Aguilar reçut des nouvelles de Cortez, il employa pour obtenir fa liberté, les préfens que les Indiens de Cozumel lui avoient apportés. Il en donna avis au matelot qui étoit marié, pour l'engager à revenir parmi les Chrétiens: mais ce fut en vain; le matelot voulut refter avec fa femme & fes enfans.

Cortez partit de l'Isle Cozumel le 4 de Mars, alla mouiller à la riviere de Grijalva. Il n'y fut pas long-tems sans entendre des cris tumultueux. Aguilar partit dans un esquif, pour voir ce que ces cris signifioient; mais il revint bientôt, rapporta que les Indiens étoient en grand nombre, & disposés à défendre l'entrée de la riviere. Quoique Cortez n'eût pas formé le projet de commencer ses conquêtes par cette Province, il crut qu'il étoit important, pour la gloire de ses armes, de réprimer l'insolence de ces Indiens. Comme la nuit approchoit, il la passa presque entiere à disposer son artillerie, & fit prendre à ses soldats leurs casaques piquées. Lorsque le jour parut, il rangea ses vaisseaux en demi-lune, dont les chaloupes formoient les deux pointes. Sa flotte entra dans la riviere, qui étoit assez large, pour la contenir dans l'état où elle étoit. Les Sauvages, loin de s'intimider, approcherent jusqu'à la portée du trait, & firent pleuvoir sur les Espagnols une grêle de fleches. Ceux-ci, après avoir essuyé cette premiere attaque, firent une décharge de toute

leur artillerie. Les Sauvages effrayés par ce bruit terrible qu'ils n'avoient encore jamais entendu, & par la mort subite d'une infinité de leurs camarades, qui tomboient de tous côtés, abandonnerent leurs canots, & se précipiterent dans l'eau. La flotte, ne trouvant plus d'obstacle, s'avança jusqu'au bord de la riviere, & les Castillans se mirent en devoir de descendre à terre; mais ils furent obligés de livrer un second combat. Les Indiens qui avoient abandonné leurs canots, se joignirent à une autre troupe qui étoit en embuscade dans les bois, & revinrent à la charge. Les fleches, les dards & les pierres incommoderent d'abord beaucoup les Castillans; mais Cortez eut l'habileté de former un bataillon, sans cesser de combattre. Ceux qui tenoient les premiers rangs, faisoient tête à l'ennemi, couvroient ceux qui descendoient des vaisseaux, & leur donnoient le tems de se ranger en ordre de bataille, pour les soutenir à leur tour. Aussi-tôt que le bataillon fut formé, il détacha cent hommes, avec ordre d'aller au travers des bois attaquer la ville de Tabasco qui étoit

la capitale du pays, & dont on connoissoit la situation par les relations des voyages précédens. Il se mit ensuite à la tête de ses troupes, marcha avec intrépidité contre une multitude incroyable d'Indiens qui lui faisoit face. Il encourageoit plus ses soldats par ses actions que par la voix.

Premiere victoire de Cortez sur les Indiens.

Les Indiens lâcherent à la fin prise, & se retirerent du côté de la ville pour en soutenir le siege. Ses fortifications étoient composées de gros troncs d'arbres, en maniere de palissades, entre lesquels il y avoit des ouvertures pour le passage des fleches. L'enceinte étoit ronde, & vers l'extrêmité des deux lignes qui formoient le cercle, l'une avançoit sur l'autre, en laissant pour l'entrée un chemin étroit à plusieurs retours, avec deux ou trois guérites de bois qui servoient à loger les sentinelles.

Cortez arriva plutôt devant la ville que le détachement qu'il y avoit envoyé, parce que la marche de ce détachement avoit été retardée par des marais & des lacs. Cependant les deux troupes se rejoignirent assez promptement, &, sans donner aux Indiens le tems

de se reconnoître, elles avancerènt tête baissée jusqu'au pied de la palissade. Les distances qui étoient entre les troncs d'arbres qui la formoient, servirent d'embrasures pour les arquebuses. Les Indiens couperent les rues par d'autres palissades, & se retirerent au fond de la ville. Les Castillans renverserent la premiere palissade, poursuivirent les Indiens de places en places, & les forcerent d'abandonner la ville pour se retirer dans les bois. Cortez défendit de les poursuivre, pour leur donner la liberté de se déterminer à la paix, & pour donner à ses gens le tems de se reposer. Ainsi Tabasco fut sa premiere conquête. Cette ville étoit grande, bien peuplée. Comme les Indiens en avoient fait sortir presque toutes leurs familles & leurs richesses, elle n'offroit rien à l'avidité du soldat; mais il y avoit des vivres en abondance. Les Indiens perdirent un nombre incroyable d'hommes; mais on ne put le connoître au juste, parce qu'ils eurent l'adresse d'enlever leurs morts. Les Castillans ne perdirent pas un seul homme; plusieurs furent cependant blessés.

Cortez dispersa ses troupes dans trois

temples, & ne se reposa que sur lui-même du soin de faire la ronde, & de poser les sentinelles pendant la nuit. Le jour ne faisant appercevoir aucun ennemi, il envoya reconnoître le bois, où l'on ne trouva encore personne. Cette tranquillité lui fit naître des soupçons, qui augmenterent lorsqu'on lui apprit qu'un des interpretes Indiens avoit disparu pendant la nuit, & qu'il avoit suspendu ses habits aux branches d'un arbre. Ce traître, loin de tirer quelque fruit de sa trahison, fut sacrifié aux Idoles, parce qu'il avoit engagé lui-même les Indiens à soutenir la guerre, en leur assurant que les Espagnols n'étoient pas immortels, comme ils l'avoient cru.

Cortez persuadé que, pour établir la terreur de son nom parmi les Indiens, il falloit poursuivre sa victoire, fit reconnoître le pays par des détachemens, afin de savoir ce que les Indiens étoient devenus. Il apprit bientôt que près d'un lieu, nommé *Cinthla*, on appercevoit une armée innombrable. Ce ne fut pas sans effroi que les Espagnols virent la campagne couverte d'ennemis prêts à les attaquer. Cor-

tez sentit lui-même le danger ; mais, loin de paroître intimidé, il affecta un air de satisfaction & de fierté. Il posta son armée au pied d'une éminence qui ne lui laissoit aucunement lieu de craindre d'être enveloppé, & d'où l'on pouvoit faire jouer librement l'artillerie. Il monta ensuite à cheval, se mit à la tête de sa cavalerie, se jetta dans un taillis voisin, d'où il se proposoit de prendre l'ennemi en flanc, lorsque cette diversion deviendroit nécessaire. Les Indiens ayant apperçu les Espagnols, marcherent à eux, & ne furent pas plutôt à la portée du trait, qu'ils firent une décharge, & fondirent avec tant d'impétuosité sur le bataillon Espagnol, que les arquebuses & les arbalêtes ne purent les arrêter ; mais l'artillerie en détruisoit un nombre considérable. Ces barbares ne laissoient cependant pas de se serrer, pour remplacer les vuides qui se faisoient dans leurs bataillons. Ils poussoient des cris épouvantables, & jettoient des poignées de sable en l'air, espérant par-là cacher leur perte. Ils avançoient toujours, & se trouvoient presqu'à portée de combattre corps à corps.

Seconde victoire plus disputée.

Déja les Espagnols s'appercevoient que la partie n'étoit pas égale, lorsque Cortez, sortant du bois à la tête de sa cavalerie, tomba à bride abattue sur la plus épaisse mêlée, & s'ouvrit un passage. La vue des chevaux que les Indiens prirent pour des monstres dévorans, à tête d'hommes & de bêtes, intimida les plus braves ; à peine osoient-ils jetter les yeux sur leur objet de terreur. Ils ne penserent plus qu'à se retirer. Les Espagnols à qui cette retraite donna la liberté de faire usage de leurs arquebuses, recommencerent un feu si vif, qu'il fit prendre ouvertement la fuite aux Indiens.

Cortez les fit poursuivre quelque tems par ses Cavaliers, mais avec ordre d'épargner leur sang, & de prendre seulement quelques prisonniers qui pourroient servir à la paix. On trouva sur le champ de bataille plus de huit cens Indiens morts, & l'on ne put douter que le nombre de leurs blessés ne fût beaucoup plus considérable. Les Espagnols ne perdirent que deux hommes; mais ils eurent soixante-dix blessés. Pour rendre durable la mémoire de ce glorieux événement, ils éleve-

rent un Temple en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire, & la premiere ville qu'ils fonderent dans cette Province reçut le même nom.

Le lendemain de la bataille, Cortez fit amener en sa présence tous les prisonniers, entre lesquels il y avoit deux ou trois Capitaines. La crainte & la consternation étoient peintes sur leurs visages; ils croyoient que les vainqueurs les traiteroient avec la même cruauté qu'ils employoient eux-mêmes à l'égard de leurs captifs. Cortez calma bientôt leur crainte; il les reçut avec douceur & bonté, les rassura même par ses discours & par ses caresses, & les remit en liberté. Il leur fit même quelques présens, en leur disant: » Je sais vaincre, & pardonner. » Peu d'heures après que ces prisonniers furent partis, on vit arriver au camp plusieurs Indiens chargés de maïs, de poules & d'autres provisions, afin qu'on écoutât favorablement les propositions de paix qu'ils vouloient faire de la part du Cacique de Tabasco. Aguilar remarqua que ces députés étoient du plus bas étage parmi le peuple, en avertit Cortez, en lui disant, que dans de sem-

Solis, chap. 21.

blables occasions, on employoit les Indiens du premier rang, & qu'ils se présentoient avec toute leur parure. Quoique Cortez desirât la paix avec autant d'ardeur que les Indiens même, il renvoya ces députés, en leur disant qu'il écouteroit les propositions lorsqu'elles lui seroient faites par des hommes dignes de les faire. Ce Général sentoit combien il étoit intéressant dans cette conjoncture, de marquer aux barbares de la noblesse & de la fermeté.

Le Cacique, pour réparer sa faute, envoya le lendemain trente Indiens plus qualifiés, & parés de tous les ornemens dans lesquels ils font consister leur magnificence. Ils étoient accompagnés d'autres Indiens d'un rang inférieur, & qui portoient encore des provisions, mais en plus grande abondance que la premiere fois.

Cortez leur donna audience au milieu de tous ses Officiers, affectant un air grave & sévere. Les députés se présenterent avec un air de soumission; &, après les cérémonies ordinaires dans ces occasions, ils exposerent le sujet de leur ambassade, & s'excuserent sur la témérité qu'ils avoient eue de

faire

faire la guerre. Le Général leur représenta les justes sujets qu'il avoit d'être offensé du procédé qu'ils avoient tenu avec les Espagnols. Il leur accorda ensuite la paix, & leur fit des présens qui étoient peu considérables en eux-mêmes, mais dont les Indiens firent beaucoup de cas.

Peu de tems après le Cacique alla lui-même saluer le Général. Il étoit environné de tous ses Capitaines & de ses Alliés, fit apporter un présent qui consistoit en mantes de coton, de plumes de diverses couleurs & en bijoux d'un or bas à la vérité, mais le travail surpassoit de beaucoup la matiere. Il commença par offrir son présent, comme s'il eût voulu s'en faire un mérite, afin d'être mieux reçu. Cortez lui fit accueil, & l'entrevue se passa en complimens réciproques & en protestations d'amitié, qu'ils se firent par le moyen des interpretes. Les Officiers Espagnols firent le même traitement aux Indiens qui accompagnoient le Cacique. Les marques de joie & de sincérité s'exprimoient par les gestes au défaut de la parole.

Le Cacique, en prenant congé du

Général, lui marqua un autre jour pour une entrevue. Pour preuve de sa confiance il ordonna à tous ses sujets de retourner à Tabasco & de rendre aux Espagnols tous les services qui dépendroient d'eux.

Il parut le jour suivant avec le même cortege qu'il avoit la premiere fois; mais il étoit suivi par vingt jeunes & belles Indiennes, toutes très-bien parées à la maniere du pays. Il les présenta au Général, & lui dit qu'il lui en faisoit présent, afin qu'elles eussent soin de lui préparer à manger & à ses gens pendant le voyage; qu'elles étoient accoutumées à apprêter délicatement tous les divers mets dont sa table étoit couverte, particuliérement à faire du pain de maïs, ce qui, de tout tems, étoit l'occupation des femmes.

Parmi ces Indiennes il s'en trouvoit une qui étoit d'une beauté rare, pour la figure & la taille. Cortez les reçut avec accueil. Nous ferons connoître par la suite quelle étoit la belle Indienne & ce qu'elle devint. Avant de quitter ce canton, Cortez tira à part le Cacique avec les principaux Indiens de

sa suite, leur dit qu'il étoit sujet & ministre d'un Monarque très-puissant; que son dessein étoit de leur procurer toute sorte de bonheur en leur proposant d'obéir à ce grand Prince. Il finit par les exhorter à embrasser la véritable religion & à renoncer aux erreurs de l'idolâtrie. Il appuya ces deux propositions de toute son éloquence, y mêla même un peu de fermeté, ensorte que si les Indiens ne furent pas persuadés, ils furent au moins ébranlés. Ils répondirent qu'ils se croiroient fort heureux d'obéir à un Monarque dont la puissance se faisoit connoître par des sujets d'une valeur si extraordinaire : mais leur discours fut plus vague sur ce qui concernoit la religion. Cortez employa cependant toute l'adresse dont il étoit capable pour les amener à son but sur cet article. Le Cacique & les Seigneurs du pays lui ayant un jour rendu visite, entendirent hennir les chevaux dans sa cour. Ils lui demanderent, avec émotion, de quoi se plaignoient les *Yeguanez*, mot qui signifie dans leur langue, puissance terrible. Cortez répondit qu'ils étoient fâchés de ce qu'il n'avoit

Herrera, livr. 4. chap. 12.

pas puni sévérement le Cacique & sa nation, pour avoir eu l'audace de résister aux Chrétiens. Les Seigneurs Indiens firent aussi-tôt apporter des couvertures pour coucher les chevaux, & de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon, & promettant, pour les appaiser, d'être toujours amis des Chrétiens.

Cortez, qui poussoit plus haut ses prétentions, remit à la voile le lundi de la Semaine-sainte & continua de suivre la côte à l'Ouest. Il reconnut dans cette route tous les lieux qui avoient été découverts par *Grijalva*, & aborda le Jeudi-saint à Saint-Jean-d'Ulua. A peine eut-il jetté l'ancre entre cette isle & le continent, qu'il vit partir de la côte deux gros canots que l'on nomme pirogues. Ils s'avancerent jusqu'à la flotte, sans aucune marque de crainte ni de défiance. Cortez ordonna qu'on les reçût avec beaucoup de caresses. Aguilar, sur lequel on comptoit pour savoir ce qu'ils diroient, les ayant entendu parler, dit qu'il ne connoissoit point leur langue. On étoit fort embarrassé; mais on s'apperçut qu'une des femmes qu'on avoit emmenée de Ta-

basco s'entretenoit avec un des Indiens qui étoient venus dans les deux canots. Elle se tourna ensuite vers Cortez & Aguilar qui étoient auprès d'elle, & dit au dernier en langage d'Yucatan, qu'il connoissoit très-bien, que ces Indiens parloient la langue du Mexique, & qu'ils demandoient audience au Général. Aguilar rendit en Espagnol ce que l'Indienne venoit de lui dire. Le Général ordonna qu'on fit monter les Indiens sur son vaisseau. Il est difficile d'exprimer la joie que Cortez sentit, en voyant que cette Indienne pouvoit lui servir à entendre le langage d'un pays où il desiroit depuis long-tems d'arriver. Il rendit graces à Dieu d'une faveur aussi signalée.

Histoire d'une Indienne qui servit d'interprete à Cortez.

Cette Indienne joua un trop grand rôle dans la conquête du Mexique, pour qu'on ne la fasse pas connoître au lecteur. C'est celle dont nous avons déja vanté la beauté. Elle étoit fille du Cacique de *Guazacoalco*, Province soumise à l'Empereur du Mexique & voisine de celle de Tabasco. Dès sa premiere jeunesse elle fut enlevée d'entre les bras de son pere & conduite

à *Xicalango*, place forte sur la frontiere de l'Yucatan, où il y avoit alors une garnison de Mexiquains. On l'y élevoit dans un état qui étoit peu conforme à sa naissance : elle fut encore enlevée & vendue au Cacique de Tabasco qui en fit présent à Cortez, comme nous l'avons dit plus haut.

Solis, liv. 2. chap. 21.

On parloit à Guazacoalco & à Xicalango la langue génerale du Mexique, & à Tabasco celle de l'Yucatan qu'Aguilar savoit. Par ce moyen elle entendoit les Indiens qui lui parloient la langue du Mexique, rendoit à Aguilar en langage de l'Yucatan ce que les Mexiquains lui disoient, & Aguilar le disoit à Cortez en Castillan. Le Général l'avoit fait baptiser avec ses camarades avant de quitter la rade de Tabasco, & lui avoit fait donner le nom de *Marina*. C'est celui sous lequel nous la désignerons par la suite.

Cortez, sentant combien cette fille lui étoit nécessaire dans la conjoncture où il se trouvoit, lui fit toutes sortes de caresses, & ne négligea rien pour se l'attacher. Marina joignoit aux agrémens extérieurs un esprit vif & une conception aisée : elle apprit en peu de

jours le Castillan, & évita par ce moyen les longueurs que Cortez étoit obligé d'essuyer pour savoir ce que les Mexiquains vouloient lui dire, & pour leur faire parvenir ses réponses. Il étoit difficile qu'une femme telle que Marina n'inspirât pas à Cortez ce que les hommes d'un caractere vif & bouillant comme lui ont coutume de sentir pour les femmes aimables. Elle prit sur lui un ascendant qu'elle sut conserver. Cortez étoit d'une figure agréable ; il tenoit le premier rang parmi les Espagnols : l'amour & l'ambition parloient en sa faveur auprès de Marina. Il en eut un fils qui fut connu sous le nom de Dom Martin Cortez, qu'on fit Chevalier de Saint Jacques en considération de la noblesse de sa mere.

Les Indiens déclarerent à Marina que *Pilpatoé* & *Teutitlé*, le premier Gouverneur de cette Province, le second Capitaine Général du grand Empereur Montezuma, les avoient envoyés au Commandant de la flotte, pour savoir de lui-même quel dessein l'amenoit sur leur rivage. Cortez traita ces députés avec beaucoup de politesse, & leur répondit qu'il venoit

en qualité d'ami, dans le dessein de traiter d'affaires importantes pour leur Souverain & tout l'Empire ; qu'il entreroit dans de plus grands détails avec le Gouverneur & le Général. Il eut l'adresse de tirer des Indiens une connoissance assez étendue des richesses & des forces de Montezuma, & les renvoya fort satisfaits. Le jour suivant, sans attendre de réponse, il fit débarquer ses troupes, ses chevaux & son artillerie.

Cortez débarque à S. Jean d'Ulua.

Les Indiens du canton eurent même la complaisance de lui prêter du secours pour le débarquement & pour construire des cabanes, parmi lesquelles on en dressa une plus grande que les autres, parce qu'elle devoit tenir lieu d'Eglise.

Le jour & la nuit suivante se passerent dans une assez grande tranquillité; mais on vit paroître le lendemain une nombreuse troupe d'Indiens armés qui s'avançoient vers le camp des Espagnols. On se préparoit déja à la défense, lorsqu'on apprit que c'étoient les avant-coureurs de Teutilé & de Pilparoé qui étoient en chemin pour venir saluer le Général. Ils arriverent le jour de Pâque avec un nombreux cortege. Cortez résolut d'affecter en leur présence

un air de grandeur capable de leur en imposer. Il les reçut au milieu de ses Officiers qu'il avoit rangés autour de lui & qui tenoient tous une posture respectueuse. Il écouta leur compliment, fit une réponse fort courte, & leur déclara, par la bouche de Marina, qu'avant de parler du sujet de son voyage, il vouloit rendre ses devoirs à son Dieu qui étoit le Seigneur de tous les Dieux de leur pays.

Cortez les conduisit à la cabane qui devoit servir d'Eglise. Comme il n'avoit que deux Aumôniers avec lui, il prit ceux de ses soldats qui savoient le chant de l'Eglise & en forma le chœur. Les Indiens assisterent à toutes ces cérémonies avec une attention qui tenoit de la surprise que leur causoit un spectacle qui leur avoit été jusqu'alors inconnu. Après la Messe, on retourna au logis du Général, qui traita superbement les deux Officiers de Montezuma. Il prit ensuite un air grave & fier, leur dit par la bouche de son interprete qu'il étoit venu de la part de Charles d'Autriche, Monarque de l'Orient, pour communiquer à l'Empereur Montezuma des secrets de la plus grande importance, mais qui ne

Id. liv. 2. chap. 22.

pouvoient être déclarés qu'à lui-même; qu'il demandoit par conséquent l'honneur de le voir, & qu'il se promettoit d'en être reçu avec toute la considération qui étoit due à la grandeur du Prince qui l'envoyoit.

Cette proposition causa aux deux Officiers un chagrin qui parut même sur leur visage. Teutitlé, avant de s'expliquer, demanda la liberté de faire apporter ses présens. Ils consistoient en vivres, en robes de coton très-fin, en plumes de différentes couleurs & en divers bijoux travaillés avec une extrême délicatesse. L'Indien, après avoir fait ces présens à Cortez, lui dit qu'il le prioit d'accepter ce témoignage de l'estime de deux esclaves de l'Empereur, & ajouta qu'il lui conseilloit de renoncer au dessein de voir Montezuma, parce qu'il trouveroit trop de difficultés à le remplir. Cortez prit alors un air encore plus fier, & répondit que les Rois ne refusoient jamais audience aux Ambassadeurs des autres Souverains, & que, sans un ordre bien précis, leurs Ministres ne devoient pas se charger d'un refus si dangereux; que dans cette occasion, leur

devoir étoit d'avertir Montezuma de ſon arrivée ; mais qu'ils pouvoient aſſurer leur Empereur que le Général étranger étoit fortement réſolu de le voir, & que, pour l'honneur du grand Roi qu'il repréſentoit, il ne rentreroit point dans ſes vaiſſeaux, ſans avoir obtenu cette ſatisfaction. Les deux Mexiquains frappés du ton & de l'air dont Cortez venoit de leur parler, le prierent de ne rien entreprendre du moins avant la réponſe de la Cour, & lui offrirent tous les ſecours dont il auroit beſoin dans l'intervalle.

Peintres Mexiquains qui deſſinent les vaiſſeaux & le camp des Eſpagnols.

Ils avoient amené avec eux des Peintres qui s'étoient attachés depuis le premier moment de leur arrivée à repréſenter les vaiſſeaux, les ſoldats, les chevaux, l'artillerie & tout ce qui s'étoit offert à leurs yeux, tant ſur la rive, que dans le camp des Eſpagnols.

Leur toile étoit une étoffe de coton, ſur laquelle ils traçoient aſſez naturellement avec un pinceau & des couleurs, toutes ſortes d'objets & de figures. Cortez, qui en fut averti, voulut voir ce ſpectacle, & fut étonné de la facilité avec laquelle ils exécutoient leur deſſein. On lui affirma qu'ils repréſentoient

ſur ces toiles, non-ſeulement les figures, mais même les actions, & que Montezuma ſeroit, par ce moyen, inſtruit de toutes les circonſtances de l'entrevue qu'il avoit eue avec ſes Officiers.

Cortez voulant ſoutenir les marques de grandeur qu'il avoit affectée, & craignant que des images ſans force & ſans mouvement ne donnaſſent des idées peu conformes à ſes vues, fit faire l'exercice à ſes ſoldats, afin qu'ils fiſſent éclater leur adreſſe & leur courage aux yeux des principaux Officiers de l'Empire. Sur le champ l'infanterie Caſtillane forma un bataillon, & toute l'artillerie de la flotte fut miſe en batterie. On déclara aux Mexiquains que le Général vouloit leur rendre les honneurs qui, dans ſon pays, n'étoient accordés qu'aux gens de la plus haute conſidération. Il monta à cheval avec ſes principaux Officiers, & commença par des courſes de bagues, partagea enſuite ſa troupe en deux eſcadrons, & leur fit faire une eſpece de combat avec tous les mouvemens de la cavalerie. Les Indiens regarderent d'abord avec frayeur ces animaux, dont la

figure & la fierté leur paroissoient terribles; & n'étant pas moins frappés de leur obéissance, ils conclurent que des hommes capables de les rendre si dociles, avoient quelque chose de supérieur à la nature humaine. Leur étonnement fut épuisé lorsqu'ils entendirent le bruit de la mousqueterie & de l'artillerie. Cortez, qui les examinoit avec attention, leur dit que c'étoit par ces fêtes militaires que les Espagnols régaloient leurs amis. Les Peintres Mexiquains inventerent de nouvelles figures pour exprimer ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Les uns dessinoient des soldats armés & rangés en bataille, & les autres peignoient les chevaux dans l'agitation du combat. Ils représentoient le coup de canon par du feu & de la fumée, & le bruit par des traits lumineux.

Pilpatoé fit élever près du camp des Espagnols une multitude considérable de cabanes, & tâcha de leur persuader qu'il n'avoit d'autre vue que de se mettre à portée de leur fournir des provisions. Ils firent semblant de le croire, quoiqu'ils fussent très-persuadés que son véritable dessein étoit

d'obſerver leur conduite de près. Teutitlé ſe hâta d'envoyer rendre compte à Montezuma de ce qu'il avoit vu : les mêmes couriers lui porterent les tableaux que les Peintres Mexiquains avoient faits.

Préſens que Montezuma envoie aux Eſpagnols.

Herrera, *ubi ſuprà.*

Au bout de ſept jours on reçut la réponſe de Montezuma, avec des préſens conſidérables. Teutitlé, qui étoit chargé de négocier avec le Général Eſpagnol, fit étendre ces préſens ſur des nattes. Ils conſiſtoient en riches tapis, en étoffes de coton tiſſues de plumes d'oiſeaux fort délicates & de diverſes couleurs, en boucliers nattés & couverts de petites plaques d'or ; d'autres étoient enrichis de petites perles. Il y avoit un morion de bois, couvert de grains d'or non fondu, un caſque de lames d'or entouré de ſonnettes, orné d'émeraudes par le haut, avec des panaches de grandes plumes, au bout deſquels pendoient des mailles d'or, des chaſſes-mouches ornés d'or & d'argent ; des braſſars & d'autres armures de cuir de cerf, de cuir corroyé en rouge, & revêtus de plaques d'or & d'argent ; des miroirs d'un très-beau métal enchaſſés dans de l'or ; quantité de pie-

ces d'or & d'argent ; un collier d'or entouré d'une prodigieuse quantité d'émeraudes & de rubis, & garni de petites sonnettes d'or ; d'autres colliers garnis de perles & d'émeraudes ; diverses figures d'animaux d'or & d'argent, dont le travail surpassoit la matiere ; des grains d'or, tels qu'on les tire de la mine, & de la grosseur d'une noisette ; deux roues, l'une d'or, qui représentoit le soleil avec ses rayons, & quantité de feuillages & d'animaux, du poids de cent marcs, l'autre d'argent, avec la figure de la lune, & le même travail, du poids de cinquante marcs. Les Espagnols furent comme effrayés à la vue de tant de richesses.

Teutitlé se fit ensuite introduire dans la tente du Général, lui dit que l'Empereur Montezuma lui envoyoit ces richesses, pour lui témoigner son estime pour lui, & la haute opinion qu'il avoit de son Roi : mais que l'état de ses affaires ne lui permettoit pas d'accorder à des étrangers de paroître à sa Cour. Pour adoucir ce refus, Teutitlé fit à Cortez le tableau de la difficulté des chemins & de la bar-

barie de plusieurs nations, que rien ne pourroit empêcher de prendre les armes pour fermer le passage aux Espagnols. Cortez répondit qu'il ne pouvoit retourner en arriere, sans blesser l'honneur de son Roi, l'engagea à faire de nouvelles instances auprès de Montezuma, avec promesse d'attendre la réponse; ajoutant cependant que si elle tardoit trop à venir, il se trouveroit obligé d'aller la solliciter de plus près.

Teutitlé partit une seconde fois pour aller rendre compte de sa commission à la Cour. Les sentimens des Espagnols furent partagés sur le parti qu'on avoit à prendre. Les uns espéroient une heureuse réussite, puisque les commencemens étoient si beaux, les autres trouvoient qu'il y avoit de la témérité à attaquer, avec si peu de forces, un Monarque aussi puissant que Montezuma paroissoit l'être. Cortez même n'étoit pas sans inquiétude, lorsqu'il comparoit la grandeur de ses projets à ses forces. N'étant cependant pas moins décidé à tenter la fortune, il résolut d'occuper ses soldats; pour leur ôter le tems de se livrer à des

réflexions qui auroient pu diminuer leur courage & leur ardeur. Il chargea un de ses Officiers d'aller reconnoître la côte avec deux vaisseaux sur lesquels il fit monter ceux qui lui paroissoient le plus suspects.

Teutitlé revint bientôt avec de nouveaux présens : mais il dit à Cortez que Montezuma lui ordonnoit de partir sans réplique. Pendant que le Général préparoit sa réponse, il entendit sonner l'*Angelus*, se mit à genoux, & fit signe à tout son monde de l'imiter. Cette action surprit l'Ambassadeur: Marina, qui s'en apperçut, lui dit que les Espagnols reconnoissant un Dieu souverain, qui détestoit les adorateurs des Idoles, & qui avoit la puissance de les détruire, ils s'efforçoient de le fléchir en faveur de Montezuma pour lequel ils craignoient sa colere.

Lorsqu'elle eut cessé de parler, Cortez prit un air plus imposant que jamais, & dit que le principal motif du Roi son maître, en offrant son amitié à l'Empereur du Mexique, étoit l'obligation où sont les Princes Chrétiens de s'opposer aux erreurs de l'Idolâtrie; qu'un de ses plus ardens desirs étoit de

Solis, liv. 2. chap. 5.

lui donner des instructions qui conduisent à la connoissance de la vérité, & de l'aider à sortir de l'esclavage du démon, horrible tyran qui tenoit l'Empereur même dans les fers, quoiqu'en apparence il fût un puissant Monarque; que pour lui, venant pour un objet de cette importance, & de la part d'un Roi plus puissant encore que celui du Mexique, il pouvoit se dispenser de faire de nouvelles instances pour obtenir une audience favorable.

Ce discours n'eut pas le succès qu'il s'en étoit promis. L'Ambassadeur se levant brusquement d'un air mêlé de chagrin & de colere, dit que Montezuma n'avoit jusqu'alors employé que la douceur; mais que si l'on continuoit de résister à ses ordres, on devoit s'attendre à être traité en ennemi. Il sortit ensuite assez brusquement avec tous les Indiens de son cortege. Cette fierté causa un peu d'embarras à Cortez: mais il reprit sa tranquillité ordinaire, & dit à ses Officiers: « Nous verrons » comment ils soutiendront la guerre: » nous savons déja de quelle maniere » ces gens-là se battent ». Il finit par s'applaudir d'un refus qui lui donnoit la

liberté d'employer les armes, sans violer aucun droit. Depuis ce moment il ne négligea rien pour se tenir sur ses gardes, & pour éviter une surprise.

Le lendemain il arriva cependant un changement qui jetta l'allarme dans le camp Espagnol. Tous les Indiens qui s'étoient établis auprès, & qui n'avoient pas cessé d'apporter des vivres, s'étoient retirés. Ceux qui venoient des bourgs & des villages voisins, rompirent aussi toute communication avec le camp. Les soldats eurent peur de manquer bientôt du nécessaire, & regarderent le dessein de s'établir dans un pays stérile comme une entreprise mal conçue. Ces murmures firent lever la voix à quelques partisans de Velasquez : ils accuserent Cortez d'un excès de témérité, & leur hardiesse croissant de jour en jour, ils solliciterent tout le monde de demander à retourner dans l'Isle de Cuba, sous prétexte de fortifier la flotte & l'armée. Cortez ne tarda pas à être instruit de ce soulévement, &, prévoyant les suites dangereuses qu'il pourroit avoir, s'il ne l'arrêtoit dès son commencement, il pria ses plus fideles amis

de connoître les sentimens de chacun en particulier. Il apprit que le nombre des mécontens parmi les matelots étoit très-peu considérable, & que ceux qui le composoient lui avoient toujours été suspects. Il s'assura de l'attachement des autres, & déclara qu'il vouloit prendre conseil de tout le monde sur ce qu'il devoit faire dans la conjoncture où l'on se trouvoit : il ajouta que chacun pouvoit lui déclarer son sentiment sans aucune espece de crainte. Quelques Officiers se chargerent d'annoncer celui des mécontens : le Général les écouta avec tranquillité, & répondit que le Ciel s'étoit assez déclaré en faveur de la flotte, pour qu'on en espérât constamment du secours; mais que si le courage & la force manquoient aux soldats, comme on l'en assuroit, il y auroit de la témérité à s'avancer plus loin, & qu'il falloit se préparer à retourner à Cuba. Aussi-tôt il fit publier dans le camp qu'on se tînt prêt pour partir, & l'on donna ordre aux Capitaines de remonter avec leur compagnies sur les mêmes vaisseaux qu'ils avoient commandés. Cet ordre ne fut pas plutôt publié, que tous les par-

Adresse avec laquelle Cortez appaise une sédition.

tiſans de Cortez s'écrierent avec chaleur qu'on les avoit trompés par de fauſſes promeſſes. Ils ajouterent que ſi Cortez étoit entiérement décidé à partir, ils choiſiroient un autre Chef, parce qu'ils ne vouloient pas perdre les eſpérances qui les attachoient au Mexique. Ceux qui agiſſoient de concert avec Cortez approuverent cette réſolution, & demanderent ſeulement qu'il en fût informé. Ils ſe rendirent à ſa tente avec la plus grande partie des ſoldats, pour lui repréſenter que toute l'armée étoit prête à ſe ſoulever, & l'on pouſſa la feinte juſqu'à lui reprocher d'avoir voulu partir ſans conſulter les Officiers. On lui dit qu'il vouloit couvrir les Eſpagnols de honte, en abandonnant ſon expédition pour des obſtacles auſſi faciles à ſurmonter. On lui rappella ce qui étoit arrivé à Grijalva, pour n'avoir pas formé un établiſſement dans le pays qu'il avoit découvert. On lui répéta enfin ce qu'il avoit dicté lui-même.

Cortez affecta de la ſurpriſe, & attribua ſa conduite à l'opinion qu'il avoit eue des diſpoſitions de l'armée. Il parut héſiter, ſe plaignit enſuite

d'avoir été mal informé, protesta que les ordres qu'il avoit donnés étoient contre son goût; que le desir d'obliger les soldats les avoit seul dictés; qu'il demeureroit au Mexique, d'autant plus volontiers, qu'il les voyoit dans les sentimens qu'ils devoient au Roi leur maître & à l'honneur de la nation: mais que pour des entreprises si glorieuses, il ne lui falloit que des guerriers dévoués à ses ordres; que ceux qui desiroient retourner à l'Isle de Cuba, pouvoient partir; qu'il alloit ordonner sur le champ qu'on tînt des vaisseaux prêts pour ceux qui n'étoient pas disposés à suivre sa fortune. Ce discours causa des transports de joie, dont il fut étonné lui-même. Ceux qui avoient servi d'interpretes aux mécontens, n'eurent pas la hardiesse de soutenir leur proposition.

Le Cacique de Zampoala lui envoie une députation.

La fortune se déclaroit de plus en plus pour Cortez; à peine le murmure fut-il appaisé dans son camp, qu'il y vit arriver cinq Indiens qui lui firent entendre, par le secours de Marina, qu'ils étoient sujets du Cacique de Zampoala, Province peu éloignée, qu'ils venoient de sa part faire des com-

plimens au Chef des étrangers, dont les exploits dans la Province de Tabasco s'étoient déja répandus jusqu'à lui; que ce Prince étoit guerrier, & faisoit profession d'aimer la valeur jusques dans ses ennemis. Cortez les reçut avec de grands témoignages d'affection, & ne douta pas que cet heureux incident n'inspirât une nouvelle confiance aux Espagnols. Les députés lui apprirent qu'il y avoit dans leur Province un port très-commode pour ses vaisseaux. Par les différens propos qu'ils tinrent, Cortez comprit que leur Cacique étoit ennemi de Montezuma, qui se rendoit odieux à ses voisins par une fierté insupportable, & à ses sujets par la plus cruelle de toutes les tyrannies.

Idée de Montezuma.

Montezuma II. qui régnoit alors au Mexique, n'avoit dû son élévation qu'à ses qualités naturelles, soutenues long-tems par une douceur simulée; mais si-tôt qu'il s'étoit vu sur le trône, il avoit lâché la bride à tous les vices qu'il avoit su déguiser. Son orgueil commença à lui faire congédier tous les Officiers de sa maison qui n'étoient pas d'une naissance distinguée, pour n'y employer que des gens nobles. Il irrita,

par cette conduite, la nobleſſe, en l'employant aux choſes les plus viles, & le peuple, en lui fermant l'unique voie qui pouvoit le conduire à la fortune. Il ſe montroit peu, & avoit inventé de nouvelles révérences & des cérémonies fatigantes pour ceux qui l'abordoient. Le reſpect lui paroiſſoit une offenſe, s'il n'étoit pouſſé juſqu'à l'adoration. Dans la ſimple vue de faire éclater ſon pouvoir, il exerçoit les cruautés les plus horribles. Il avoit établi, ſans néceſſité, de nouveaux impots qui ſe levoient par tête avec tant de rigueur, que les mendians même étoient obligés d'apporter quelque choſe aux pieds du trône. Ces violences avoient jetté le déſeſpoir dans toutes les parties de l'Empire, & ce Prince imprudent qui ne cherchoit qu'à ſe faire craindre, ſe faiſoit haïr de tout le monde en général. Pluſieurs Provinces s'étoient révoltées, & il avoit entrepris inutilement de les punir. Tous les Ecrivains diſent que l'arrivée des Eſpagnols au Mexique fut annoncée par d'affreux prodiges qui commençoient à faire ſentir à Montezuma des remords & des craintes. Pluſieurs cometes ſe ſuccéderent ; un

un lac, voisin de la capitale, rompit ses digues; l'air paroissoit souvent tout en feu; un Temple célebre fut tout à coup embrasé. Nous laissons aux Ecrivains Espagnols ce qui a l'air fabuleux.

Cortez, persuadé par le discours des Indiens qu'il ne lui seroit pas difficile de former un puissant parti contre un tyran haï de tous ses sujets, envoya au Cacique Zampoala des présens assez considérables pour le disposer à l'amitié. Il conçut en même-tems le projet de former un établissement dans la Province de Quiabizlan; mais avant de partir, il résolut de faire nommer sur le lieu même ceux qui devoient y rendre la justice, & pour cet effet, assembla les Officiers & les soldats. Lorsqu'on les eut nommés, il leur fit prendre possession de leurs charges avec les formalités ordinaires en Espagne. Ils commencerent à les exercer, en donnant à la nouvelle Colonie qu'on se proposoit d'établir, le nom de *Vera-Cruz*. Cortez assista aux premiers exercices de leurs fonctions comme un simple particulier, & ne tiroit aucun droit de sa qualité de Général

de la flotte & de Commandant des armées. Par son respect, il vouloit autoriser le Tribunal, & donner au peuple un exemple de soumission. Il croyoit avoir également besoin de l'autorité civile & de la dépendance des sujets, pour remplir, par le bras de la justice & par la voix du peuple, les vuides de la jurisdiction militaire, dont on le supposoit toujours le Chef, en vertu de la commission du Gouverneur de Cuba; mais elle avoit été révoquée, & son pouvoir n'étoit alors appuyé sur aucun fondement. Ne sentant lui-même que trop sa position, il fermoit souvent les yeux sur la résistance qu'il trouvoit à ses ordres.

Il se fait revêtir de l'autorité absolue par l'armée.

Le lendemain, pendant que le Conseil étoit assemblé, il demanda modestement la permission d'y entrer. Les Juges se leverent pour le recevoir. Il leur fit une profonde révérence, & se contenta de prendre séance après le premier Conseiller, leur fit un discours dans lequel il affecta autant de désintéressement que de simplicité. Il leur dit que l'irrésolution du Gouverneur de Cuba le mettoit dans le cas de ne plus se regarder comme

pourvu d'un pouvoir absolu ; que les circonstances présentes demandant que le Général eût une pleine autorité, il remettoit sa dignité entre les mains du Conseil ; auquel il appartenoit d'en nommer un, jusqu'à ce qu'il eût plu au Roi d'en disposer autrement. Il demanda acte de son désistement, & jetta sur la table les provisions que Velasquez lui avoit données, baisa le bâton de Général, le remit au Chef de l'assemblée, & se retira seul dans sa tente.

Son projet étoit trop bien concerté, pour que le choix du Gouverneur fût long-tems différé : le nombre de ses partisans étoit trop considérable, pour que les autres pussent contre-balancer leur voix. On convint de recevoir la démission de Cortez, mais à condition qu'il reprendroit aussi-tôt le commandement avec des lettres patentes au nom du Roi, & qu'on informeroit le peuple de cette élection. Si-tôt qu'elle fut publiée, la joie éclata par des acclamations générales. Ceux qui n'approuvoient pas en secret le nouveau choix qu'on venoit de faire, furent obligés de couvrir leur mécontentement par l'apparence de la satisfaction. Le

Solis, Art 2. chap 7.

Conſeil, accompagné de la plus grande partie des ſoldats qui repréſentoient le peuple, ſe rendit à la tente de Cortez, & lui déclara que la ville de la *Vera Cruz* l'avoit élu, au nom du Roi Catholique, Gouverneur de la nouvelle Colonie, & Général de l'armée Caſtillane, en plein Conſeil, avec la connoiſſance & l'approbation de tous les habitans.

Cortez reçut ces deux dignités avec autant de reſpect qu'il auroit eu pour le Roi même, dont on employoit le nom & l'autorité. Il affecta de les appeller nouvelles, pour marquer qu'il les diſtinguoit de l'autre, à laquelle il avoit renoncé, & donna, dès ce moment, ſes ordres avec un caractere de grandeur & de confiance, qui retint tout le monde dans la ſoumiſſion. Les partiſans de Velaſquez ne murmuroient pas moins en ſecret : ils attaquerent ſourdement le pouvoir du Conſeil, & l'autorité du Général. Cortez en fut averti, & fit mettre aux fers les chefs de la rebellion, dont les principaux étoient Ordaz, Eſcudero & Jean Velaſquez. Il déclara enſuite, avec ſa fermeté ordinaire, que ſon deſſein étoit de faire le

procès aux séditieux ; mais il ne se pressoit pas de les citer en justice, parce qu'il avoit plutôt dessein de les ramener à la soumission que de les punir. Il leur détacha quelques-uns de ses confidens qui les ramenerent insensiblement à la raison, & il s'en fit par la suite des amis fideles. *Idem, ibid.*

Lorsqu'il crut son autorité bien affermie, il détacha cent hommes sous la conduite d'Alvarado, pour aller reconnoître le pays, & chercher des vivres. Les Espagnols n'allerent pas loin, sans rencontrer quelques villages : mais les habitans les avoient abandonnés pour se retirer dans les bois. On se contenta d'enlever les provisions qu'on y trouva. Cortez ordonna alors à l'armée de se mettre en marche. Les vaisseaux mirent à la voile vers les côtes de Quiabizlan, & les troupes suivirent par terre le chemin de Zampoala. On rencontra la premiere bourgade du pays ; mais les habitans l'avoient encore abandonnée & emporté jusqu'à leurs meubles. Ce fut dans ce lieu que les Espagnols virent pour la premiere fois la forme des livres Mexiquains. Leur matiere étoit une es-

pece de parchemin enduit de gomme ou de vernis, & plié en double. Ils étoient chargés de ces images dont nous avons parlé. Le Général, voyant que ses troupes étoient fatiguées, résolut de passer la nuit dans cette bourgade; mais il prit toutes les précautions qui pouvoient lui assurer le repos. Le lendemain l'armée se remit en marche, & prit sa route par le chemin le plus frayé. Il n'y rencontra aucun Indien. Cette solitude lui causa des soupçons: mais sur le soir, lorsqu'il entroit dans une belle prairie, il vit paroître douze Indiens portant des rafraîchissemens. Ils étoient chargés de la part de leur Cacique, d'inviter le Général à se rendre dans le lieu de sa demeure, où il avoit fait préparer des logemens & des vivres pour toute l'armée. Cortez garda six de ces Indiens pour lui servir de guides.

Lorsqu'il fut à la vue de Zampoala, vingt Indiens, richement ornés, marcherent à sa rencontre, lui firent un compliment au nom du Cacique, à qui les incommodités n'avoient pas permis de se mettre à leur tête, & qui attendoit avec impatience des étran-

gers dont on lui avoit vanté la valeur.

Lorsque les Espagnols entrerent dans la ville, ils trouverent toutes les rues & les places remplies d'Indiens, mais sans armes, pour ôter tout soupçon. Le Cacique se présenta à la porte de son palais : ses infirmités n'étoient qu'une prodigieuse grosseur. Il s'approcha, aidé de quelques Indiens, au secours desquels il sembloit devoir tous ses mouvemens. Sa parure étoit une mante de coton, enrichie de pierres précieuses : ses oreilles & ses levres étoient percées & ornées de pierreries. La gravité de sa figure s'accordant avec le poids de son corps, Cortez eut besoin de toute la sienne, pour arrêter les éclats de rire des Espagnols, & pour se faire violence à lui-même. Le Prince Indien l'embrassa, & lui fit un discours simple & précis. Il le félicita sur son arrivée, & se félicita lui-même sur le bonheur qu'il avoit de le recevoir. Sans lui dire un mot inutile, il le pria d'aller prendre quelque repos dans son quartier, où il lui promit d'aller le trouver, pour conférer avec lui sur leurs intérêts communs.

Les logemens qu'on avoit préparés

pour les Espagnols, étoient sous les portiques des maisons, dans un grand espace, où ils furent tous logés assez au large, & trouverent abondamment tout ce qui étoit nécessaire à leurs besoins. Le jour suivant, le Cacique fit annoncer son arrivée par un présent, dont la valeur se montoit à deux mille marcs d'or. Il arriva bientôt après, étant sur un brancard que portoient ses Officiers. Cortez, accompagné des siens, alla fort loin au devant de lui. Lorsqu'ils furent arrivés dans un lieu commode pour s'entretenir, le Général Espagnol lui dit que son principal but étoit de détruire l'injustice, de réprimer la violence, & de prendre le parti de la justice. Il avoit intention de connoître par-là quelles étoient les dispositions du Cacique. Le changement qui parut sur son visage, fit connoître à Cortez qu'il l'avoit touché par l'endroit sensible. Quelques soupirs précéderent sa réponse; il dit que tous les Caciques gémissoient dans l'esclavage, sous le poids de la tyrannie & des cruautés de Montezuma, sans avoir la force de secouer le joug, même assez de lumieres

pour en imaginer les moyens; que le Tyran se faisoit adorer de ses vassaux comme un des Dieux du pays; qu'il vouloit que ses injustices & ses violences fussent révérées comme des arrêts du Ciel; que la raison ne permettoit cependant pas de demander du secours à des étrangers, premiérement parce que l'Empereur du Mexique étoit trop puissant, secondement parce que Cortez n'avoit pas assez d'obligation aux Mexiquains pour se déclarer en leur faveur; enfin parce que les loix de l'honnêteté ne lui permettoient pas de vendre à si haut prix les petits services qu'il lui avoit rendus.

L'adresse de ce discours ne causa pas moins de surprise que d'admiration au Général. Il répondit au Cacique qu'il craignoit peu les forces de Montezuma, parce que les siennes étoient favorisées du Ciel, & qu'elles avoient un avantage naturel sur les Tyrans; mais qu'étant appellé par d'autres vues dans le Quiabizlan, il y attendroit ceux qui se croyoient opprimés, & qui auroient quelque confiance à son secours. Soyez certain, ajouta-t-il, que les insultes de Montezuma cesseront, ou

qu'elles tourneront à sa honte, lorsque j'entreprendrai de vous protéger. Le Cacique partit aussi-tôt, & l'on continua la marche : quatre cens Indiens se présenterent pour porter les bagages de l'armée, & pour aider à la conduite de l'artillerie.

Le lendemain les Espagnols arriverent à Quiabizlan, capitale de la Province de ce nom : mais ils la trouverent déserte. Peu de tems après qu'ils y furent entrés, ils virent cependant sortir du Temple quelques Indiens, qui les prierent de ne pas s'offenser de la retraite du Cacique & de ses sujets, & proposerent de les rappeller sur le champ, si le Général étranger vouloit promettre de les traiter avec amitié. Cortez leur donna toutes les assurances qu'ils pouvoient desirer, & la ville fut presqu'aussi-tôt repeuplée.

Le Cacique arriva le dernier : il amenoit celui de Zampoala, pour lui servir de protecteur, & tous deux étoient portés par quelques-uns de leurs Officiers. Après avoir fait des excuses au Général, ils parlerent des violences de Montezuma, & joignirent quelquefois les larmes à leurs plaintes.

Le Cacique de Zampoala, qui paroiſſoit le plus irrité, finit par dire, en déſignant Montezuma : « Ce monſtre » eſt ſi fier & ſi cruel, qu'après nous » avoir appauvris par ſes impôts, il » déclare la guerre à notre honneur, » en nous raviſſant nos filles & nos » femmes. » Cortez lui tint tous les propos qu'il crut capables de le conſoler, & lui promit d'aider à ſa vengeance.

Lorſqu'ils furent retirés, le Général demanda à quelques Indiens qui étoient reſtés auprès de lui, quelles étoient les forces de ces deux Caciques ; mais au lieu de lui répondre, ils ſe leverent d'un air tremblant, & ſortirent, ſans prendre congé du Général. Leur conduite ſurprit d'abord ; mais l'on en connut bientôt le motif, lorſqu'on vit arriver dans le quartier même des Eſpagnols ſix Officiers de Montezuma : c'étoient ceux qu'il envoyoit dans les Provinces pour lever les tributs. Ils étoient richement vêtus & ſuivis de pluſieurs eſclaves, dont quelques-uns ſoutenoient des paraſols de plumes. Cortez ſortit pour les recevoir à la tête de ſes Officiers :

mais ils passerent d'un air méprisant. Les soldats Espagnols vouloient les punir de cette insolente fierté ; mais Cortez arrêta les effets de leur juste colere. Il envoya Marina aux informations avec une escorte. Elle rapporta que les Officiers Mexiquains avoient établi le siege de leur audience dans une maison de la ville ; où ils avoient fait citer les Caciques, qu'ils leur avoient reproché publiquement d'avoir reçu dans leurs villes des étrangers ennemis de leur maître, & que, pour punition de ce crime, ils avoient demandé, outre le tribut ordinaire, vingt Indiens qui devoient être sacrifiés.

Fermeté de Cortez.

Cortez, à ce récit, fut saisi d'indignation, envoya chercher les Caciques ; & ordonna qu'on les amenât sans bruit. Il feignit d'avoir pénétré leur pensées, par une supériorité de lumieres, & louant le ressentiment qu'il leur supposoit d'une violence qu'ils n'avoient pas méritée, il leur dit qu'il n'étoit plus tems de souffrir un abominable tribut sur le sang humain, & jura qu'un ordre si cruel ne seroit pas exécuté sous ses yeux. Il ajouta qu'il vouloit

au contraire que ces infames Ministres fussent chargés de chaînes, & qu'il prenoit la défense de cette action sur lui-même & sur la valeur de ses soldats. L'habitude de l'esclavage avoit abattu le cœur des Caciques, ils furent embarrassés dans leur réponse. Cortez répéta son ordre d'un air d'autorité, auquel ils n'oserent résister; les Officiers de Montezuma furent enlevés à la vue de tous les Indiens, qui applaudirent à cette exécution. Les Caciques, animés par une si vigoureuse entreprise, vouloient les sacrifier eux-mêmes à leurs Dieux; mais Cortez s'assura des prisonniers par une bonne garde. Il ne vouloit pas rompre entiérement avec Montezuma, & ne cherchoit qu'à lui causer de la crainte; mais il sentoit en même-tems de quelle importance il étoit pour lui de conserver un parti que la fortune sembloit lui avoir formé, & dont il pouvoit espérer beaucoup de secours. Après de mûres réflexions, il prit la résolution de garder quelques ménagemens avec Montezuma, de se faire un mérite auprès de lui, d'avoir suspendu les effets de cette révolte, & de n'appuyer ouverte-

ment les rebelles, que quand il y seroit forcé par d'autres évènemens. Pour cet effet, il se fit amener pendant la nuit deux des prisonniers, &, feignant de n'avoir pas eu de part au traitement qu'ils avoient essuyé, il leur dit qu'il les mettroit en liberté, & qu'ils pouvoient assurer l'Empereur qu'il feroit ses efforts pour la rendre à leurs compagnons, qui étoient encore au pouvoir des Caciques ; qu'il n'épargneroit rien pour ramener les rebelles à la soumission ; qu'il vouloit enfin mériter, par sa conduite, les civilités qui étoient dues à l'Ambassadeur d'un grand Monarque. Il fit ensuite conduire les deux Mexiquains à ses vaisseaux par une nombreuse escorte, & ordonna qu'ils fussent embarqués sur un esquif, & débarqués hors des limites de la Province de Quiabizlan.

Son adresse.

Le lendemain les deux Caciques vinrent lui rapporter avec de grandes marques de tristesse, que les deux Mexiquains s'étoient échappés. Il affecta de son côté de la surprise & du chagrin, blâma la négligence des gardes, & prit occasion delà pour ordonner, en présence des Caciques,

que les autres Officiers Mexiquains fussent conduits à la flotte; il assura qu'on les garderoit plus soigneusement: mais il ordonna aux Officiers des vaisseaux de les bien traiter. Les Historiens Espagnols relevent beaucoup cet artifice qui lui conserva la confiance des Caciques, & lui attira celle de l'Empereur.

La douceur des Castillans pour leurs Alliés, & le zele avec lequel ils prenoient leurs intérêts, ne tarda pas à se répandre dans les cantons voisins. Plusieurs Caciques s'assemblerent pour implorer leur secours contre la même oppression. En moins de quinze jours, on en vit arriver plus de trente à Quiabizlan. Ils avoient sous leur domination plusieurs bourgades fort peuplées. Leurs peuples se nommoient *Totonagues*, & avoient un langage & des coutumes peu conformes à ceux des Mexiquains. Cette nation étoit robuste, endurcie à la fatigue, & propre à tous les exercices de la guerre. Les Caciques offrirent non-seulement leurs troupes à Cortez, mais encore ils prêterent serment de fidélité à la couronne d'Espagne. Ils se retirerent ensuite dans

leur pays, avec promesse de marcher aussi-tôt que leur nouveau Général les appelleroit.

Fondemens de la premiere ville des Européens au Mexique.

Cortez, voyant que la fortune le servoit ainsi, résolut de donner une nouvelle forme à la ville de Vera-Cruz, qui étoit errante avec l'armée dont elle étoit composée, quoiqu'elle en fût distinguée par différentes fonctions. On décida qu'il falloit la construire dans une plaine entre la mer & Quiabizlan, à une demi-lieue de la ville Indienne. La fertilité du terroir, l'abondance des eaux, la beauté des arbres inviterent les Espagnols à ce choix. Les Officiers se partagerent pour régler le travail, & pour y contribuer par leur exemple. Le Général même ne se crut pas dispensé d'y mettre la main. Les murs furent bientôt élevés & en état de résister aux armes des Indiens. On y bâtit des maisons avec moins d'égards aux ornemens qu'à la commodité.

Cependant les deux Officiers de Montezuma arriverent à la cour du Mexique, & firent valoir auprès de l'Empereur les obligations qu'ils avoient au Général étranger. Cette nouvelle appaisa la fureur de Montezuma, qui vouloit

auparavant lever une armée formidable pour exterminer les étrangers & leurs rebelles partisans. D'ailleurs, les présages qui lui avoient été annoncés, ne lui sortoient point de l'idée : il résolut de tâcher, par une nouvelle ambassade & de nouveaux présens, d'engager les Espagnols à s'éloigner de ses Etats. On achevoit de fortifier Vera-Cruz, lorsque les Ambassadeurs arriverent au camp des Espagnols. Ils amenoient avec eux deux jeunes Princes, neveux de l'Empereur, accompagnés de quatre vieux Caciques qui leur servoient de Gouverneurs. Ils apporterent des présens d'une richesse éclatante. Après avoir remercié le Général des services qu'il avoit rendus aux deux Officiers de l'Empire, & l'avoir assuré que la punition des Caciques rebelles n'avoit été suspendue qu'à sa considération, ils renouvellerent les anciennes instances pour l'engager à partir, & appuyerent tellement sur cet article, qu'il ne fut pas difficile de comprendre que c'étoit le principal article de leur mission. Avant de leur répondre, il fit paroître les quatre prisonniers qui le remercierent

Montezuma députe deux de ses neveux à Cortez.

du bon traitement qu'ils avoient reçu ſur les vaiſſeaux ; il les rendit aux Ambaſſadeurs, pour les prévenir en faveur de ſes intentions ; il leur dit enſuite, par la bouche de Marina, qu'il avoit préparée à jouer ce rôle, que la liberté qu'il donnoit aux Miniſtres de l'Empereur, devoit ſuffire pour expier la faute des Caciques ſes alliés ; qu'il convenoit que l'empriſonnement des Officiers Impériaux avoit dû offenſer la Cour ; mais que cette violence pouvoit être excuſée par celle des Officiers mêmes qui avoient voulu exiger au delà des tributs ordinaires, ſans doute de leur propre autorité, vingt hommes pour les faire périr dans un odieux ſacrifice ; qu'une propoſition ſi cruelle avoit révolté les Eſpagnols, élevés dans une religion amie de la nature & de la véritable piété ; qu'il avoit d'ailleurs une entiere obligation aux Caciques ſes alliés qui lui avoient accordé une retraite dans leurs terres ; que les Totonagues ne feroient rien de contraire à la ſoumiſſion qu'ils devoient au Souverain, & qu'il en répondoit, ſe croyant aſſez leur ami pour eſpérer qu'ils ne mépriſeroient pas ſes conſeils ;

Solis, liv. 2. chap. 10.

mais que cette raiſon l'obligeoit d'intercéder pour eux, & de repréſenter qu'ils ne méritoient aucun reproche pour avoir reçu honnêtement des étrangers : enfin que pour ce qui regardoit ſon départ, il ne faiſoit d'autre réponſe que celle qu'il avoit déja donnée pluſieurs fois ; c'eſt-à-dire, qu'il feroit connoître à Montezuma même les motifs & l'importance de ſon ambaſſade ; mais qu'aucun obſtacle ne pourroit l'arrêter, parce que les ſoldats de ſa nation, loin de connoître la crainte, ſentoient croître leur courage à la vue du danger, & s'accoutumoient dès leur plus tendre enfance, à rechercher la gloire dans les plus redoutables entrepriſes.

Après ce diſcours, il fit donner aux Ambaſſadeurs un préſent qui conſiſtoit en toutes ces bagatelles dont nous avons parlé pluſieurs fois, & leur déclara qu'ils étoient libres de retourner à leur Cour. La fierté de Cortez, les ſollicitations de l'orgueilleux Montezuma, l'éloquence même de Marina, & ſa facilité à parler la langue Mexiquaine, qui la faiſoit prendre pour une Divinité venue de l'Europe, redoublerent la vénération des Indiens pour

Herrera, liv. 5. chap. 11.

les Espagnols, aux dépens de celle qu'ils avoient eue pour leur Souverain. Un service important que Cortez rendit à ses Alliés, leur fit joindre l'amitié la plus sincere à la vénération même. Le Cacique de Zampoala alla le trouver peu de tems après, & lui dit que l'occasion se présentoit de conserver le pays, & de défendre les peuples qui lui appartenoient; que les troupes de Montezuma s'étoient emparées de Zimpazingo, place forte & peu éloignée, d'où ils faisoient des courses sur son territoire, dans lequel ils commettoient des ravages terribles. Le Général, croyant que son honneur & ses intérêts se réunissoient pour l'engager à punir cette hardiesse des Mexiquains, promit au Cacique de marcher à la tête de son armée, pour combattre des ennemis qui osoient troubler le repos de ses Alliés. Il lui demanda des Indiens pour porter le bagage & pour conduire l'artillerie. Tout étant prêt, il prit la route de Zimpazingo avec une partie de son armée, & laissa l'autre pour défendre la ville de la Vera-Cruz.

Cortez est trompé par ses Alliés.

Lorsqu'ils passerent par Zampoala, ils trouverent deux mille Indiens que

le Cacique tenoit tout prêts pour servir sous le Général Espagnol. Quoique Cortez s'imaginât n'avoir pas besoin de ce secours, il l'accepta cependant, en disant qu'il vouloit bien accorder à ses Alliés l'honneur de partager la victoire. Les chemins étoient remplis de rochers presqu'inaccessibles ; cependant les Espagnols ne tarderent pas à arriver à Zimpazingo. Ils étoient prêts d'attaquer la place par plusieurs endroits, lorsqu'on en vit sortir huit Sacrificateurs fort âgés, qui demanderent le Général de l'armée. Lorsqu'ils furent en sa présence, ils lui firent de profondes révérences, & ne laisserent sortir de leur bouche que des sons lamentables, qui n'avoient pas besoin d'interprétation pour faire connoître qu'ils annonçoient la soumission. Leur habit étoit une mante noire, repliée autour du cou, ensorte qu'elle formoit au haut une espece de capuchon, dont ils se couvroient la tête : le bas de cette mante traînoit à terre. Leurs cheveux qui descendoient jusques sur leurs épaules, étoient tout hérissés : leurs mains, & leur visage étoient tout couverts du sang des victimes humai-

Horrible figure des Prêtres Indiens.

nes qu'ils avoient coutume d'immoler. Leur présence choquoit les yeux & fatiguoit l'odorat. Il leur étoit défendu de se laver, afin d'annoncer par leur mal-propreté leur état au peuple.

Solis, liv. 2. chap. 11.

» Par quel crime, Seigneur, dirent-» ils à Cortez, cette malheureuse ville, » a-t-elle mérité votre indignation? La » renommée nous avoit vanté votre » clémence & votre douceur, en nous » vantant votre bravoure. » Cortez répondit que son intention n'étoit pas de faire du mal aux habitans de cette ville; mais qu'il vouloit punir les Mexiquains qui s'en étoient emparés, & qui s'y retiroient, après avoir ravagé les terres de ses amis. Les Indiens lui dirent que les troupes Mexiquaines s'étoient retirées lorsqu'on avoit annoncé la prise des Ministres de Montezuma à Quiabizlan; qu'il y avoit apparence que les Zampoales seuls l'avoient engagé à attaquer la ville de Zimpazingo, parce qu'ils étoient ennemis de ses habitans; qu'ils l'avoient trompé en supposant ces irruptions, afin d'en faire l'instrument de leur vengeance, & de ruiner cette malheureuse ville.

Le discours de ces Sacrificateurs avoit un air de sincérité qui donna à Cortez des soupçons contre celle des Zampoales : ils furent confirmés par le trouble des Officiers qui commandoient les deux mille Indiens qui accompagnoient les Espagnols. Cortez regarda cette imposture comme un affront fait à ses armes, & s'affligea de sa simplicité. Il fit rendre le butin qu'on avoit injustement enlevé sur ces prétendus ennemis, ordonna ensuite qu'on amenât les Chefs des Zampoales, leur dit qu'ils méritoient la mort, pour l'avoir engagé par supercherie à conduire son armée contre des innocens. Les Officiers Espagnols qui étoient prévenus, lui demanderent la grace de ces coupables ; il l'accorda, mais après avoir fait beaucoup de résistance. Il commanda ensuite aux Zampoales de s'éloigner de Zimpazingo, y entra avec les Espagnols. Les habitans les reçurent avec une joie qu'il est difficile d'exprimer, & crierent tous d'une voix commune qu'ils étoient redevables de la vie aux étrangers. Le Cacique de ce canton, suivi de plusieurs autres de la même contrée, alla

lui rendre visite, avec tout l'appareil en usage dans ce pays. Ils lui jurerent une amitié inviolable, lui promirent de lui obéir, & de reconnoître le Roi d'Espagne pour leur Souverain.

Cortez crut que ses intérêts demandoient qu'il réconciliât ces Indiens avec ceux de Zampoala. Leur haine mutuelle venoit des prétentions qu'ils avoient sur l'étendue de leur Province & de leur jurisdiction. Le Général Espagnol dressa une espece de traité de paix, le proposa au Cacique de Zimpazingo, prit sur lui l'agrément de celui de Zampoala, termina leurs querelles, & les rendit amis. Se voyant sûr de l'appui de ces peuples, il retourna avec tranquillité à Vera-Cruz. Ainsi cet homme adroit sut tirer avantage de la faute qu'il avoit commise, en cédant trop facilement aux prieres des Zampoales.

Le Cacique de Zampoala, instruit de ce qui s'étoit passé, se reprocha à lui-même d'avoir trompé les Espagnols, & prit toutes les précautions qu'il crut nécessaires pour les appaiser. Il alla au devant d'eux, & fit porter tous les vivres & les rafraîchissemens qu'il crut nécessaires pour l'armée. Lorsqu'il parut

parut devant Cortez, il voulut s'excuser : mais le Général l'arrêta, en lui disant : « Je ne penserai plus à ce que » vous avez fait, si vous êtes plus sage » à l'avenir ».

La conduite de Cortez augmentoit de jour en jour l'amitié & la confiance des Indiens : il s'assura de leur fidélité, en mettant du changement dans leur culte. Un jour, qui étoit celui d'une de leurs plus grandes fêtes, tous les Indiens du canton s'assemblerent dans un des plus célebres de leurs temples pour y faire des sacrifices humains. Quelques Espagnols, que le hasard rendit spectateurs de cette abominable fête, se hâterent d'en informer leur Général. A cet horrible récit, la fureur s'empara de lui, & ne lui permit pas, dans ses premiers transports, d'écouter la politique. Il fit prendre les armes à tous les Espagnols, commanda qu'on lui amenât le Cacique & tous les principaux Indiens de la ville, marcha avec eux & sa troupe, qui étoit en ordre de bataille, vers ce lieu qu'ils appelloient leur temple.

Solis, *ibid.* chap. 12.

Les Ministres des sacrifices, ne doutant pas que ce mouvement ne les

regardât, parurent à la porte du prétendu temple & poufferent des cris effroyables, pour appeller le peuple au fecours de leurs Dieux. On vit auffi-tôt paroître quelques Indiens armés. Les facrificateurs avoient pris la précaution de les apofter : leur nombre augmentant de momens en momens, caufa de l'inquiétude au Général : mais cet homme célebre avoit toujours l'efprit préfent, même dans les plus grands dangers. Il fit crier par Marina qu'à la premiere fleche qui feroit tirée, il feroit égorger le Cacique, & abandonneroit fes foldats à leur fureur. Cette menace fit trembler les plus hardis. Le Cacique, plus effrayé encore que les autres Indiens, cria qu'on mît bas les armes & qu'on fe retirât. A l'inftant tous les Indiens difparurent.

Cortez fait abattre les Idoles.

Cortez étant demeuré avec le Cacique & les Indiens de fa fuite, leur ordonna d'amener les facrificateurs. Il chercha d'abord à leur ôter la crainte dont il les voyoit faifis, leur préfenta enfuite les raifons qui devoient les défabufer de leurs erreurs avec une éloquence peu ordinaire chez les militaires. Croyant la violence contraire à fes

vues, il n'employa que des expressions remplies de douceur ; leur témoigna combien les erreurs où il les voyoit plongés lui causoient de compassion. Il se plaignit de ce qu'étant ses amis, ils refusoient de suivre ses conseils dans une affaire de cette importance, & leur fit connoître qu'il ne cherchoit en cela que leur bien & leur avantage. Voyant qu'il leur avoit touché le cœur ; il passa au raisonnement, & finit par leur dire qu'il avoit pris la résolution de détruire toutes leurs idoles qui n'étoient que des simulacres du démon, & qu'il leur auroit une obligation éternelle, s'ils vouloient employer leurs mains à cette exécution. Il voulut alors les engager à monter les degrés du temple, pour abattre tout ce qu'ils avoient adoré ; mais ils ne répondirent que par des cris & des larmes, se jetterent tous à terre & protesterent qu'ils se laisseroient plutôt hacher en pieces, que de porter une main sacrilege sur leurs Dieux. Cortez voyant qu'il ne parviendroit jamais à les faire travailler à la destruction de leurs idoles, ordonna à ses soldats de les renverser toutes. On les vit à l'instant pré-

cipiter du haut des degrés la principale idole accompagnée des autres, des autels & de tous les instrumens de cet odieux culte.

Les Indiens ne virent ces débris qu'avec étonnement & frayeur ; ils se regardoient mutuellement, comme s'ils eussent attendu la vengeance du ciel contre les Espagnols ; mais, voyant que tout restoit tranquille, ils penserent comme ceux de Cozumel que des Dieux qui n'avoient pas le pouvoir de se venger, ne méritoient pas leurs adorations. Ils avoient regardé jusqu'alors les Espagnols comme des hommes d'une espece supérieure à la leur, & les crurent, après cet événement, au dessus de leurs Dieux. Cette persuasion les rendit si dociles aux ordres de Cortez, qu'ils ne firent aucune difficulté de nettoyer le temple & de jetter au feu toutes les pieces dispersées de leurs idoles. Les murailles furent lavées, & on ôta exactement toutes les taches de sang humain. On les revêtit d'une espece de vernis blanc, fort en usage au Mexique. Cortez y fit élever un autel où l'on célébra la Messe dès le jour suivant. La

plupart des Indiens y assisterent avec plus d'admiration, à la vérité, que de bonne foi.

Cortez sentit qu'il lui faudroit employer trop de tems pour convertir entiérement un peuple si nombreux; il vouloit d'ailleurs commencer la conversion des Mexiquains par celle de Montezuma & de sa Cour. Enfin il se contenta de donner aux Zampoales les premieres notions du Christianisme, & fit placer sur l'autel qu'il avoit élevé dans leur temple une image de la Vierge, laissa parmi ces Indiens un vieux soldat qui consacra le reste de ses jours au culte de la Vierge.

Le Général, impatient de continuer sa marche vers la capitale du Mexique, retourna à Vera-Cruz pour faire ses préparatifs. Il y trouva un petit vaisseau qui arrivoit de Cuba; il avoit à bord dix soldats, un cheval & une jument. Celui qui commandoit ce vaisseau avertit Cortez que le Gouverneur de Cuba se proposoit de se venger contre lui, si-tôt qu'il en pourroit trouver l'occasion. Ceux qui composoient la Colonie sentirent de quelle impor-

tance il étoit pour eux de rendre compte au Roi de toutes leurs opérations: ils manderent à Sa Majesté que Cortez avoit déja soumis plusieurs Provinces du Mexique, & qu'il étoit sur le point de conquérir tout ce vaste Empire. Ils lui firent en même tems connoître les violences & les injustices du Gouverneur de Cuba; le parti qu'ils avoient pris, au nom de Sa Majesté, de rétablir Cortez dans une dignité qu'il étoit seul capable de remplir., & que sa modestie lui avoit fait abandonner. Enfin ils supplierent le Roi de confirmer leur élection, sans aucune dépendance de Don Diego de Velasquez. Le Général écrivit de son côté, & rendit, à peu près, le même compte de sa situation: mais il soumettoit au Roi la décision de son sort, lui faisant cependant connoître qu'il étoit près de soumettre l'Empire du Mexique à l'obéissance de Sa Majesté, & qu'il abattroit la puissance de Montezuma par ses propres sujets révoltés contre sa tyrannie.

Ces dépêches furent envoyées à Sa Majesté par deux Officiers dont Cortez connoissoit l'attachement pour sa personne. On les chargea de présenter

encore au Roi l'or & les choses précieuses qu'on avoit reçues de Montezuma & des Caciques. Plusieurs Indiens demanderent à être du voyage, desirant de rendre leurs hommages à un Monarque dont ils se regardoient déja comme les sujets. On équipa le meilleur vaisseau de la flotte. Il mit à la voile le 16 Juillet 1519, avec ordre d'éviter dans sa route l'Isle de Cuba.

Pendant qu'on faisoit les préparatifs de cet armement, la fortune présenta au Général une occasion de faire éclater sa prudence & sa fermeté. Quelques soldats se réunirent à un petit nombre de matelots, & formerent le dessein de passer à l'Isle de Cuba sur un vaisseau, pour avertir Velasquez de ce que la Colonie faisoit en faveur de Cortez. Un de leurs complices les trahit & les fit arrêter au moment de l'exécution, sans qu'ils pussent désavouer leur projet. Cortez, croyant devoir un exemple à la sûreté de la Colonie, condamna les deux plus coupables au dernier supplice.

Cette conjuration causa beaucoup d'inquiétude au Général. Elle lui fit connoître qu'il y avoit encore des mé-

contens dans son armée. Il sentit combien il étoit dangereux pour lui de poursuivre son entreprise avec des troupes dont la fidélité devoit lui être suspecte. Ce grand homme resta quelque tems incertain sur le parti qu'il avoit à prendre. Son courage lui fit enfin prendre une résolution violente, & qu'il eut la fermeté de suivre. Ce fut de mettre ses vaisseaux en pieces, pour forcer tous ses gens à lui être fideles & les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir avec lui. Il communiqua son dessein à ceux dont la fidélité lui étoit connue, & les engagea à gagner les matelots au point de leur faire publier que les vaisseaux s'étoient entr'ouverts depuis le séjour qu'ils avoient fait dans le port, & qu'ils étoient sur le point de couler à fond. Sur ce rapport, le Général ordonna de mettre à terre les voiles, les cordages, les planches & tous les ferremens qui pouvoient être de quelque utilité. Il les fit ensuite tous échouer, à la réserve des chaloupes qu'on garda pour la pêche. On ne peut voir sans étonnement l'exécution d'un projet aussi hardi.

Idem. ibid.

Il fait briser ses vaisseaux.

Quelques ſoldats ne virent qu'avec chagrin détruire la flotte : mais les applaudiſſemens du plus grand nombre étoufferent leurs murmures. Cortez aſſembla toutes ſes troupes, les excita par promeſſes & par exhortations à pourſuivre l'entrepriſe qu'ils avoient commencée. L'armée, lorſque les matelots y furent joints, ſe trouva compoſée de cinq cens hommes de pied, de quinze cavaliers & avoit ſix pieces de canon. On avoit laiſſé dans la ville cinquante hommes & deux chevaux, ſous les ordres d'Eſcalante, dont Cortez connoiſſoit la prudence & la valeur. Les Caciques alliés eurent ordre de reſpecter ce Gouverneur, de lui fournir des vivres, & d'employer un bon nombre de leurs ſujets aux fortifications de la ville. Il prit avec lui ſix cens Indiens, dont deux cens étoient deſtinés à porter les bagages, & les autres furent incorporés dans les troupes. On en comptoit parmi eux cinquante de la principale nobleſſe du pays. C'étoient autant d'ôtages pour la garniſon de la Vera-Cruz & pour un jeune Eſpagnol qu'il avoit laiſſé au Cacique de Zampoala, dans la vue de lui faire

S v

exactement apprendre la langue du Mexique.

Tout étoit disposé pour la marche, lorsqu'on vit arriver un courier de la part d'Escalante qui envoyoit avertir le Général qu'on voyoit paroître quelques vaisseaux dans la rade, & que les signaux de paix n'avoient pu les engager à répondre avec amitié. A cette nouvelle, Cortez retourna promptement à Vera-Cruz avec quelques-uns de ses gens. Quatre hommes d'un des vaisseaux s'approcherent dans une chaloupe & se firent connoître pour des Espagnols. L'un étoit l'Ecrivain d'un des vaisseaux qui venoit signifier à Cortez que Garay, Gouverneur de la Jamaïque, étoit chargé par la Cour d'Espagne de découvrir & de peupler de nouveaux pays; qu'il avoit équipé trois navires montés par deux cens soixante hommes, sous les ordres du Capitaine Alfonse de Pineda qui se disposoit à former une Colonie près de *Naothlan ;* enfin qu'il donnoit avis à Cortez de ne pas étendre ses établissemens du même côté.

Celui-ci fit tous ses efforts pour engager cet Ecrivain à proposer au Com-

mandant de la flotte un accommodement. Voyant qu'il n'y pouvoit réussir, il le fit arrêter, se cacha ensuite avec son monde derriere des dunes, y passa toute la nuit & une partie du jour suivant, espérant que le retardement de la chaloupe ameneroit à terre quelques autres personnes du vaisseau. On vit en effet approcher du rivage quinze hommes qui étoient dans une autre chaloupe. Cortez fit prendre l'habit des quatre prisonniers par quatre de ses soldats, avec ordre de se présenter sur le rivage. On vouloit attirer les quinze hommes à terre & les arrêter; mais ils s'apperçurent du projet qu'on avoit formé contre eux presqu'au même instant qu'ils débarquoient. Douze d'entre eux rentrerent si promptement dans leur chaloupe, qu'on ne put les arrêter. On n'en retint que trois. Cortez alla rejoindre son armée avec cette recrûe de sept hommes qu'il avoit enlevés à Pineda.

Il donna aussi-tôt ordre pour la marche. Les Espagnols composoient l'avant-garde, & les Indiens alliés suivoient de près. Enfin on partit le 16 Août 1519. Les Espagnols trouverent

d'abord un chemin fort agréable; mais ils rencontrerent des montagnes fort difficiles à paſſer. Ils entrerent enſuite dans la Province de *Zocothla*, où ils reçurent des rafraîchiſſemens. Le Cacique alla au devant de Cortez & lui fit beaucoup de politeſſes : mais il y mêloit de la fierté. Le Général Eſpagnol, croyant que les marques de chagrin qu'il voyoit ſur ſon viſage venoient de ſes reſſentimens contre Montezuma, voulut le mettre dans le cas de s'expliquer & lui demanda s'il étoit ſujet de Montezuma. Le Cacique répondit bruſquement : « Eſt-il quelqu'un ſur la » terre qui ne ſoit eſclave ou vaſſal de » Montezuma? » Cortez, indigné de cette réponſe, répliqua : « On eſt bien » peu inſtruit à Zocothla de ce qui ſe » paſſe dans le monde. Les Eſpagnols » ſont ſujets d'un Monarque qui com» pte au nombre de ſes vaſſaux plu» ſieurs Princes plus puiſſans que Mon» tezuma ». Le Cacique prit encore un ton plus grave, pour donner une idée de la puiſſance de ſon maître. Par l'énumération qu'il fit de ſes richeſſes & du nombre de ſes ſujets, il vouloit plutôt inſpirer aux Eſpagnols de la

Il réprime la fierté d'un Cacique.

crainte que de l'admiration. Cortez, qui pénétra ses vues, feignit de ne pas ignorer les grandeurs de Montezuma & répliqua en ces termes : « Si » je l'avois cru moins puissant, je » ne serois pas venu des extrêmités » du monde pour lui offrir l'amitié d'un » Monarque encore plus puissant que » lui. Mes intentions sont pacifiques, » & si je suis armé, ce n'est que pour » donner plus de poids à mon Ambassade. Montezuma & tous ses » Caciques peuvent cependant être » persuadés qu'en desirant la paix, je » ne crains pas la guerre, & que le » moindre de mes soldats est capable » de défaire une armée de Mexiquains. » Je ne tire l'épée que quand j'ai été » attaqué ; mais aussi-tôt que la résolution en est prise, tout tombe sous » mes coups. La nature produit des » monstres en ma faveur & le Ciel me » prête ses foudres. Etant sous la protection d'un Dieu terrible, dont je » soutiens la cause, je n'en veux qu'aux » fausses divinités qu'on adore au Mexique & à ces sacrifices de sang humain, dont Montezuma prétend tirer » sa gloire ». Se tournant ensuite vers

les Espagnols, il leur dit : « Mes amis, » nous sommes arrivés au moment de » nos périls, mais ce sera celui de » notre fortune & de notre gloire ».

Cette fermeté intimida le Cacique, au point qu'il en reçut des marques extraordinaires de considération pendant le peu de temps qu'il resta dans sa Province. Ce Seigneur Indien voulut l'engager à prendre sa route par la Province de Cholula, sous prétexte que ses habitans, moins portés à la guerre qu'au commerce, n'apporteroient aucun obstacle à son passage. Il lui conseilla en même-tems d'éviter celle de Tlascala dont les Peuples étoient guerriers & féroces.

Cortez sentit que les conseils d'un homme totalement dévoué à Montezuma devoient lui être suspects : il les communiqua aux Chefs des Zampoales & des Totonagues. Ils lui dirent de ne pas suivre les conseils du Cacique de Zocothla, que les Cholulans étoient naturellement portés à la trahison ; que Montezuma avoit mis la plus grande partie de son armée dans leur Province. Ils ajouterent que les Tlascalans étoient, à la vérité, féro-

ces & guerriers ; mais qu'étant ennemis déclarés de Montezuma, & alliés des Zampoales & des Totonagues, ils ne manqueroient pas de recevoir les Espagnols avec accueil & de leur fournir des vivres. Cortez goûta leur raisonnement, & prit la route de Tlascala. Sa marche fut tranquille pendant les premiers jours ; mais plus il approchoit de Tlascala, plus il entendoit les cris de guerre. Presque toutes les bourgades des Tlascalans étoient répandues sur cette chaîne de montagnes qu'on a depuis nommées *grandes Cordillieres*, & envoyoient des députés pour aller résider à la Capitale, où ils formoient un Sénat. Nous avons parlé plus haut de cette République.

Cortez s'arrêta, pour prendre des informations. Il chargea de cette commission quatre Zampoales qui étoient distingués par leur noblesse & leur habileté. Marina prit soin de les instruire. Lorsqu'ils furent arrivés à Tlascala, on les introduisit dans la salle du Conseil, où ils tinrent à peu près ce langage. « Noble République, braves Tlascalans, le Cacique de Zampoala, ceux » de la montagne, vos amis & vos

Solis ; *ibid.* chap. XVI.

» alliés vous saluent. Après vous avoir » souhaité une récolte abondante & » la mort de vos ennemis, ils vous » font savoir qu'ils ont vu arriver dans » leur pays, du côté de l'Orient des » hommes extraordinaires qui semblent » être des Dieux. Ils ont passé la mer » sur de grands palais, portent dans » leurs mains la foudre, armes dont » le Ciel s'est réservé l'usage. Ils se » disent les Ministres d'un Dieu supé- » rieur aux nôtres, qui ne peut souf- » frir la tyrannie, ni les sacrifices du » sang des hommes. Leur Capitaine » est Ambassadeur d'un Prince très- » puissant, qui étant poussé par le de- » voir de sa religion, veut remédier » aux abus qui regnent parmi nous » & aux violences de Montezuma. Cet » Ambassadeur, après nous avoir dé- » livrés de l'oppression qui nous acca- » bloit, se trouve obligé de suivre » le chemin de Mexico par les terres » de votre République, & vous prie » de lui faire savoir en quoi ce tyran » vous a offensés, pour prendre la dé- » fense de votre droit comme du sien, » & le mettre entre les autres motifs » de son voyage.

» La connoissance que nous avons
» de la pureté de ses intentions, &
» l'expérience que nous avons faites de
» sa bonté, nous ont engagés à le de-
» vancer, pour vous exhorter de la
» part de nos Caciques à recevoir ces
» étrangers comme les amis de vos
» alliés : & nous vous déclarons, de la
» part de leur Capitaine, qu'il vient
» avec un esprit de paix & qu'il ne
» demande que la liberté du passage
» sur vos terres. Soyez persuadés qu'il
» ne cherche que votre avantage,
» que ses armes sont les instrumens de
» la justice & de la raison ; qu'elles
» soutiennent la cause du Ciel, & que
» ceux qui les portent, recherchent la
» paix & la douceur, & n'employent
» la rigueur que contre ceux qui les
» attaquent, ou qui les offensent par
» leurs crimes «.

On fit retirer les Ambassadeurs, & après de longues délibérations, le Sénat résolut d'envoyer des troupes contre les étrangers, en disant : si on les défait, on n'aura plus rien à craindre de leur part ; si au contraire ils sont vainqueurs, on rejettera cette insulte sur la férocité des Atomies, dont on

ſe plaindra de n'avoir pu réprimer l'emportement. On retint les Ambaſſadeurs ſous différents prétextes, on leva ſecrétement une armée, on l'envoya contre les Eſpagnols, ſous la conduite de *Xicotencatl*, Chef des guerriers.

Cortez, voyant que huit jours s'étoient écoulés, ſans qu'il eût reçu des nouvelles de ſes Députés, ſoupçonna qu'on méditoit quelque trahiſon contre lui. Il demanda avis aux Zampoales, qui lui conſeillerent de s'approcher de Tlaſcala afin d'obſerver lui-même la conduite d'une nation dont ils commençoient eux-mêmes à ſe défier. Il ſe prépara à ſuivre promptement leur avis, croyant qu'il étoit néceſſaire d'ôter à cette nation le tems de ſe préparer à la guerre, ſi elle avoit réſolu de l'attaquer. Il leva ſon camp avec toutes les précautions qu'il crut néceſſaires dans une conjoncture ſemblable. Sa marche fut libre pendant quelques lieues, entre deux montagnes ſéparées par une vallée fort agréable; mais il fut arrêté par une muraille fort haute qui, prenant d'une montagne à l'autre, fermoit le chemin. Cet ouvrage dont il

admira la force, étoit de pierres de taille liées avec une espece de ciment. Son épaisseur étoit d'environ trente pieds, sa hauteur de neuf. Il se terminoit en parapet, comme les fortifications d'Europe. L'entrée en étoit oblique & fort étroite, entre deux autres murs qui avançoient l'un sur l'autre. On apprit des Zocothlans que ce rempart faisoit la séparation de leur Province & de celle de Tlascala, qui l'avoit fait élever depuis qu'elle s'étoit érigée en République. Cortez se trouva fort heureux que les ennemis n'eussent pas songé à lui disputer ce passage. Il fit passer son armée, & reforma ses bataillons. Etant arrivé dans un terrein plus étendu, il découvrit les panaches de vingt ou trente Indiens. Il détacha quelques cavaliers, pour les inviter par des cris & des signes de paix à s'approcher. Dans l'instant une autre troupe se joignit à la premiere: les cavaliers continuerent toujours leur marche; mais ils furent bientôt couverts d'une nuée de fleches qui leur blesserent deux hommes & cinq chevaux. Un détachement de cinq mille Indiens qui s'étoit mis en embuscade, Il bat les Tlascalans.

alla au secours des premiers. L'infanterie Espagnole se mit en bataille pour soutenir le choc des Indiens, qui venoient à elle avec une fureur incroyable. On se hâta de pointer sur eux le canon, dont le bruit, joint à la prodigieuse quantité d'hommes qu'il renversoit, effraya tellement les Indiens, qu'ils prirent la fuite. Les Espagnols profitant de leur désordre, tomberent sur eux & en firent un carnage horrible. La nuit empêcha Cortez de poursuivre sa victoire : les Espagnols la passerent dans des cabanes voisines, où on leur fournit des rafraîchissemens.

Le lendemain les Espagnols virent arriver deux des Ambassadeurs Zampoales qu'il avoit envoyés aux Tlascalans. Ils étoient accompagnés de quelques Députés de la République, qui firent des excuses à Cortez de la témérité que les Atomies avoient eue de l'attaquer. Ils s'emporterent contre cette nation qu'ils assurerent ne connoître aucun frein, & ajouterent que le Sénat de Tlascala se réjouissoit qu'elle eut été punie par la perte de ses principaux chefs. Ils offrirent de payer

le dommage qui avoit été fait aux Espagnols ; mais ils ne s'expliquerent pas avec plus de clarté sur les sentimens de la République, & se retirerent.

Cortez, dont le courage croissoit par les difficultés, continua sa route. Il rencontra les deux autres Ambassadeurs Zampoales. Leurs pleurs & leurs gémissemens annonçcient leur douleur. En abordant le Général, ils se jetterent à terre, embrasserent ses pieds & lui demanderent vengeance. Ils lui dirent que les perfides Tlascalans avoient violé à leur égard le droit sacré des Ambassadeurs, les avoient chargés de chaînes pour les sacrifier au Dieu de la victoire ; mais qu'ils avoient trouvé le moyen de se détacher mutuellement & s'étoient échappés pendant la nuit. Ils ajouterent que ces barbares avoient promis à leurs Dieux de leur sacrifier tous les Espagnols.

Il leur livre une seconde bataille.

Ce discours fit connoître au Général tout le danger qui le menaçoit : il ordonna aux Espagnols & à ses Alliés de se tenir sur leurs gardes & de marcher en ordre de bataille. A un quart de lieue il trouva un détroit fort dif-

ficile, & qui étoit gardé par une multitude incroyable de Tlascalans armés. Il dit alors à ses soldats qu'il falloit combattre pour la vie. Ils firent des efforts incroyables & renverserent enfin ceux qui s'opposoient à leur passage. Lorsqu'ils eurent franchi ce détroit, ils apperçurent de la hauteur une multitude incroyable d'Indiens. Cette armée étoit composée de différentes nations qu'on reconnoissoit à la couleur des enseignes & des panaches. Cortez reconnut alors que la facilité qu'il avoit trouvée au passage n'étoit qu'un stratagême, & parut lui-même étonné du danger qui le menaçoit. Il n'hésita cependant pas à descendre dans la plaine, & ses soldats, animés de son courage, repousserent quelques bataillons qui vouloient s'opposer à leur descente. Son infanterie soutenue de la cavalerie gagna bientôt assez de terrein pour mettre les canons en batterie. Les Indiens, voyant que l'armée Espagnole n'étoit plus adossée contre la hauteur, la tournerent. Cortez eut dans ce moment besoin de tout son courage & de toute sa présence d'esprit. Il commença par faire jouer son

artillerie qui jetta la terreur & la confusion dans l'armée Indienne, se mit à la tête de sa cavalerie qui acheva d'abattre le courage des ennemis : ils prenoient les chevaux pour des êtres surnaturels. La consternation devint générale parmi eux : ils se heurtoient, se renversoient les uns les autres & se faisoient plus de mal qu'ils n'en vouloient éviter. Il arriva cependant un accident qui pensa causer la perte totale des Espagnols. Un cavalier, s'abandonnant trop à son feu, se sépara de sa troupe & s'engagea fort avant dans la mêlée. Plusieurs Officiers Tlascalans, qui s'étoient ralliés, l'attaquerent de concert Les uns saisirent sa lance & les rênes de sa bride, les autres percerent le cheval qui tomba mort au milieu d'eux. Ils lui couperent la tête, l'éleverent au bout d'une lance & exhorterent leurs camarades à ne pas redouter des monstres qui ne pouvoient résister à leurs armes. Le cavalier reçut plusieurs blessures & demeura quelque tems prisonnier : mais il fut délivré par d'autres cavaliers qui l'enleverent à ses vainqueurs.

Une partie des Tlascalans, animée

par la mort du prétendu monstre, reprit ses rangs & parut se disposer une seconde fois au combat : mais toute l'armée fit un mouvement vers Tlascala & disparut. On sut par la suite, que cette retraite avoit été occasionnée par la mort des principaux Officiers de l'armée, & que Xicotencatl, craignant de ne pouvoir suffire seul à faire agir une armée si considérable, avoit lui-même ordonné la retraite. Il portoit la tête de cheval en triomphe & l'envoya au Sénat.

Il les bat encore.

Cortez de son côté, voyant ses troupes accablées de fatigues, résolut de leur donner quelque relâche. D'ailleurs il espéroit de pouvoir inspiter aux Tlascalans du goût pour la paix. Ces motifs l'engagerent à s'emparer d'un petit bourg qu'on découvrit à peu de distance & qui commandoit toute la plaine. Les habitans se retirerent à son approche : mais ils laisserent assez de vivres pour renouveller ses provisions. Il fit fortifier ce bourg. Aussi-tôt que Cortez se crut en sûreté dans cet endroit, il se mit à la tête de deux cens hommes, moitié Zampoales, moitié Espagnols, pour aller observer la disposition

poſition des ennemis aux environs de Tlaſcala. Il y fit quelques priſonniers qui lui apprirent que Xicotencatl étoit campé aſſez proche de la ville, & qu'il y aſſembloit une ſeconde armée. Cette nouvelle l'engagea à retourner dans ſon quartier : mais il brûla pluſieurs villages, pour annoncer à ſes ennemis qu'il ne craignoit pas la guerre. Croyant cependant qu'il étoit plus avantageux de faire la paix avec cette nation belliqueuſe, que de continuer les hoſtilités, il rendit la liberté à deux priſonniers, avec ordre de déclarer à Xicotencatl qu'il étoit affligé de la mort d'un ſi grand nombre de braves Tlaſcalans qui avoient péri dans le dernier combat ; mais que ce malheur ne leur étoit arrivé, que parce qu'ils avoient reçu à main armée des étrangers qui n'entroient chez eux que ſous les auſpices de l'amitié ; qu'il vouloit bien oublier les outrages qu'on lui avoit faits ; mais que ſi l'on ne mettoit pas les armes bas, il juroit de ſaccager la ville de Tlaſcala & de la détruire, pour en faire un exemple capable d'effrayer tous les peuples voiſins.

Xicotencatl ne reçut cet avis qu'avec fureur : il maltraita ceux qui le lui apporterent, les renvoya couverts de blessures à Cortez, & lui fit dire qu'il le verroit le lendemain, au lever du soleil, avec une armée innombrable; qu'il vouloit prendre tous les Espagnols en vie, pour les porter sur les Autels de ses Dieux auxquels il juroit de sacrifier le sang & le cœur de leurs ennemis. Voulant joindre la plaisanterie à la dureté, il fit porter dans le camp Espagnol trois cens poulets d'Inde avec d'autres provisions, & fit dire à Cortez que les ennemis de ses Dieux ne devoient pas s'imaginer qu'il vouloit les prendre par la faim, qu'il leur envoyoit à manger, afin qu'ils fussent d'un goût plus savoureux, parce qu'il comptoit en faire un grand festin, lorsqu'il les auroit pris par la force de ses armes.

Cette insolence barbare causa moins d'effroi que d'indignation dans le camp des Espagnols : ils ne laisserent cependant pas de faire usage des provisions qu'on leur envoyoit. Cortez profita de l'avis qu'il recevoit, pour se disposer à tous les événemens. Il forma plusieurs

batteries, & distribua ses bataillons suivant la connoissance qu'il avoit acquise de la maniere de combattre de ces barbares.

Dès la pointe du jour la campagne fut couverte d'Indiens : quelques écrivains assurent qu'il y avoit plus de cent cinquante mille hommes. C'étoit le dernier effort de la République & de ses Alliés. On découvroit au centre une aigle d'or qui n'avoit point encore paru dans les autres combats, & que les Tlascalans ne portoient que dans les plus pressantes occasions. Les Indiens s'étant rangés en ordre de bataille, voulurent s'élancer sur les Espagnols : mais Cortez les voyant à la portée du canon, fit faire une décharge générale qui leur tua beaucoup de monde & arrêta leur ardeur. Ils se rallierent cependant & avancerent jusqu'à la portée des frondes & des arcs : mais ils furent arrêtés une seconde fois par une nouvelle décharge de l'artillerie qui fut suivie de la mousqueterie. Cependant, un gros d'Indiens, transporté de fureur, s'approcha jusqu'au pied des batteries & commençoit à causer de l'inquiétude à Cortez,

Il remporte une troisieme victoire sur eux.

lorsque la confusion s'étant répandue dans le corps de leur armée, on y remarqua divers mouvemens opposés les uns aux autres : bientôt l'arriere-garde tourna le dos & fut imitée par ceux qui combattoient dans les postes avancés. Cortez les fit charger avec le sabre & la lance, mais avec ordre de ne pas s'écarter, dans la crainte d'être enveloppé.

Les Espagnols ne savoient à quoi attribuer cette fuite précipitée : mais on sut bientôt que Xicotencatl, cédant à la pétulance de son caractere, avoit outragé un des Caciques auxiliaires qui, pour se venger, lui avoit proposé un combat singulier. Tous les autres Caciques auxiliaires, indignés de voir qu'on marquoit si peu de reconnoissance pour leur zele & pour leur valeur, s'étoient soulevés & avoient quitté l'armée. Xicotencatl, craignant que ses propres soldats ne suivissent cet exemple, avoit pris le parti d'abandonner le champ de bataille aux Espagnols.

Cortez, voyant que les Espagnols commençoient à se fatiguer des travaux & des dangers auxquels ils étoient

continuellement exposés, les fit assembler & leur tint ce langage : il ne doit pas être dérobé à l'Histoire. « Les » deux batailles que nous venons de » gagner, par votre valeur, illustres » compagnons de mes travaux, nous » enseignent ce que nous devons faire : » mais les périls environnent souvent » les plus grands succès : c'est une es- » pece de tribut imposé au bonheur » des hommes. On m'a dit que quel- » ques-uns d'entre vous desirent de » retourner en arriere, & qu'ils sont » tout prêts à me faire cette proposi- » tion : mais il ne faut pas qu'une af- » faire de cette importance se traite » sourdement ; elle intéresse tout le » monde, & chacun doit librement dire » son opinion. Examinons la position » où nous sommes, c'est le moyen » de raisonner sur l'avenir & de pren- » dre une résolution constante. Tous » ceux qui m'entendent ont générale- » ment approuvé cette expédition. » Nous avons entrepris d'aller jusqu'à » la Cour de Montezuma ; c'est le zele » pour la Religion qui nous y conduit : » nous y avons attaché notre bonheur » & notre espérance. Les Indiens de

Solis, liv. 2. chap. 19. d'après Diaz.

» Tlascala ont voulu s'y opposer :
» mais ils ont été vaincus ou dissipés,
» & bientôt ils seront forcés de nous
» accorder la paix & un passage libre
» sur leurs terres. Après cet avantage,
» que n'avons-nous pas à espérer de
» ces barbares qui nous regardent déja
» comme des demi-Dieux ! Si Mon-
» tezuma nous attend avec crainte,
» comme ses ambassades nous le prou-
» vent, avec quel respect nous regar-
» dera-t-il, après la défaite des Tlas-
» calans qui ne doivent leur indépen-
» dance qu'à leur courage & à la force
» de leurs armes ? Il nous fera, sans
» doute, des offres supérieures à notre
» attente, par la seule crainte de nous
» voir embrasser le parti d'un peuple
» qui s'est révolté contre lui. Les obs-
» tacles que nous rencontrons dans
» cette Province seront les moyens
» dont le Ciel se sera servi pour
» avancer notre entreprise. Si nous
» tournons le dos, nous perdons tout
» le fruit qui devoit suivre nos tra-
» vaux. D'ailleurs que n'aurons-nous
» pas à craindre ? Notre foiblesse fera
» renaître le courage de ces peuples
» que nous avons vaincus & qui sont

» encore tout tremblans de leur dé-
» faite : ils nous pourſuivront & nous
» accableront dans notre marche. Ceux
» qui nous ſervent avec autant de fidé-
» lité que de courage, chercheront
» l'occaſion de s'échapper. Ils iront
» publier notre honte. Ayant perdu
» l'opinion qu'ils ont de nos forces,
» ils conſpireront, peut-être, contre
» nous. Je vous le répete, mes amis,
» il faut conſidérer avec beaucoup
» d'attention les eſpérances que nous
» allons abandonner, avec les périls
» qui peuvent nous reſter à ſurmonter.
» Vous connoiſſez mes ſentimens,
» vous pouvez dire les vôtres ».

A peine Cortez eut-il achevé ce diſcours, qu'un factieux des plus emportés éleva la voix, & dit à ſes partiſans : « Mes amis, le Général nous » conſulte : mais il nous indique le » parti qu'il nous faut prendre » Tous les autres factieux entrerent dans les mêmes ſentimens & reconnurent l'injuſtice de leurs plaintes.

Cependant le peuple de Tlaſcala, effrayé par la derniere victoire que les Eſpagnols venoient de remporter, demandoit la paix à grands cris. Les

Sénateurs, persuadés que les succès des Espagnols n'étoient l'effet que de quelqu'enchantement, eurent recours aux Magiciens, croyant qu'ils détruiroient un charme par un autre. Ces imposteurs déclarerent que, par la force de leur art, ils avoient découvert que les Espagnols étoient fils du Soleil, produits par son activité sur la terre des régions Orientales ; que leur plus grand enchantement étoit la présence de leur pere, dont la puissante ardeur leur communiquoit une force supérieure à celle de la nature, qui les faisoit approcher de celle des Immortels : mais lorsque le Soleil déclinoit vers le couchant, leurs forces diminuoient & ils se flétrissoient comme l'herbe des prairies. D'où ils conclurent qu'il falloit les attaquer pendant la nuit, avant que le retour du Soleil les rendit invincibles. Le Sénat applaudit à ce raisonnement & se flatta d'une victoire certaine. On donna sur le champ ordre à Xicotencatl d'attaquer le camp des Espagnols après le coucher du Soleil.

Cortez, dont la vigilance n'étoit jamais en défaut, avoit des corps avan-

cés & des ſentinelles dans l'éloignement. Il faiſoit faire exactement les rondes : les chevaux étoient ſellés pendant toute la nuit & les ſoldats dormoient armés. Le ſoir qui précédoit la nuit qu'on avoit marquée pour l'attaque, les ſentinelles découvrirent un gros d'ennemis qui s'avançoit à petits pas vers le camp, dans un ſilence qui n'étoit pas ordinaire aux Indiens. Cortez, en ayant été averti, ordonna que tous les poſtes, à l'exemple des Indiens, gardaſſent le ſilence. Lorſque les Indiens approcherent du camp des Eſpagnols, ils crurent que le ſilence qu'on y obſervoit, venoit de la langueur que ces hommes reſſentoient de l'abſence de leur pere. Xicotencatl, ſe croyant ſûr de la victoire, approcha du rempart où il forma trois attaques : mais les premiers Indiens qui entreprirent de monter, furent reçus avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendoient pas. Ceux qui étoient derriere, voyant leurs corps rouler juſqu'à eux, prirent l'épouvante. Xicotencatl les raſſura par ſon courage : ils firent des efforts incroyables pour pénétrer dans le camp des Eſpagnols :

Les Indiens attaquent les Eſpagnols pendant la nuit, & ſont repouſſés avec une perte conſidérable.

mais leur perte devenant considérable de plus en plus, ils prirent la fuite. Cortez sortit de son camp avec un détachement d'infanterie soutenu de quelques Cavaliers & en fit un carnage horrible. Les Espagnols ne perdirent qu'un auxiliaire & n'eurent que deux ou trois blessés parmi ceux de leur nation.

La joie que causoit la victoire aux Espagnols augmenta, lorsqu'ils apprirent des prisonniers quelle avoit été l'espérance des ennemis. Cortez se flatta que la réputation qu'il pouvoit se promettre d'un événement semblable, serviroit plus que la force des armes au succès de ses desseins. En effet le Sénat, regardant ces invincibles étrangers comme des hommes célestes, eut peur d'attirer sur la République les plus grands malheurs, en rejettant plus long-temps leur amitié.

On commença par sacrifier les magiciens, pour appaiser la colere du Ciel; on envoya ordre à Xicotencatl de faire cesser toutes sortes d'hostilités. Ce fier Indien, toujours animé par son courage, répondit que son armée étoit le véritable Sénat, & qu'il soutiendroit

ſeul la gloire de la nation, puiſqu'elle étoit abandonnée par ſes chefs. Quoiqu'il fût convaincu de la fourberie des magiciens, il n'attribuoit ſa derniere diſgrace qu'à l'imprudence qu'il avoit eue de ne pas faire reconnoître le camp des Eſpagnols avant de l'attaquer. Dans cette idée, il fit déguiſer quarante ſoldats en payſans, leur ordonna de porter dans le camp ennemi des fruits, de la volaille, du maïs, & d'examiner comment il étoit diſpoſé dans l'intérieur. Ses ordres furent ſi bien exécutés, que les quarante ſoldats traveſtis s'inſinuerent dans le camp, ſous prétexte d'y porter des marchandiſes, & y demeurerent quelques heures, ſans être reconnus : mais ils examinerent la hauteur des murs avec une curioſité qui cauſa des ſoupçons à un Zampoale. Cortez en fut averti & ſe hâta de les faire tous arrêter. La force des tourmens en fit parler quelques-uns. Le Général feignit qu'il avoit pénétré le deſſein de Xicotencatl par des lumieres ſupérieures aux connoiſſances des Indiens, lui renvoya la plus grande partie de ſes eſpions, pour lui déclarer

Solis, ubi ſuprà, chap. 20.

Parti qu'il fait tirer des événemens.

de sa part que les Espagnols craignoient aussi peu la ruse & la trahison, que la force des armes; qu'ils l'attendoient sans crainte, & qu'ils avoient laissé la vie à la plupart de ses gens, afin que leurs observations ne fussent pas perdues pour lui; mais, croyant qu'il étoit nécessaire de répandre la terreur dans l'armée Indienne, il fit mutiler de différentes manieres tous les malheureux qu'il renvoyoit. Quatorze ou quinze eurent les mains coupées; les autres ne perdirent qu'un pouce. Ce spectacle effraya tellement les troupes qui étoient toutes prêtes à marcher contre les Espagnols, qu'elles balancerent sur l'obéissance qu'elles devoient à leur chef. Xicotencatl, frappé lui-même d'étonnement en voyant son projet éventé, se figura que les étrangers avoient quelque chose de divin. Il étoit dans cette agitation, lorsque deux députés du Sénat, qui avoit été choqué de sa réponse, vinrent lui ôter le commandement. Ses troupes, peu disposées à le soutenir dans sa désobéissance, se dissiperent. Il rentra dans Tlascala, sous la protection de ses parens & de ses amis

qui obtinrent sa grace du Sénat.

Quoique les Espagnols ne vissent point paroître d'ennemis pendant deux jours, ils ne laisserent pas d'être dans l'inquiétude. Le troisieme on vit arriver dans le camp une ambassade du Sénat, composée de quatre vénérables Indiens, avec un cortege assez nombreux. Cortez les reçut avec un air de grandeur & de sévérité qu'il crut nécessaire pour leur inspirer du respect & de la crainte. Ils tâcherent de s'excuser du mauvais traitement qu'ils avoient fait aux Espagnols, sur l'emportement brutal des Atomies, que toute l'autorité du Sénat n'avoit pu réprimer ; offrirent de recevoir Cortez dans leur ville avec tout son monde, & promirent de traiter les Espagnols comme les freres de leurs Dieux. Cortez leur déroba la joie que ce langage lui causoit, & affecta de paroître incertain sur le parti qu'il vouloit prendre. Il se plaignit de la conduite injuste des Tlascalans, & dit aux Ambassadeurs qu'il vouloit laisser à la République le temps de réparer le passé. Il vouloit gagner du temps pour s'assurer de la bonne

Les Tlascalans lui demandent la paix.

foi des Tlascalans & pour rétablir sa santé qui avoit été endommagée par les fatigues.

Ses victoires augmentent les inquiétudes de Montezuma.

On vit arriver cinq Mexiquains au Fort, presque dans le même moment que les Ambassadeurs Tlascalans en sortoient. Ils venoient de la part de Montezuma, qui, étant informé de ce qui s'étoit passé à Tlascala, sentoit ses alarmes redoubler. Il craignoit que Cortez n'employât les armes de ceux qu'il venoit de vaincre à la conquête de son Empire. L'objet de son ambassade étoit de l'exhorter à traiter sans ménagement leurs ennemis communs & à se défier de leur mauvaise foi. Il fit encore faire de nouvelles instances au Général étranger, pour lui faire abandonner le dessein de se rendre à sa Cour, en lui expliquant, avec des apparences d'amitié, les raisons qui ne permettoient pas au Monarque de lui accorder cette liberté. Les instructions des Ambassadeurs portoient aussi de reconnoître la situation des Tlascalans, & de faire naître tous les obstacles qu'ils pourroient à la paix.

Cortez les reçut avec tous les égards

qui étoient dus aux Ambaſſadeurs d'un grand Monarque : mais il imagina des prétextes pour différer ſa réponſe, parce qu'il vouloit qu'avant leur départ, ils viſſent avec quelle ſoumiſſion les Tlaſcalans lui demandoient la paix. Ils firent pluſieurs queſtions indiſcretes qui découvrirent toutes les craintes de Montezuma, & firent connoître en même tems de quelle importance il étoit de conclure la paix avec les Tlaſcalans, ſi on vouloit les réduire à la raiſon.

Xicotencatl, Général des Tlaſcalans va, en qualité de ſuppliant, au camp des Eſpagnols, leur demander la paix.

La République, voulant prouver à Cortez la pureté de ſes intentions, envoya ordre à toutes les bourgades qui étoient aux environs du camp d'y porter des vivres ſans payement & ſans échange. Deux jours après Xicotencatl ſe rendit au Fort en qualité d'Ambaſſadeur de la République. Sa taille étoit au deſſus de la médiocre, aſſez dégagée, mais droite, & paroiſſoit robuſte. Ses traits, ſans être réguliers, formoient une phiſionomie majeſtueuſe & guerriere. Il étoit couvert d'une robe blanche, garnie de plumes & de pierreries, ce qui lui donnoit un air aſſez cavalier. Après quelques révérences,

il s'assit sans attendre l'invitation de Cortez, &, le regardant d'un air assuré, il lui dit : « Je suis seul coupable de toutes les hostilités qui se sont commises. Je pensois que les Espagnols vouloient soutenir les intérêts de Montezuma & des Culvas, dont les noms seuls me font horreur. Etant mieux informé, je viens me livrer aux vainqueurs, desirant d'obtenir, par cette soumission, le pardon de la République, au nom de laquelle je demande la paix, laissant les conditions à la volonté du Général Espagnol : je le supplie d'honorer la ville de sa présence. » Il ajouta qu'il y trouveroit des logemens pour toute son armée, que les Tlascalans n'avoient jamais été obligés d'en ouvrir les portes ; qu'uniquement jaloux de leur liberté, ils menoient dans leurs montagnes une vie pauvre & laborieuse ; mais que l'expérience leur ayant fait connoître la valeur des Espagnols, ils ne vouloient pas tenter plus long-tems la fortune, & qu'ils leur demandoient seulement en grace d'épargner leurs Dieux, leurs enfans & leurs femmes.

Herrera, ch. 10. *Solis*, chap. 21.

Cortez fut si touché de la grandeur d'ame qu'il trouvoit dans cet Indien, qu'il ne put s'empêcher de lui marquer de la considération. Il prit ensuite un air sévere, lui reprocha l'obstination avec laquelle il avoit voulu résister à ses armes, exagéra la grandeur du crime, pour faire valoir celle du pardon : il accorda ensuite la paix aux Tlascalans, sans aucune réserve, & ajouta qu'il feroit avertir le Sénat, lorsqu'il jugeroit à propos d'aller à Tlascala. Xicotencatl retourna à Tlascala pour annoncer la paix qui y fut célébrée par des réjouissances.

Les Ambassadeurs de Montezuma, qui étoient restés auprès de Cortez, firent l'impossible pour le détourner de conclure la paix. Voyant qu'ils ne pouvoient réussir, ils le prierent de différer de six jours son entrée dans Tlascala, afin qu'ils eussent le tems de donner avis à Montezuma de ce qui se passoit, & de recevoir de ses nouvelles. Cortez leur accorda, sans difficulté, ce qu'ils lui demandoient. Ils se rendirent à la Cour de Montezuma, & revinrent au tems marqué avec six autres Seigneurs chargés de

nouveaux présens pour les Espagnols. Ils dirent à Cortez que l'Empereur du Mexique desirant de faire alliance avec le Monarque des Espagnols & d'obtenir son amitié, partageroit avec lui ses richesses & lui payeroit un tribut annuel, parce qu'il le révéroit comme le fils du Soleil : mais qu'il vouloit que ce traité fût précédé de deux conditions. La premiere étoit que les Espagnols ne formassent aucune alliance avec la République de Tlascala dont les sujets étoient ses ennemis déclarés : par la seconde il vouloit qu'ils abandonnassent le projet qu'ils avoient formé d'aller à Mexico, parce que les loix & la religion de son pays ne lui permettoient pas de se laisser voir aux étrangers.

Conditions auxquelles Montezuma s'engage à payer tribut au Roi d'Espagne.

Cortez vouloit d'un côté faire alliance avec les Tlascalans, de l'autre il ne vouloit pas donner à Montezuma le tems de lever des troupes. Il répondit froidement aux Ambassadeurs qu'il vouloit leur laisser prendre un peu de repos avant de les congédier.

Cependant les Tlascalans, impatiens de voir Cortez dans leur ville, en-

voyerent dans son camp une partie des Sénateurs, parmi lesquels étoit un vieillard aveugle, mais respectable par son âge & par sa prudence. Il entra le premier, se fit placer auprès de Cortez, & lui tint un langage dont voici le précis. « Généreux Guerrier, » on croit que tu es de la race des » Immortels ; que ce soit la vérité ou » non, tu as maintenant dans ton pou- » voir le Sénat de Tlascala ; il vient » te rendre ce dernier hommage de » son obéissance. Nous ne cherchons » point à excuser les fautes de notre » nation, nous nous en chargeons, » avec l'espérance d'appaiser ta colere » par notre sincérité. C'est nous qui » avons résolu de te faire la guerre ; » mais c'est nous qui avons résolu de » te demander la paix. Nous savons » que Montezuma fait tous ses efforts » pour te détourner de notre allian- » ce. Ecoute-le comme notre enne- » mi, & comme un tyran qui veut » te persuader de faire une injustice. » Nous ne te demandons aucun secours » contre lui, nos seules forces nous » suffisent contre tout ce qui ne sera » pas toi : mais nous connoissons ses ar-

Le Sénat de Tlascala se rend au camp de Cortez, pour le prier d'entrer dans la ville.

» tifices. Pourquoi ne veux-tu pas nous » honorer de ta présence? Nous venons » pour obtenir ton amitié & ta confian- » ce, ou mettre notre liberté entre tes » mains : choisis celui de ces deux partis » qui te sera le plus agréable. Nous vou- » lons être tes amis ou tes esclaves ».

Il y entre. Ces soumissions portoient un caractere de bonne foi si peu suspect, que Cortez n'y put résister. Il fit une réponse favorable aux Sénateurs & les pria de lui envoyer des Indiens pour la conduite de l'artillerie & le transport des bagages. Le lendemain il entra dans la ville aux acclamations du peuple qui étoit accouru pour le voir avec son armée. Les femmes qui s'étoient mêlées dans la foule, jettoient des fleurs sur les Espagnols. Ils trouverent des logemens fournis de toutes sortes de commodités dans un édifice si spacieux, que toute l'armée y fut logée sans aucun embarras. Cortez avoit amené les Ambassadeurs Mexiquains, malgré leur résistance : il leur fit donner un logement auprès du sien, pour les mettre sous sa protection.

Le Général Espagnol, ne croyant pas devoir donner toute sa confiance

aux Tlascalans, faisoit faire une garde exacte autour de son logement, & ne sortoit jamais sans être escorté d'une partie de ses gens qui portoient leurs armes à feu : il ne permettoit à ses soldats d'aller dans la ville qu'avec les mêmes précautions. Cette défiance affligea les Indiens, le Sénat en fit des plaintes. Cortez répondit qu'il ne doutoit nullement de la bonne foi des Tlascalans; mais que l'exactitude des gardes étoit un usage de l'Europe, où les Soldats faisoient l'exercice de la guerre au milieu de la paix, pour conserver l'habitude de la vigilance & de la soumission, & que les armes qu'ils portoient sans cesse étoit une marque honorable de leur profession. Le Sénat parut satisfait de ces raisons, particuliérement Xicotencatl qui avoit l'ame naturellement guerriere.

Cortez sentant tout ce qu'il pouvoit espérer d'une nation si guerriere, n'épargna rien pour se l'attacher par l'estime & l'affection. Il fit élever un autel dans la plus belle salle du logement qui lui avoit été destiné, & ses aumôniers y célébrerent la Messe à la vue des principaux Indiens qui ob-

servoient un respectueux silence. Un des plus vieux Sénateurs demanda un jour à Cortez s'il étoit mortel ; vos actions, dit-il, paroissent surnaturelles : elles ont le caractere de la grandeur & de la bonté que nous attribuons aux Dieux : mais je ne comprends pas ces cérémonies, par lesquelles il semble que vous rendez hommage à une divinité supérieure. L'appareil est un sacrifice, cependant on ne voit ni victimes ni offrandes. Cortez répondit que lui & ses soldats étoient mortels : mais il ajouta qu'étant nés sous un meilleur climat, ils avoient plus d'esprit, de vigueur & de force que les autres hommes. Voulant savoir quelles étoient les dispositions des Tlascalans, il dit au Sénateur, que non seulement ils connoissoient un supérieur au Ciel ; mais encore qu'ils se faisoient gloire d'être les sujets du plus grand Prince de la terre à qui les peuples de Tlascala obéissoient maintenant, comme étant les freres des Espagnols.

Discours d'un Sénateur sur la Religion des Espagnols.

Solis, liv. 3. chap. 3.

Le Sénateur & ceux qui l'accompagnoient ne marquerent aucun éloignement pour devenir sujets du Roi d'Espagne : mais ils étoient peu dis-

posés à changer de religion. Ils lui répondirent que le Dieu des Espagnols étoit peut-être au dessus des leurs ; mais que chaque pays devoit avoir les siens ; que leur République en avoit besoin d'un contre les tempêtes, d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moissons, d'un autre pour les assister à la guerre, enfin pour toutes les nécessités, parce qu'il étoit impossible qu'un seul fût capable de suffire à tant de soins. Cortez chargea un de ses aumôniers de réfuter leurs erreurs. Ils l'écouterent avec beaucoup d'attention : mais, lorsqu'il eut cessé de parler, ils prierent le Général de ne pas permettre que cet entretien sur la Religion se répandit hors de son quartier, parce que si leurs Dieux en étoient informés, ils appelleroient les tempêtes pour ruiner la Province.

Cortez, cédant à son zele, vouloit faire briser les Idoles : mais l'aumônier lui représenta qu'il seroit dangereux de vouloir introduire la Religion Chrétienne par la violence parmi une nation aussi nombreuse & aussi guerriere. Les Sénateurs convinrent cependant que les sacrifices de sang hu-

main étoient contraires aux loix de la nature & les firent cesser. On délivra une multitude incroyable de captifs qui étoient destinés à servir de victimes aux jours des plus grandes fêtes. Les cages où on les engraissoit furent brisées en plein jour, & l'on força les Prêtres d'étouffer leurs murmures.

Cortez délivre des Captifs destinés aux sacrifices.

Le Général qui avoit retenu auprès de lui les Ambassadeurs de Montezuma, leur donna audience de congé. Il leur fit dire, par la bouche de Marina, qu'ils pouvoient rapporter à leur Empereur ce qui s'étoit passé, & ajouta que les Tlascalans étant maintenant sous sa dépendance, il espéroit les faire rentrer dans leur devoir; que c'étoit un des motifs de son voyage; qu'il en avoit encore d'autres d'une plus grande importance, qui l'obligeoient de continuer sa route & d'aller solliciter de plus près les bontés de Montezuma, pour mériter ensuite son alliance & ses faveurs. Les Ambassadeurs comprenant ce que ce discours signifioit, ne purent dissimuler leur chagrin. A peine étoient-ils partis, que l'on vit arriver les députés de toutes les principales villes de la Province,

Province, qui envoyoient leurs soumissions à Cortez au nom du Roi d'Espagne. La fortune s'étoit fait une loi de conduire Cortez à la conquête du Mexique : elle faisoit servir à son projet les événemens les plus ordinaires. De l'éminence où la ville de Tlascala étoit alors située, on découvre le Volcan de *Papocatepou*, au sommet d'une montagne qui en est à huit lieues, & qui s'éleve considérablement au dessus des autres. Les Indiens accoutumés à voir sortir de cette montagne une fumée continuelle, tantôt plus, tantôt moins considérable, la regardoient sans effroi ; mais lorsqu'il paroissoit des flammes, ils étoient saisis de frayeur, & les prenoient pour le présage de quelque malheur qui devoit leur arriver, parce qu'ils s'étoient persuadés que les étincelles qui leur succédoient, étoient les ames des méchans que les Dieux mécontens envoyoient pour punir les habitans de la terre. On vit tout à coup cette montagne vomir des tourbillons de fumée qui montoient en l'air avec tant de force & de rapidité, qu'ils résistoient aux vents : étant arrivés à une certaine distance, ils se divisoient

Les Espagnols tirent avantage de la frayeur qu'un volcan cause aux Indiens.

Solis, liv. 1. chap. 4.

& formoient des nuées de cendres & de vapeurs. Bientôt ces tourbillons parurent mêlés de flammes & de globes de feu qui se divisoient en une infinité d'étincelles. Les principaux Sénateurs, qui étoient alors rangés autour de Cortez, ne purent lui dérober leur effroi, & lui en exposerent les motifs. Le Général Espagnol, voyant qu'ils avoient du moins quelque idée de l'immortalité des ames, tâcha de leur inspirer les craintes & les espérances qu'il croyoit utiles à ses vues. Toute la nation consternée accouroit en foule au camp des Espagnols, le regardant, pour ainsi dire, comme un asyle assuré contre les malheurs qui la menaçoient. Pendant que chacun annonçoit ses craintes par les cris & les gémissemens, un Officier Espagnol, nommé Diégo d'Ordaz, se présenta d'un air tranquille devant Cortez, & lui demanda la permission d'aller au haut de la montagne examiner le Volcan de près. Cette proposition fit trembler les Indiens : ils firent tous leurs efforts pour lui faire abandonner un projet aussi téméraire. Les plus braves Tlascalans n'avoient

jamais osé s'approcher du sommet de la montagne, où l'on entendoit quelquefois des mugissemens effroyables, & où l'on ne voyoit aucune trace de créature raisonnable. Les difficultés qu'on présentoit à d'Ordaz ne servoient qu'à augmenter sa hardiesse. Cortez sentit qu'il y avoit de la vanité dans la conduite de d'Ordaz ; mais il ne balança pas à lui accorder ce qu'il lui demandoit, afin que les Indiens connussent que ce qu'ils croyoient impossible, ne l'étoit pas à la valeur des Espagnols.

D'Ordaz partit avec deux soldats Espagnols & quelques nobles Indiens qui proposerent de le conduire jusqu'à la moitié de la montagne, où des Hermites de leurs Dieux avoient construit des Hermitages. D'Ordaz trouva que la premiere partie de la montagne étoit un pays charmant, couvert des plus beaux arbres du monde, qui formoient un ombrage délicieux : mais au delà des Hermitages, on ne trouvoit qu'un terrein stérile & couvert de cendres, qui paroissoient blanches comme la neige. Les Indiens s'arrêterent dans ce lieu, & lui firent encore plusieurs instances pour l'engager à ne

pas poursuivre son projet : mais il monta courageusement avec ses deux Espagnols. Ils furent obligés de s'aider autant des pieds que des mains pour arriver au haut de la montagne. En approchant de l'ouverture, ils sentirent que la terre trembloit sous eux. Ils entendirent les mugissemens qu'on leur avoit annoncés : ils furent suivis d'un tourbillon accompagné d'un bruit encore plus horrible, de flammes enveloppées de cendres & d'une affreuse fumée. Les trois Espagnols furent dans l'instant couverts d'une prodigieuse quantité de cendres brûlantes : ils se mirent à couvert sous un rocher où ils avoient beaucoup de peine à respirer. Lorsque le tremblement eut cessé & que la fumée fut diminuée, d'Ordaz anima ses compagnons & monta jusqu'à la bouche du Volcan. Il remarqua au fond de cette ouverture une grande masse de feu qui lui parut s'élever en bouillons comme une matiere liquide & fort brillante. La circonférence de cette horrible bouche, qui occupoit presque le sommet de la montagne, avoit au moins un quart de lieue. D'Ordaz revint tranquille-

Idem. ibid.

ment après ces observations, & sa hardiesse fit l'étonnement des Indiens. Cortez en tira par la suite un fruit plus considérable que l'admiration des Indiens. Manquant de poudre dans une des plus importantes circonstances de son expédition, il se souvint de ces bouillons de matiere liquide & enflammée que d'Ordaz avoit observés au fond du Volcan, & ne douta pas qu'il n'y eût une mine de soufre : il fit fouiller dans la montagne, où il en trouva assez pour la munition de toute l'armée.

Cortez, voulant continuer sa marche, fit les préparatifs pour son départ. Pendant qu'il y étoit occupé, on vit arriver des Ambassadeurs avec de nouveaux présens de la part de Montezuma. Leurs instructions ne portoient plus de détourner Cortez d'aller à Mexico : ils lui dirent, au contraire, que l'Empereur ayant jugé qu'il prendroit le chemin de Cholula, lui avoit fait préparer un logement dans cette ville. Cortez étoit trop pénétrant pour ne pas sentir les motifs qui engageoient Montezuma à tenir cette conduite, si différente de celle qu'il avoit

Il continue sa marche.

tenue jusqu'alors à l'égard des Espagnols. Loin de les détourner d'aller à Mexico, il prenoit lui-même soin de leur en faciliter les moyens. Cortez dit aux Tlascalans qu'il vouloit éprouver la sincérité de Montezuma, & qu'il sauroit punir sa perfidie & celle de ses complices. Les Tlascalans ne doutant pas que Montezuma ne lui tendît quelqu'embûche, lui proposerent un secours d'hommes considérable : mais il ne l'accepta pas. Voulant cependant leur donner des marques de confiance, il emmena avec lui six mille hommes de leur nation.

Lorsqu'il fut à la vue de Cholula, il fit faire alte à son armée, ne voulant pas entrer pendant la nuit dans une ville très-peuplée. Le jour suivant il continua sa marche, & ne voyant personne venir au devant de lui, ses soupçons se réveillerent : il donna ordre à ses gens de se tenir prêts à combattre. A peu de distance des murs on vit cependant paroître les Caciques & les Sacrificateurs accompagnés d'un grand nombre d'Indiens désarmés. Ils donnerent des marques de joie & de satisfaction ; mais ils prierent Cortez de

renvoyer les Tlascalans, ou de les faire demeurer à quelque distance des murs, parce qu'étant leurs ennemis, ils ne pouvoient les recevoir dans leurs murs. Cette proposition causa quelque embarras à Cortez. Il y trouvoit une apparence de justice, mais peu de sûreté pour lui-même. Ses Officiers, qu'il assembla aussi-tôt, furent d'avis de faire camper les Tlascalans hors de la ville, jusqu'à ce qu'on eût découvert les intentions des Caciques.

Fin du vingtieme Volume.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Tomes XIX & XX de l'Hiſtoire Moderne, &c.* & n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 21 Mars 1771.

DEGUIGNES.

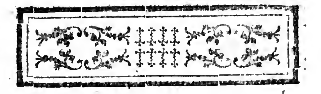
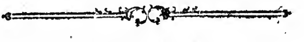


TABLE
DES CHAPITRES ET DES ARTICLES

Contenus dans le vingtieme Volume.



CHAPITRE IV.

NOUVELLE *Espagne.* page 1
ARTICLE I. *Le Nouveau Mexique.* 2
§. I. *Le Nouveau Mexique, proprement dit.* 3
§. II. *Le Nouveau Léon.* 6
§. III. *La Nouvelle Navarre.* ibid.
§. IV. *La Californie.* 8
ARTICLE II. *L'ancien Mexique.* 11
§. I. *Audience de Mexico.* 13
§. II. *Audience de Guadálajara.* 47

§. III. *Audience de Guatimala.* 54

ARTICLE. III. *Origine & Monarchie des Mexiquains.* 85

§. I. *Maniere d'écrire, Chronologie des Mexiquains.* page 98

§. II. *Cour Impériale.* 103

§. III. *Gouvernement.* 111

ARTICLE IV. *Religion, Divinités, Temples, Prêtres & Fêtes des Mexiquains.* 118

ARTICLE V. *Figure, Habillement, Caractere, Usages, Mœurs, Arts & Langues des Mexiquains.* 155

§. I. *Gouvernement, Loix, Mœurs, Usages, Religion des différentes Nations du Mexique.* 179

§. II. *Différentes Langues des Mexiquains.* 205

ARTICLE VI. *Climat, Vents, Marées, Arbres, Plantes, Fruits, Fleurs, Animaux, Minéraux, &c. de la Nouvelle Espagne.* 206

§. I. *Climat, Vents, Marées.* ibid.

§. II. *Arbres, Plantes, Fruits & Fleurs.* 212

§. III. *Fleurs.* 257

§. IV. *Progrès des Plantes d'Espagne au Mexique.* 262

§. V. *Oiseaux du Mexique.* 263

§. VI. *Quadrupedes du Mexique.* 275
§. VII. *Bêtes venimeuses.* 293
§. VIII. *Poissons.* 303
§. IX. *Mines, Métaux, Pierres précieuses & autres productions du Mexique.* 308
ARTICLE VII. *Découverte & conquête du Mexique par les Espagnols.* 320

Fin de la Table des Chapitres, &c. du vingtieme Volume.









